# L'AMPOULE

revue littéraire hors des sentiers battus

# Absence & Disparition

Numéro 23

Juin 2017



# ÉDITO

Traversé de rémanences inattendues, hanté par d'obsédants fantômes, ce numéro un peu plus long qu'à l'accoutumée constitue aussi le dernier proposé en version numérique uniquement.

La revue se déclinera à présent de manière semestrielle au format papier, avec des numéros athématiques mêlant nouvelles et illustrations, faisant la part belle aux œuvres étranges et atypiques. Lors de la parution d'un nouveau numéro papier, le précédent sera disponible gratuitement au format numérique sur notre site.

Nous espérons que vous serez nombreux à apprécier cette nouvelle formule. Un grand merci à tous les contributeurs de *L'Ampoule* depuis notre premier numéro (il y a exactement 6 ans), ainsi qu'à tous ceux figurant au sommaire : Raymond Alcovère, Paul BRG, Catherine Burki, Benoit Camus, Clémentine Carsberg, Serge Cintrat, Philippe Correc, Tonnya Crif, Sandrine Cuzzucoli, Fabrice Décamps, Arnault Destal, Charles Duttine, Alexandra Fontaine, Otto Ganz, Roland Goeller, Armelle Le Golvan, Le Golvan, Marc Legrand, Marilyse Leroux, Frédérique Longrée, Lordius, Céline Maltère, Barbara Marshall, Jean-Michel Maubert, Jeanne Ménétrier, Cédric Merland, A. R. Morency, Flore Naudin, Fañch Rebours, Sabine Rogard, Olivier Savignat, Keila Silion, Pierre-Axel Tourmente, Perle Vallens et Vincent Zochowski.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

L'appel à textes et à illustrations sera bientôt ouvert pour le Hors-série n°2 à paraitre en décembre ; d'ici là, vous pouvez nous adresser vos propositions à editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *La femme invisible. À la mémoire de Raymond Roussel* (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

# SOMMAIRE


Absence & Disparition

# La maison des ombres

*Jean-Michel Maubert*

Ma sœur aînée a disparu il y a un mois.

Elle passait quelques semaines dans la maison de notre enfance, avec son mari et ses enfants. Ils y font de fréquents séjours, pour se reposer de l'agitation de la vie urbaine.

C'est une vieille maison de pierre, que nos parents ont achetée en ruine, il y a bien longtemps, et qu'ils ont retapée. Elle est très retirée. En lisière de forêt.

Un matin, quand Philippe s'est réveillé, Rachel n'était plus là. Nulle part dans la maison. Les enfants ne l'avaient pas vue. La voiture était toujours dans l'allée. Il a attendu de longues heures, pensant qu'elle était partie se promener. À sa connaissance aucune de ses affaires ne manquait. La journée passa. Aucun signe d'elle.

Il a prévenu la police. Leur enquête n'est pas allée très loin. Tout semblait indiquer un départ volontaire. Peut-être une fugue. Ils allaient lancer un avis de recherche.

Puis, après quelque temps, cela ne menant à rien, ils ont commencé à soupçonner le mari. Mais aucun fait ou témoignage ne put étayer leurs soupçons.

Philippe adore sa femme. Il ne comprend pas ce qui a pu se passer. Je sais qu'il ne ment pas.

Je viens d'arriver dans la maison. Les enfants ne parlent presque pas. Depuis la disparition de leur mère, ils sont plongés dans une sorte d'hébétude. Ils ne jouent plus. Ne sortent presque plus. Ils peuvent rester immobiles pendant des heures, assis par terre ou regardant par une fenêtre. La plus jeune des deux est venue un matin pleurer dans mes bras.

*

Rachel n'a pas reparu depuis des mois maintenant.

L'angoisse nous ronge tous. Personne ne sait quoi penser.

Philippe m'a permis de rester dans cette demeure, qui est devenue leur maison de campagne ; et de chercher dans les affaires de Rachel, une lettre, une photographie, n'importe quel signe qui puisse avoir un peu de sens, nous mettre sur une piste.

Rachel faisait des choses étranges. Depuis toujours... Enfant, elle me faisait souvent peur.

Son journal indique en termes allusifs qu'elle se levait fréquemment la nuit quand ils étaient à la campagne. Elle s'aventurait dans la forêt. Elle en ramenait des choses... Philippe m'a confirmé cela. S'il s'éveillait au milieu de la nuit et cherchait son contact, il lui arrivait souvent de trouver le lit vide.

Au début, quand il l'interrogeait sur ses promenades nocturnes, elle se fermait. Elle se contentait de le regarder dans les yeux, sans sourire, de tendre une main vers son visage et de lui caresser la joue, lui faisant comprendre qu'il valait mieux ne pas insister.

Un instant l'idée d'une liaison l'avait effleuré. Mais cela ne ressemblait pas à Rachel. Ce qui était durable avait seul de la valeur à ses yeux. Elle n'aurait pas sacrifié les sentiments profonds qui l'unissaient à Philippe et aux enfants pour vivre simplement une expérience nouvelle.

En un sens il aurait été beaucoup plus rassurant que ça ne soit que cela. Philippe comprit vite que tout autre chose était en jeu.

Certains signes l'inquiétaient.

Il avait découvert qu'un tiroir de la commode de Rachel était rempli de petits objets bizarres et creux qui représentaient des sortes d'araignées. Mais leurs formes n'étaient pas communes. Il y avait aussi des crânes de petits oiseaux dans une boîte.

Un jour il la vit brûler des vêtements et peut-être d'autres choses encore. Elle ne voulut pas donner d'explication.

Plus tard, en fin de journée, il était parti nager et était rentré sans crier gare. Rachel était dans le jardin d'hiver. Apparemment elle ne l'avait pas entendu. Il l'avait observée alors qu'elle se croyait seule, recroquevillée dans un grand fauteuil d'osier. Son visage avait une expression qu'il ne lui avait jamais vue. Il lui sembla qu'elle souffrait intensément et ruminait une pensée qui la rongeait, tourmentait son esprit. C'était comme si elle suivait l'invisible fil d'un monologue dont le ressassement murmuré — une prière ? — semblait la remplir d'effroi. Il se demandait ce qui lui arrivait. Était-elle en train de devenir folle ?

Quand il se manifesta, elle fit tout pour se ressaisir et lui cacher son tourment.

Le pire arriva une nuit.

Philippe s'était efforcé de ne pas dormir. Au milieu de la nuit, il la sentit se dresser dans le lit, se lever, s'habiller et sortir. Il la suivit. Elle allait vers la forêt. Le ciel était d'un noir profond, mais la clarté lunaire était suffisante pour s'orienter. On entendait des bruissements alentour. Elle pénétra dans les bois. Il la suivait de loin. Elle marchait prudemment, regardant fréquemment autour d'elle. On voyait la lune glisser entre les arbres. Rachel s'immobilisa. Il fit de même. Des bêtes bougeaient,

invisibles. Des ombres grises passèrent non loin d'elle. Il se sentit frissonner de la tête aux pieds. Rachel ne bougeait pas. Elle attendit longtemps, maigre silhouette au milieu des grands arbres. Il ne sait pas combien de temps cela a duré. Puis elle s'est remise en marche. Quand elle s'est arrêtée de nouveau il la vit sortir quelque chose d'une des poches de sa veste et le glisser dans une fente d'un arbre massif. Il ne voyait pas ce que c'était. Elle s'éloigna et chemina assez longtemps avant de s'immobiliser de nouveau. Il l'entendit alors murmurer. Une forme qu'il ne distinguait pas clairement était avec elle. Surgi de nulle part. Une ombre. Une ombre toute proche d'elle. Rachel semblait avoir peur. Il chercha à s'approcher, mais soudain ne les vit plus. Comme s'ils avaient été effacés. Un sentiment glacial de panique le submergea. Il n'y avait plus personne ! Plus personne. Seulement le hululement d'une effraie au-dessus de sa tête. Philippe se mit à courir vers l'endroit. Mais rien. Aucune trace.

La peur lui vrilla le ventre. Il faillit hurler, se contrôla, mains sur le visage, réussit à se calmer.

Il décida alors de rentrer, l'esprit confus, hébété, se reprochant de n'avoir rien fait, de ne pas même avoir crié son nom. Il lui fallut du temps pour retrouver son chemin.

Il ne savait que faire. Il prit un peu d'alcool pour se calmer et finit par s'endormir dans un fauteuil.

Au matin Rachel était là. Elle lui apportait un café.

Elle ne souffla mot de son aventure nocturne. Il ne savait pas si elle se doutait de quelque chose, mais elle lui sourit et le regarda avec une tendresse amusée en s'asseyant près de lui, délicatement.

Il commença à avoir très peur pour elle. Ou peut-être peur d'elle. Je ne sais pas.

*

On trouve dans son journal le passage suivant (d'après les dates, elle avait seize ans) :

*J'ai toujours eu l'impression que mes rêves n'étaient pas mes rêves.*

Suit le récit d'une séquence onirique :

*J'étais assise à une table. Dans un bocal il y avait un oiseau décoloré grisâtre — assez grand, une corneille peut-être, conservée dans du vinaigre ou du formol. Je le regardais avec un mélange de dégoût et de plaisir ; je fixais sans pouvoir m'en détacher son œil noir. J'avais la sensation qu'il s'agissait d'un petit puits d'ombre ou d'une sorte de tunnel. Qui débouchait vers un autre rêve, peuplé d'oiseaux noirs...*

*Au bout d'un moment j'ai enlevé le couvercle, j'ai sorti la créature avec des pincettes métalliques et l'ai déposée sur la table. En peu de temps*

*elle recouvrit vie et mouvement. J'étais incrédule. Elle m'a attaquée presque aussitôt, cherchant à me blesser avec son bec et ses petites serres crochues. Heureusement il y avait un couteau sur la table — je ne l'avais pas remarqué avant. Je m'en saisis et tranchai la tête de l'animal. Cette dernière tomba sur le sol mais remuait toujours dans ma direction... Après je me suis réveillée. Est-ce que cela a un rapport avec tous les oiseaux morts que j'ai ramassés et enterrés ?*

Dans le journal il y a un grand nombre de notations concernant les oiseaux.

Toutes celles que j'ai relevées laissent transparaître... Je ne suis pas sûr encore. Il faut que j'examine cela de plus près.

Entre deux pages du journal, une photographie. Elle date d'une douzaine d'années.

Le centre de l'image est occupé par la maison de nos parents. Devant sa façade le grand jardin est encombré de silhouettes. Une réception lors de leur anniversaire de mariage, je crois. Je suis sur la photo. Nous formons un petit groupe. Tout le monde a un verre à la main. Pourtant ils sont vides. Rachel est là aussi. Je ne l'avais pas immédiatement remarquée. Elle se trouve dans un coin, près d'un arbre maigrelet, vêtue de gris comme toujours. Une jeune femme lui parle, de profil, le visage à demi effacé par le mouvement de sa chevelure, la main gauche suspendue à hauteur du menton esquisse une forme de... difficile de se représenter ce que veut dire ce geste ; de fait, elle doit expliquer à ma sœur quelque chose qui lui tient à cœur. Pourtant le visage de Rachel a une étrange expression, froide, glaciale même, et son regard est dirigé ailleurs : vers la maison — que, bizarrement, personne d'autre ne regarde (si ce n'est le photographe). Avec une règle j'ai suivi la direction des yeux de Rachel et suis tombé sur l'une des fenêtres de l'étage. La chambre des parents. L'éclairage de cette zone est différent. À l'œil nu on ne discerne qu'une ondulation grise. Je vais chercher une loupe. Je regarde attentivement et ne peux l'instant d'après m'empêcher de sursauter. Il y a un visage dans l'encadrement de cette fenêtre. Un visage que je ne connais pas. On dirait une sorte de masque grisâtre, avec une expression éteinte ; je ne discerne pas bien ses contours. Sa texture cendreuse semble se confondre avec celle des rideaux. J'observe de nouveau le visage de ma sœur. Il n'y a pas de doute. C'est bien cela qu'elle regarde, cette chose qui n'a pas de sens. Et ce que j'ai pris tout à l'heure pour de la froideur, ce n'est autre que de la peur, une peur intense qu'elle cherche à maîtriser.

C'est la fin de l'automne. Aucun signe de Rachel.

Je suis maintenant dans la maison depuis plusieurs mois.

Le gris du ciel envahit tout. Seuls des corbeaux viennent hanter les champs nus, d'un noir d'encre. Les arbres dépouillés de leurs feuilles tendent leurs griffes vers la maison silencieuse. Il n'y a que moi, à l'étage, dans une chambre qui me sert aussi de bureau. C'est l'ancienne chambre de ma sœur. Le vent se lève.

*

Je ressens ces choses depuis si longtemps. Rachel s'est fait broyer par les ombres, la peur, la nuit. Depuis l'enfance la réalité s'est dissociée pour elle. Son visage rond, ses grands yeux bleus étaient déjà des paravents. La peur n'a jamais dû cesser. Aussi prégnante pour elle que l'oxygène sans cesse avalé par ses poumons. Personne d'autre que moi ne soupçonnait quoi que ce soit. Nos parents la traitaient comme une petite fille avec des désirs d'enfant. Si douce, si câline. Un être limpide, prompt aux rires, aux secrets chuchotés dans l'oreille…

Pourtant les jeux et les rires avaient déjà un autre sens pour elle.

Certains recoins de la maison…

Sur l'un des murs de la chambre, des inscriptions, des signes presque microscopiques, ont retenu mon attention.

Il y a de petits objets cachés dans l'armoire…

Les *présences*. Elle parle de cela. Dans son journal.

Habitant la nuit elle-même ; mûrissant près d'elle.

Elle les sentait dans son sommeil.

Dans les chambres, des frôlements qui glacent le cœur. Des surgissements, toujours différés, mais si proches…

L'angoisse perpétuelle la rongeait comme un parasite muré dans les viscères.

Quelque chose d'inconnu venait à elle, se rapprochait. Elle savait que c'était presque là. Elle le sentait dans son corps. Le long de sa colonne vertébrale. Dans ses rêves. Un tremblement d'ombre, une profondeur habitée par une *présence* qui affecte dans sa plus intime texture l'espace simple d'un couloir. Avoir peur de regarder derrière soi. Écarquiller les yeux dans le noir mais ne rien pouvoir saisir. Sentir près de soi une attente sans nom. Une attente se nourrissant de l'ombre. Rachel n'a connu que cela. Le journal ne cesse d'en parler. Aussi loin que je puisse remonter. C'est peut-être cela le plus effrayant, notre incapacité à voir ce qui a toujours été là.

*

Ce matin, semblable à de la dentelle blanche, un champ couvert de givre. Comme statufiés, entourés de la vapeur de leur souffle, l'un gris pommelé, l'autre blanc, deux chevaux.

Je suis resté un bon moment à les contempler, la tête vide.

À ma table.

Par la fenêtre j'aperçois des pies qui s'affrontent en tournoyant dans la lumière — bonds, combats de pattes et de becs voraces, carnassières véloces. Un peu plus loin, entre les arbres, j'ai cru voir un visage, je me suis dressé mais il avait disparu. Je suis sorti dehors vérifier. Rien. Aucune trace.

Il ressemblait au visage de la photo.

Je vais explorer les alentours. Retourner en forêt.

*

Soleil boueux. Paysage opaque d'un matin d'hiver. Horizon dissous. Le brouillard digère les contours des collines. Les grands corbeaux ne sont que des taches noires, des spectres froids dans les champs craquelés. Peuplant les arbres nus et incolores, des corneilles, des grives, qui semblent rêver le long des ondulations figées des branches. Elles me regardent semblables à des statuettes. Je hume l'air. L'odeur âcre d'un feu parvient à mes narines, me colle au visage.

Une chose étrange m'est arrivée avec un chien.

Sur un chemin de terre, une forme semblait m'attendre. Ses babines retroussées, découvrant les crocs et l'amorce de la mâchoire, un chien couleur nuit me faisait face ; il me parut comme chargé d'électricité ; sa tête triangulaire, ses yeux gris brûlant du désir atavique de la morsure ; hypnotisé un bref instant, je sentis par avance, dans une sorte d'hallucination, la lueur jaunâtre des crocs ivoirins déchirer ma chair, s'enfonçant, pointus comme des couteaux, vers l'os, bientôt broyé, tandis que le goût épais de mon sang coulerait dans la gorge du molosse… Mais rien de tout cela n'arriva.

Au contraire. L'animal sembla se calmer tout à coup. Puis il s'avança vers moi à pas mesurés, s'immobilisa tout près, me renifla et se mit à me lécher la paume de la main droite. Il leva ensuite la tête vers moi ; je remarquai quelque chose qui m'avait jusqu'alors simplement troublé : son œil gauche était remplacé par une plaque d'argent, et sur celle-ci un visage était finement gravé. Un visage qui n'était autre que celui de Rachel !

Le temps que je revienne de ma stupeur, l'animal s'était éclipsé.

Chaque jour maintenant me semble modelé par des choses étranges.

Comme si Rachel avait entrebâillé une porte.

Ce matin, j'ai la tête lourde comme une pierre. Mal dormi. Réveil difficile. Des mouvements maladroits pour me lever. J'écarte les rideaux. Et là ! J'en frissonne encore… Un masque blanc sur le visage, la silhouette d'une petite fille au fond du jardin, entre les arbres.

Je me retourne, croyant sentir quelque chose derrière moi, regarde à nouveau le jardin — rien.

Les jours suivants, je l'ai vue, encore et encore. Une image fugace, comme un fragment de rêve qui se dissout immédiatement.

Je ne sais pas quoi dire. Ça n'a pas de sens.

Il me semble ne pouvoir l'entrevoir que de la fenêtre de la chambre — et de nul autre endroit. Elle n'apparaît jamais des autres fenêtres ; sur place, il n'y a aucune trace, l'herbe ne semble pas même avoir été foulée.

Et puis, un jour, plus rien. Plus de trace d'elle.

J'ai marché longtemps dans la forêt. Aucune trace du chien, de la petite fille ou de quoi que ce soit d'inhabituel.

Un après-midi pourtant, je suis tombé sur une maison de pierre, décrépite, nichée au plus sombre du bois, emprisonnée entre des arbres tellement griffus, comme tordus dans des contorsions de maladies osseuses (et ces branches semblables à des tentacules de poulpe ! et toutes ces ronces enchevêtrées ! cette mousse spongieuse buvant la moindre lueur…), que j'avais la sensation d'être dans une sorte de marécage des premiers temps… Je ne sais pas à qui elle appartenait. J'en ai fait le tour et n'ai vu aucune porte — aucune ! Seulement quelques fenêtres, inaccessibles. J'ai attendu, longtemps, interloqué, scrutant interminablement les fenêtres. Finalement, je m'apprêtais à partir lorsque j'ai cru voir quelque chose bouger derrière l'une d'elles. Un animal peut-être… J'eus l'impression que ça avait un regard, mais j'étais fatigué, incertain devant une telle construction, un lieu si oublié, ici. Je ne sais pas vraiment ce qu'il faut en penser, je ne pourrais pas jurer avoir vu quoi que ce soit… Je ne suis même pas sûr d'arriver à retrouver cette maison.

*

Le champ jaune brun, bordé d'un talus, des arbres meurtris par la tempête, et plus loin encore d'autres arbres, et des collines, se dématérialisant dans les vapeurs brumeuses d'un soir gorgé d'eau.

Le vent de la nuit remue les branches tout autour ; des présences animales, furtives, semblent apparaître ici et là, puis l'instant d'après se fondent dans la végétation ombreuse et épaisse.

Il y a maintenant toutes ces nuits, interminables et profondes, où je ne dors plus. Plongé dans l'hiver, ses fantômes, la solitude, la forêt. Les ténèbres qui submergent à nouveau le paysage. L'heure du loup — à la lisière de la nuit. La nuit. Qui peut savoir ce que cela veut vraiment dire ?

Puis, de nouveau, le matin gelé, des arbres fumants, des collines de pierre noire, le froid mordant et avide, déchiquetant la lumière de ces matins asphyxiés. Le sentiment d'être sur une terre abandonnée, ayant basculé depuis si longtemps dans l'oubli et la peur.

Rachel a vécu ici quelque chose. Je ne saurais jamais quoi exactement. Personne.

Elle a rencontré… non. Je ne sais rien.

Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle a fait beaucoup de photos. J'en ai retrouvé un peu partout ces derniers temps. Des photographies avec des silhouettes… que je ne sais pas décrire, avec des arbres, le bois alentour, des visages vus de loin entre les arbres ou à des fenêtres, des maisons comme celle que j'ai vue ; et puis, parmi tout cela, ce qui m'a vraiment effrayé, ce sont des dizaines et des dizaines de photographies prises dans la maison, dans la chambre même où je suis maintenant en train d'écrire, avec des silhouettes toujours floues ou le dos tourné ou s'effaçant dans la pénombre, et surtout, sur l'une d'elles — j'ai sursauté quand je l'ai vue —, c'est moi que l'on voit dormir.

# Tempo impetuoso d'estate

*Raymond Alcovère*

La nuit, avec ses yeux de masque africain, plombe le ciel. Ville-fleuve, embuée dans son liquide initial. Réalité floue, organique...

Antonio Vivaldi, seul à la pointe de la *Salute*, rêve. Femmes allongées, lascives. Corps huilés. Entremêlements. Anna Girò trône au milieu de ce harem. Vibrante, luisante, épanouie. Elle danse, effrontée, provocante. Antonio est là, près d'elle. D'un geste, elle l'empêche d'approcher. Bientôt il va l'entourer. Lui, le *prêtre roux*, au visage si fin, si frêle en apparence. Amant incomparable. Ses doigts sont des caresses. Elle s'envole. L'air épouse ses formes.

Quand il la voit, il entend la musique, elle s'écrit. *Staccato*, bassons, ombres boisées, *legato*, violoncelles, *pizzicato*. L'orchestre se déchaîne, déferlement symphonique. Elle ne cesse de tourner. Son rire tinte comme du verre brisé. Ses gestes, furtifs, accomplis, parlent une langue muette : abandon, luxure, jouissance. Elle sera un jouet entre mes mains tout à l'heure, elle joue à donner cette illusion. *La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion ; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime.*

Le maître de musique a vieilli. Du regard il embrasse *San Marco*, la *Riva degli Schiavoni*, *San Giorgio Maggiore*.

Nuages menaçants.

Domenico Scarlatti l'a initié au jeu de l'astrolabe : glisser, à la nuit tombée, dans une barque aux rideaux à peine entrouverts et surprendre les jolies femmes dénudées, au fil des canaux, dans la ville faussement endormie. Elles se sentent observées, feignent le contraire...

En revenant de l'astrolabe, un soir de juin, il a vu Anna pour la première fois. Allure, maintien, clarté du regard. Il a capitulé, sans rémission. Sa peau de velours. Elle ne serait pas une élève de plus pour le maître de chapelle. Parmi cette nuée de jeunes filles qui jouaient de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du clavecin, elle serait une voix.

Il suffit qu'Antonio joue du violon et le monde entier s'envole avec lui. Corps chétif illuminé, déferlement, coup de tonnerre, musique plus intense, terre et ciel enveloppés, déplacés, en transe, pulvérisés. L'envol des oiseaux le matin sur la lagune.

Le lendemain, la senora Giro était dans son lit. Casanova a raison, *il faut suivre la Providence*. Courir comme des équilibristes sur les fils du destin. J'ai connu la beauté naissante d'une femme, la ville la plus fastueuse du monde, et l'ivresse de la musique, la composition. *L'amour ne*

*tourmente que ceux qui prétendent lui rogner les ailes ou l'enchaîner quand il lui a plu de venir voler à eux. Comme c'est un enfant, et plein de caprices, il leur arrache les yeux, le foie et le cœur. Mais ceux qui accueillent sa venue avec allégresse, et qui le flattent et le laissent s'en aller quand il lui plaît, et quand il revient l'acceptent volontiers, ceux-là sont toujours certains de ses faveurs et de ses caresses, et de triompher sous son empire.*

*

Antonio trouve Giambattista Tiepolo à la *Scuola Grande dei Carmini*, seul au plafond, terminant une fresque. Les apprentis sont rentrés, lui continue, la tête perdue dans un océan de bleu :

— Que t'arrive-t-il, Antonio ?

— Je m'en vais !

— Comment ?

— Je pars définitivement…

Le peintre pose sa palette.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu te souviens de mes ennuis à Ferrare ? Le cardinal Tommaso Ruffo n'a pas lâché prise ! Il s'est acharné, même. Ils me surveillent depuis longtemps, un prêtre qui ne dit pas la messe, toutes ces jeunes filles, et puis surtout Anna… Un complot, il vaut mieux ne pas t'en dire plus, ce serait dangereux pour toi ! Pas d'autre solution que la fuite.

Tiepolo descend de son estrade en s'essuyant les mains.

— Tu pars tout de suite ?

— Oui, il le faut, je voulais seulement te dire au revoir…

— Quel malheur, Antonio, quel terrible malheur ! Pour aller où ?

— À Vienne, François de Lorraine-Toscane y est retourné, il me soutiendra… C'est un revers, je dois l'accepter, quelle chance j'ai eu de vivre ici, avec toutes ces musiciennes à ma disposition, les combinaisons possibles… Quel compositeur a eu mieux, franchement, Giambattista ?

— Oui, oui, Antonio …

Il s'avance, observe le travail de son ami :

— J'aime ta peinture, Venise est dans le ciel, bien sûr ! Ces corps qui s'égaillent dans le bleu, personne n'a eu d'audace comme toi, et les femmes ! L'amour, la sensualité, ses glissements, cette envolée… Même l'Inquisition ne te rattrapera pas, j'en suis certain… Ils ne peuvent pas comprendre, mais sois prudent quand même ! Finir ma vie dans un pays de neige, quelle ironie… Allez, il est temps, adieu Giambattista !

Ils s'embrassent. Le peintre range ses ustensiles, la journée est finie, il n'a plus le cœur à travailler.

La nuit est venue et le ciel se gonfle de nuages. Antonio marche et des mélodies bondissent dans sa tête. Il entend Anna. Elle n'a jamais été une très bonne chanteuse, mais que sa voix exprimait bien la passion… Une gondole passe avec des musiciens. Il reconnaît ses compositions, sourit. Il rentre à l'*Ospedale della Pietà*, essoufflé.

Soudain l'orage gronde. Tonnerre, rideaux de pluie. La ville est balayée. Il range ses affaires, prépare sa malle. Saisit son violon. *Furioso*. Attaque un andante. L'archet vole. Peut-être n'a-t-il jamais joué avec autant de véhémence, de force, de plénitude.

Il revoit Anna danser à la lumière de l'âtre, les reflets des flammes sur sa peau ambrée, ses jambes qui n'en finissent pas. C'est pour elle, il donne tout, sait qu'il ne la reverra plus. Il termine par *Tempo impetuoso d'estate*, son morceau de bravoure, le préféré entre tous.

Moment de bonheur parfait, éclairs fulgurants, avalanches, passage du vent dans les bois, nuages vaporeux, plaines desséchées, torrent qui roule une eau claire et bondissante. Sa vie coule dans les notes. Elle n'est pas finie, ne finira jamais. Il n'entend même pas l'orage ou plutôt il l'emporte avec lui, le mêle à ses gammes. Il y était déjà. *Fortissimo*. Va-et-vient des éléments, rodomontades, musique météore…

Tout s'arrête et puis le ciel, le vrai, dans une pâle aurore, ouvre sa symphonie. Il reste assis, anéanti. La *Dogana di Mare* se colore. Il s'assoupit légèrement.

Un peu plus tard, il quitte Venise, subrepticement.

Devant ses yeux Anna danse toujours.

*

Un an plus tard, lui, le musicien le plus fêté de son temps à Venise, meurt seul et oublié à Vienne. François de Lorraine-Toscane est trop occupé par une guerre de succession.

À ses obsèques, seulement six porteurs et six petits choristes. Parmi eux, le tout jeune Joseph Haydn.

Ensuite, on l'oublie.

Jusqu'au jour où, grâce à des recherches sur Jean-Sébastien Bach qui n'avait cessé de transcrire ses concertos pour clavier, on redécouvre sa musique.

# ON/OFF

---

*Le Golvan*

ON/ : toujours rien, OFF. ON/ : idem, OFF. ON/OFF, ON/OFF, ON/OFF. Merde ! Il a claqué le cul du jouet en plastique pour punir quelqu'un qui n'existe pas. Les piles sont pourtant neuves, il a pourtant gratté deux heures durant la corrosion qui s'était prise en gangue autour des lamelles métalliques et des ressorts nains. Les anciennes batteries avaient foiré. Il l'a découvert après le déjeuner comme il triait les affaires de la petite dans le salon. C'est un gâteau gras, coquet, bariolé, aussi bourrelé qu'un pâtisson, figé dans le mignon, beurré par endroits avec la graisse des doigts et la bave ; ça se voit encore. ON/ et le bidule chantait « *Happy Birthday* » à qui voulait l'entendre en éclairant cinq bougies sous leur coque translucide. On n'irait jamais jusque-là… Le jouet garantissait un instant clinquant, tricheur, c'était tous les jours la fête, été, printemps, hiver, toujours. Avec ça, la petite pourrait brûler les années en accéléré, le temps était à portée de main. C'est l'automne, Christophe avait rangé le gâteau dans la malle à jouets d'Estelle, après coup.

Son séminaire à Nemours a été reporté à l'exercice 2018 pour cause de restrictions budgétaires, le PowerPoint attendra donc son petit tour de manège plié dans le portable, la rengaine varie peu. À en croire ses clients, Christophe vend une science parfaite, les fiches retour disent à quel point on l'estime. Toutefois, le vide accidentel de la journée a levé en lui comme une panique qui lui coupe les jambes. Il pourrait travailler, avancer ses rapports d'expertise, se saouler la tête dans les schémas techniques des constructeurs automobiles, émettre des avis, ouvrir l'agenda, mais la date tombe vraiment mal : 11 novembre, l'armistice.

Christophe pense à ces millions de pères équipés du même tournevis miniature, à tous ces héros que leurs gros doigts handicapent, leurs corps sont faits pour la guerre, l'amour et le travail, ils sont des tâcherons du réel mais certainement pas des réparateurs d'enfant… *Réparateur d'enfant* : encore un raccourci, ses pensées ripent de plus en plus ces derniers jours. Il repose le jouet inerte et rumine sur le peu de contenance des piles après neuf ans seulement.

ON/OFF, le jouet ne bronche pas. Il ne comprend pas cette panne-là. À trois ans, Estelle adorait rejouer sans fin son anniversaire. ON/OFF, ON/OFF, ON/, on sonne.

Au pied de l'immeuble, la Citroën de la BRI attend en travers du trottoir, gyrophare et warnings, intouchable. Éric le siffle à travers l'interphone, comme après un mauvais garçon, un clebs. Pour les traces, il se dit

partout que c'est Christophe le meilleur, son portrait est comme accroché dans toutes les gendarmeries, à la gauche du président.

— On va un peu foncer, le préfet est passé il y a quarante-cinq minutes. Les ingénieurs de la DDE sont furax qu'on t'ait mandaté en haut lieu, et avant eux qui plus est !

— La hiérarchie naturelle a parlé…

— « Quoi ! Un vautour du privé ? » Je les entends d'ici, pas toi ? Mais, comment te dire… c'est un accident VIP ! Alors, on te donne carte blanche ! Ta réputation a fait le reste, et je ne t'ai même pas pistonné ! Ton rapport est franchement attendu, tu sais ?

— Et payé quand cette fois ?

— Tu veux peut-être une lettre de mission sur parchemin ? De toute façon, là, on n'a plus affaire au ministère de l'Équipement, les gars des ponts et chaussées passeront après.

— Ah, pourquoi ?

— Ministère de l'Intérieur !

Éric a fait ronfler les mots non sans se livrer à l'excitation d'un gosse que l'aventure appelle. S'il n'avait pas les mains occupées, il se les frotterait de satisfaction. Christophe peine lui aussi à ne pas céder au grand frisson des forces occultes. Tous deux ont le même âge au fond :

— Je vois. C'est qui ?

— Non, pas encore. Deux passagers, la femme est encore vivante mais pas sûr que…

— Et l'autre ?

— Ça, la pauvre petite… Excuse-moi.

Ils ont pris l'A6b au niveau de la porte d'Italie. Novembre est purement une période d'entre-deux, l'air est plus sec ce matin, c'est un premier élément d'analyse. Surtout se vider la tête ; rien ne ressemble à rien, un accident ne raconte que lui-même. C'est du moins ce que le métier laisse croire, alors on nuance à l'infini les rapports d'expertise, on chiade. Ils arrivent par la bande d'arrêt d'urgence au point kilométrique PK 39.5. L'autoroute a été neutralisée. Plan rouge, bien foncé. Christophe sent nettement qu'il s'agit de ne rien négliger ; cinq camions fléchés au lieu de deux, les plots serrent un rang parfait, trois fourgonnettes, autant de véhicules légers, deux voitures banalisées, le périmètre est indécent, on a dévié la circulation à partir de la sortie 12, le réseau secondaire s'engorge lentement. Loin derrière les grillages, des badauds, un photographe, ils ont compris. Éric serre des mains et ne blague pas. Un capitaine croise le regard de Christophe : « Il faudrait faire vite… » Il semble extrêmement stressé. Se sont-ils déjà vus ? Probablement. Trois gendarmes un peu jeunes observent l'expert sans mallette ni laser et sans rien de l'attirail des séries TV qu'ils matent à longueur de semaine. Christophe ne fait vraiment

pas impression avec son dictaphone à minicassette, piles LR6. Il s'avance en direction de ce qu'il croit être les premières traces de pneus, ses doigts picotent :

ON/ *L'A6, une portion ancienne en asphalte coulée, sens Paris-Lyon, après l'embranchement de Saint-Fargeau, sortie 12, point kilométrique 39.500. La chaussée s'enfonce mollement dans la colline, les bois clairsemés à un kilomètre à peine. On le sent bien ; la conduite s'assouplit malgré la menace du radar automatique. Le revêtement est assez uniforme, il offre un confort aux pneumatiques. Elle a tout lâché, le régulateur est une conscience somnolente. Je la vois à présent. Elle pilote à une main, en expertise, où part-elle ? Elle partait, c'est certain. À peine se laisse-t-elle distraire par ces petits raccords bitumés qui frétillent sous les pneus. Elle les passe dans la lumière des phares comme des couleuvres aplaties. Elle se surprend à penser sérieusement à la route qui est mauvaise, à sa qualité et à son vieillissement. Pas assez au verglas. Combien de temps a-t-il fallu, combien de gels et de relâchement pour que l'autoroute se gerce autant ? Toute une respiration.* OFF.

Christophe ne peut pas empêcher ces bifurcations dans ses commentaires. Ce sont ses notes personnelles après tout, il poétise un peu, c'est comme ça qu'il appréhende la route, la bête qui tue.

ON/ *L'A6 donc déroule ses vergetures et nous, nos méditations…* OFF.

Celle-là, il l'a souvent faite. Christophe s'approche toujours plus près. Ils sont arrivés il y a maintenant quinze minutes. Éric a rejoint la voiture du général de brigade et laisse agir son ami à distance. Il connaît sa manière non conventionnelle, il l'admire aussi.

ON/ *C'est ensuite que tout s'éclaire : l'infrastructure dit tout. Ne jamais éloigner de sa conscience qu'elles ont souffert, d'abord. Elles ont également pâti d'un coefficient d'adhérence insuffisant ; toutes ces couleuvres, le gel de cette nuit. Pas de masque à la visibilité mais, à bien y regarder, un grand morceau de ce tout qu'est l'accident résidait dans la géométrie exacte de la route, malgré l'excellence des amortisseurs Audi d'origine. D'abord, le rayon de courbure de ce virage-là, faussement caressant, que les roues auraient suivi presque en autonomie ou en lâcher-prise, pensait-elle, puis l'image encore vivante de cet embranchement Saint-Fargeau qu'elle se résigne à ne pas emprunter — parce qu'elle ne l'a jamais emprunté —, tout fait sens, mais trop tard… Elle a cédé la rêverie des possibles dont le cerveau s'enivre ne serait-ce que trois secondes encore, Trois secondes, ça fait cent vingt-cinq mètres. Moi seul je peux comprendre la grammaire exacte de la pente, ses dévers. Oui, un grand morceau de ce tout se lit en coupe. J'ai cet œil tranchant qui mutile et modélise à volonté. Elles auraient dû le sentir, ça n'était pas si dur à concevoir, ne serait-ce que*

*d'une manière cénesthésique : car c'est ainsi que se ressent la route. Mais non, son esprit était ailleurs, il se laissait bercer en ondes alpha. À moi donc le déroulé des faits tassés, rabougris sous le traumatisme, au cœur de la carcasse. J'ai cette science-là, plus un talent tout personnel pour associer les données et les adjoindre aux peurs. Je ferme les yeux, j'attends et voilà, j'y suis. Je suis sur la banquette arrière, sur la place libre, calé entre deux sacs, une valise, des bourriches d'huîtres, un chiot dans son carton, selon les cas de figure, mais physiquement là. Aucun soubresaut de l'habitacle, des battements de leurs cœurs, des météores et de leur âme, aucun bruit ne m'est étranger. Tout reste lisible, longtemps après... neuf ans n'auront pas suffi... Je deviens leur passager et je remonte alors le grand tout qu'aura été leur vie et j'attends. J'attends la faute, l'imperceptible, celle qu'on nommera la fatalité mais qui n'existe pas car elle n'est qu'un défaut de lecture, une impéritie des vivants ; j'attends le crash, les cris, les chairs, il n'y a pas assez de temps pour les cris.* OFF.

Christophe hésite à effacer pour tout reprendre, mais le temps presse, la rage des avertisseurs à des kilomètres parvient jusqu'à lui. Il triera à la maison, ses notes orales lui servent également de base pour les cours qu'il donne. Il philosophe toujours un peu ; ça plaît. Seulement, la mise à distance prête à confusion. Les voix se brouillent, pas l'acuité.

ON/ *Et je peux même les accompagner plus loin encore. Je peux éprouver leurs blessures, l'atrocité des pans de réalité qu'ils voient sans les avoir le temps de les comprendre, je peux trépasser en leur tenant la main, dans une même agonie. Je ne suis pas qu'un témoin embarqué ; je suis pleinement l'accident. Tout cela, je le rassemble a posteriori, en glaneur impassible, bien après les gyrophares, les pompiers qui encaissent le coup, les curieux qui décélèrent. J'ai vite appris que le temps n'avait rien de linéaire ou d'inexorable. On peut le filer, tranquillement, à distance raisonnable : il se rejoue à l'identique, et mieux même... Pour Estelle, j'ai pensé qu'il suffisait d'attendre... Bon, dans ce cas d'espèce, rien de plus lumineux et de plus troublant ; les données objectives s'enfilent comme des perles, c'en est vertigineux.... Les conditions atmosphériques en local et micro-local étaient optimales, comme dédiées au pire, pas besoin de vérifier trop tôt les relevés météo : ils ne sont d'ailleurs jamais fiables. Ces types des services météorologiques sont des jean-foutres qui sont prêts à sur-interpréter une hygrométrie pour te prouver qu'ils ont tout compris avant toi. D'ordinaire, je travaille seul, au vent des voitures qui fusent ; je n'arrête rien du trafic. Ça aussi je sais faire. Mais le temps court.* OFF.

Un gendarme s'est approché de Christophe, sidéré, avant de se faire reprendre par Éric :

— Oh ! Tu laisses bosser l'expert !

ON/ *Pas de ripage, aucune trace de roulage, celles que je vois ne*

*correspondent en rien au véhicule, à la fraîcheur de l'événement. Une épaisseur de gomme avant la queue de billard, le fameux coup de volant, mais c'est là un autre accident, plus ordinaire. Puis vient un premier débris, mais c'est trompeur, car il n'est qu'un renvoi d'un des derniers chocs. C'est un morceau de la calandre, déchiqueté par frottement. Tout ce qui concerne l'extérieur est facile. J'appelle ça la périphérie de l'accident ; elle offre des invariants de réponse à des stimuli quantifiables et identifiés. Un lycéen avec ses calculs de vecteurs serait performant en deux mois. On compte les points d'impact sur ses doigts. L'ordinateur sert d'alibi au tarif que je prends : ça coûte encore cher un ordinateur. Le mien est bourré de photos d'objets d'art. Je suis amateur. Bon sang mais où sont les traces !* OFF.

C'est sa propre vie que Christophe consigne, rapport après rapport. Sur le papier, les pensées et les phrases sont neutralisées, son timbre n'a plus rien d'humain. Il compatit pourtant, à chaque fois, mieux encore. S'il n'effaçait pas régulièrement ses bandes, on pourrait l'entendre se raconter comme à personne. Il s'est accroupi, collé à la route, on croirait qu'il renifle.

ON/ *Le travail sur carcasse rebute beaucoup de « confrères ». Je ne suis pas méprisant mais nous exerçons dans deux branches radicalement disjointes de la pensée. Les pliures, les rétractations de la matière, les débris humains qui sèchent dans les anfractuosités, tout ceci n'est qu'une histoire de dentelle, de linge figé, de tout ce qui couvre et frôle la peau et qui, par la circonstance, s'est trouvé absolument secoué, à confusion, à profusion parfois. Plus je découvre d'humain, plus je vois l'humain. Je connais tout de sa vie puisque j'en remonte les unités par le domino final. C'est une affaire de suite, de logique elliptique et rythmée surtout. Ôtez-vous de la tête que la trajectoire d'une vie est univoque et linéaire. Vous vous trompez d'alphabet, rien moins que ça.* OFF.

Il a depuis longtemps le projet d'un essai très érudit sur sa spécialité, mais les éditeurs n'ont pas dans leur catalogue la case qui serait la sienne. La science vécue, poisseuse, intime, intuitive. Hoffmann lui a déjà refusé une mouture : « Mon vieux, vous en faites presque de la littérature ! » Le « presque » l'a tué. Il enjambe le grillage déchiqueté et rejoint à nouveau la carcasse. Les pompiers ont utilisé leur meuleuse.

ON/ *Hauteur, recouvrement, intrusion, résistance attendue des matériaux. Le corps est un matériau. C'est la morale asséchante de mon activité. On vérifie les prétensionneurs, les ceintures, on soupèse l'airbag en maraîcher. J'ai tout du mécano chochotte qui n'y trempe que le bout des doigts. Je porte un pantalon de toile, rien de très clair s'entend, mais rien de spécial. J'écarte du bout du stylo, je renifle. Vous saviez que les yeux sont le prolongement de notre cerveau, sa partie émergée ? Depuis que j'ai appris cela, mes yeux me suffisent en tout.* OFF.

Si la littérature ne se consacre pas à l'humain juste avant sa fin dernière, qu'y a-t-il d'autre à dire ? Christophe approche l'ultime respiration des hommes, il observe encore plus près que la plupart des écrivains, il a pour lui l'œil et la science. Tout son corps parle.

ON/ *Reste le principal : l'humain. Ses perceptions, ses interprétations et ses décisions. La chaîne ténue de ses erreurs. Jamais un facteur unique ; l'accident est un rendez-vous, l'addition d'insouciances dérisoires, tellement pardonnables, des grains de poussière tous indifférents les uns aux autres, tous indépendants dans leur émergence mais qui, du simple fait de leur coexistence dans ce rythme donné du réel, se tendent incroyablement vers cette unité d'être, dans une conformité parfaite au pire. Comme l'onde minime d'une marche sur un pont sape les piles et les câbles colossaux. Je demeure fasciné par le décalage entre ce qu'ont vu leurs yeux et l'action effective qui s'en est suivie. On peut lire les mécanismes lésionnels comme un bon roman… Myriam, Estelle, la petite, ils sont tous morts. La lecture est bientôt achevée.* OFF.

ON/ E*lle — peu importe son nom : je le connaîtrai évidemment —, il me faut absolument me l'imaginer, la voir et la connaître. La vérité tient à ce leurre. Elle a une quarantaine d'années, un permis depuis ses dix-huit ans, 8 points, raisonnable, elle quitte Paris, quelqu'un surtout. Rentrer ? Rien n'est moins sûr. Déjà. La petite avait chaud ; elle n'est pas si petite, dix-sept kilos, la tension de la sangle est lâche, le réglage de la hauteur des bretelles n'a jamais été actualisé. La petite engoncée dans son siège se dégage les bras dès qu'on roule. Sa mère ne la voit plus : elle le sait, c'est tout. Elle est tout de même tenue par le bassin. Il faudrait une sacrée culbute pour que la petite jaillisse contre l'appui-nuque, bute et vrille, se torde et se déforme jusqu'au pare-brise, sans un cri. Le temps qui reste ne laisse aucune place au cri… Elle se résout à rejoindre les siens, sa sœur n'est pas encore au courant qu'elle part vraiment. Ils l'attendent pour dîner, la route est longue, la petite voudra des pauses, des bonbons mous à la station-service. La veille au soir, elle a tué son angoisse en mangeant ; une décision, ça se mange d'abord. Une grosse portion de carottes râpées, les pilons de poulet froid accompagnés d'une salade de tomate, elle a mangé la peau des tomates, la part de framboisier aux grains tout aussi indigestes, le café, puis les biscuits au chocolat. Ce qu'elle a à choisir est si fort. J'ai reconstruit tout son repas…* OFF.

ON/ *Maintenant seulement tout commence à prendre forme, l'univers s'élucide. L'absence d'obstacle sur la chaussée, l'état d'usage correct du véhicule, l'enfant calme occupée par la poupée miniature. Une figurine de dix centimètres à vue d'œil, assez réaliste. Une manette rudimentaire placée dans le dos permet par l'action du pouce d'agiter les bras du poupon, lequel bat la cadence comme un vrai militaire ; il est juste tout*

*nu, la petite a longtemps mordillé son pied droit. Cette gamine est curieuse, pourquoi un si petit bébé ? D'ordinaire, les fillettes choisissent des poupons à la démesure de leur affection, je me souviens encore de ça... J'ai retrouvé le jouet dans la bouche d'aération avant gauche, manchot pour le coup.* OFF.

Christophe ne se sent pas bien et s'essuie, se concentre. Derrière, ils vont croire que cette carcasse éventrée lui flanque la nausée.

ON/ *Le coup du gibier ? Non. Tout sort de l'humain, le début comme la fin, la conception comme la mort.* ON/

L'air a fraîchi et le saisit aux hanches. Il va falloir retourner voir la route. Mais la route est muette.

OFF/ *Justement, il m'est venu le désir prométhéen de repousser les limites de ma lecture. J'ai voulu suivre mes compagnons d'habitacle au plus loin des signes. Je suis persuadé qu'il y aurait moyen de franchir des étapes plus inhabituelles, presque contre-nature. Pas besoin de trop s'avancer en extrapolation ; juste affiner encore et encore la compréhension de ce qui fut l'accident. Je pourrais traverser, ne serait-ce qu'une seconde de leur mort...* ON/

— Chris ? Tu en mets un temps... C'est si difficile ce coup-ci ?

— Non, pas du tout, je... Il y a que, tu vois, les traces de pneus, c'est juste que... il n'y a rien. Celles-là ne sont pas les leurs. Rien, juste rien, je pensais... Tu comprends ?

— Des clous ! On y va ? Et Christophe, s'il te plaît, éteins-moi ça.

OFF.

Avant de remonter en voiture, Christophe s'est soulagé contre le rail central sous le regard fixe du général de brigade. « Colonel Flandry, vous rappellerez à votre expert... » Il a comme coassé le mot. Le retour est des plus pesants. « Je connais cet accident. » C'est la phrase interdite qui bourdonne en guêpe folle dans l'habitacle. Les temps ne s'additionnent pas mais ils s'interpellent et se provoquent. Ils se cherchent.

Le 11 novembre 2008, lorsqu'il avait fallu prévenir Christophe vers les 17 heures, Éric s'était montré exemplaire. Il y a aussi des phrases primordiales qu'on ne se souvient pas avoir dites ni entendues et pourtant cela s'est réellement passé, c'est une part incroyable de leur trésor commun : « Elles ont eu un accident », « C'est Estelle, c'est ta fille, tu comprends ? » Ils étaient partis sans hâte particulière. Les corps avaient déjà été pris en charge mais Christophe avait voulu se rendre au plus vite sur les lieux du crash, un peu avant Chartres. Quelque chose pressait. Le trajet avait été pour Éric une succession de tentatives, de lâchetés et d'impuissances. Il avait formé des phrases dans son esprit, se les étaient presque mises en bouche, les avait psalmodiées, et puis rien. Les kilomètres avaient passé ; leur continuum allait inexorablement buter contre le vide de la disparition physique de ces deux-là, leurs prénoms encore pris

dans l'étourdissement de vivre. Il y avait quelques heures à peine, leurs deux prénoms étaient une réponse dans le silence. Myriam ? Estelle ? La violence résidait surtout maintenant dans leur nullité. Ici avait commencé l'absence.

À leur arrivée, ils s'étaient garés avant le pont le long de la grille d'accès. La circulation avait été rétablie, seul un rétrécissement avait été aménagé avant le virage à l'approche du pont, dont un des piliers avait été visiblement endommagé lors de l'impact, rien de très sérieux. À cet instant, Christophe avait vu déferler devant ses yeux des dizaines d'images de crash-test et de mannequins orangés qui étaient pour lui autant d'objets d'études. Au congrès annuel d'accidentologues, ses collègues et lui ouvraient le ban en donnant à ces cobayes un nom de baptême pour se les rendre familiers et forcer l'empathie ; on allait tout de même s'acharner dessus avant les synthèses. Ainsi, les Théophile les faisaient beaucoup rire autour de la fontaine à café, chacun en avait une bonne à raconter au sujet de la dernière éjection de Charlotte, leurs accidents étaient des anecdotes cocasses de réunion de famille, cet empressement à la rigolade cachait mal la mort de ces autres, de chairs et de cheveux, dont on connaissait par cœur la souffrance et l'agonie. Le midi au centre d'essais, on invitait volontiers les Sandy rescapées à partager un plateau repas mais c'était finalement pour confronter les vues sur tel ou tel point d'impact. Car, en vérité, ces poupées moches les inspiraient aussi peu qu'un pianiste ses gammes.

Devant la carcasse de leur Golf Plus, les corps d'Estelle et de sa mère se fracassaient sans relâche avec une minutie de détails insoutenables ; deux mannequins sans ralenti, vus et revus encore. D'abord la tête de Myriam absorbée par l'airbag mais seulement après que le crâne de la petite est venu le cogner sous la calotte, son enfant d'une tonne propulsée depuis l'arrière, arrachée au siège. La science bavarde de Christophe, ses automatismes se vautraient dans l'indécence. La vérité, rien moins. Car il n'avait pas mis longtemps à comprendre. La Golf avait culbuté le rail avant d'entamer un morceau assez conséquent de la pile, puis elle avait terminé sa course par-delà le grillage, dans un champ très encaissé. L'extraction avait été un vrai calvaire pour les pompiers. On avait attendu une grue, on ne savait toujours pas comment on allait procéder. Rien n'avait été plus simple, il n'y avait qu'à constater le vide, l'absence de traces de freinage à l'abord du virage. Rien, radicalement rien. Une trajectoire en droite ligne, d'une franchise à faire peur, à soulever de mauvaises questions. Éric avait passé des heures à chercher une explication viable. Il tournait en rond entre la route et la carcasse en contrebas, son bas de pantalon encroûté, il s'était ouvert la paume en enjambant le grillage hérissé. Il pensait que le cerveau de son ami était dans l'incapacité d'analyser, que l'émotion

cherchait un passage pour enfin sortir. Christophe lui avait paru dangereusement à sec. Neuf ans après, Éric garde encore l'infime cicatrice au creux de sa main :

— C'est un endormissement dû aux médicaments que Myriam a pris, je ne vois que ça. Les médicaments…

Éric avait enfin trouvé le courage de ces quelques paroles. Il pensait accomplir un acte réparateur. Christophe était retourné voir une dernière fois la carcasse en dévalant la pente dans la boue et, de retour sur ses pas, après un coup d'œil furieux à l'asphalte vierge, il avait comme changé d'état. Il n'y avait rien à relever que leurs propres traces de semelles empâtées de glaise. Sa voix aussi était devenue différente :

— Non…

Dès lors, Christophe s'est résigné à ne vivre qu'a posteriori, la vie en négatif argentique. Il tente de penser à elles, à Estelle surtout. Comme il était fou de ses trois ans ! C'est maintenant qu'il voudrait se saouler de leurs photos. Une fois rentré à l'appartement, il a claqué follement la porte. Il se dirige vers sa chambre où une petite musique finit de chevroter. Le gâteau clignote et attise. /OFF.

# Palimpseste

*Perle Vallens*

Jacques Fréhel ajusta ses lunettes tout en courbant son dos douloureux, puis dégagea progressivement l'élément pierreux niché sous les couches de sédiments que son équipe avait mises à nu. Il s'agissait bien ici d'une fosse non encore datée mais probablement du premier siècle après Jésus-Christ si l'on se fiait aux matériaux relevés. Il était impatient de découvrir les trésors que renfermait ce dépôt. Un limon granuleux couvrait partiellement l'objet serti de poussière évanescente. Soulevant à la truelle la terre avec une grande précaution, il révéla une forme rectangulaire qui semblait une tablette sculptée, encore trop couverte de débris pour laisser deviner sa surface. Il y passa la spatule puis la brosse et le pinceau, très délicatement, époussetant avec l'attention du professionnel et l'excitation de l'enfant les interstices gravés, en progressant de haut en bas. Les sillons tracés dans le minéral se révélaient peu à peu comme par magie, laissant apparaître des glyphes étranges. Les pupilles de l'archéologue brillaient d'une fougue d'amant. Un filet de salive s'écoula de sa bouche ouverte, dans l'attente extatique du miracle qui apparaissait peu à peu sous ses yeux.

Il sentit quelque chose lâcher dans ses lombaires et craquer, l'obligeant à mettre genou à terre. Encore cette satanée troisième vertèbre. Il était trop vieux pour ce métier. À soixante-sept ans, il ne pouvait se résoudre à lâcher l'archéologie, sa passion, sa vie, son unique raison d'être. Il ne savait rien faire d'autre, même pas la cuisine. Veuf depuis trop longtemps, ses recherches avaient été une planche de salut qui l'avait porté, lui permettant de mieux faire son deuil. Désormais, ni femme, ni animal. Il ne souhaitait pas s'encombrer d'un tiers dans sa vie. Il avait déjà fort à faire avec lui-même…

Le contrecoup d'un accident de moto se rappelait à son bon souvenir, trop souvent à son goût. Lombalgie, tassement osseux, sciatique, les pathologies aggravées d'arthrose défilaient à un rythme mensuel depuis dix ans, l'obligeant ponctuellement à porter une ceinture de soutien et parfois même un corset. Un vieux, voilà ce qu'il était. Nulle sincérité plus joyeuse et directe que la sienne. Sauf peut-être celle de son bras droit au féminin, une jolie blonde de vingt ans de moins que lui, énergique, extraordinairement intuitive, très érudite. Et si drôle ! Bref, une collègue et une amie. Même si elle faisait semblant de lui trouver du charme, de le considérer comme un homme pas trop décrépit… Ce fut elle qui approcha à pas feutrés, le voyant prostré dans cette curieuse position.

— Êtes-vous chevalier déférent ou prieur en génuflexion ?

— Ne vous moquez pas, Lizbeth, je souffre le martyre et je ne parviens pas à me redresser. Aidez-moi plutôt.

Il prit appui sur le bras rond et doré et se hissa à hauteur de son visage en soufflant comme un phoque.

— Jacques, voulez-vous prendre un antalgique ?

— Non, c'est supportable mais je ne peux pas me baisser. Auriez-vous l'obligeance de récupérer l'artefact que j'ai commencé à dégager ? On dirait bien des inscriptions dessus, qu'en pensez-vous ?

Lizbeth Foreman s'accroupit au fond de l'excavation et saisit les outils. Elle reprit la tâche avec une douceur infinie, presque sensuelle. Elle semblait caresser la surface grisâtre couverte de particules poudreuses qui s'envolaient en étincelles dans la lumière du soleil.

Il commençait à faire chaud. Elle ajusta son chapeau de paille qu'elle enfonça un peu plus sur ses yeux. Jacques ne distinguait plus d'elle que le couvre-chef et la courbe beige du dos et des hanches moulées dans un genre de treillis. Sa touche de masculinité dans le travail.

Elle s'appliquait, prenant son temps, tout en fredonnant un air d'opéra-rock. Chanter devait l'aider à se concentrer car elle le faisait systématiquement, d'une voix fluette, mâchant les paroles de façon indistincte.

Jacques dégoulinait à grosses perles de sueur sur son front casqué d'une visière large qui protégeait ses yeux clairs. Il commençait à trouver le temps long, regrettant de ne pas avoir un bâton de marche sur lequel s'appuyer. Ses lombaires recommencèrent à le faire souffrir. Il n'avait même pas le courage de se pencher à nouveau vers son sac et de s'emparer de la gourde qui l'aurait désaltéré. Il n'osait interrompre son alter ego car il pressentait une grande découverte. Il le ressentait intimement, d'un bourdonnement dans son cerveau et le cœur battant plus fort, martelant les tempes. C'était à chaque fois les mêmes symptômes… Au diable sa soif et son dos ! Ses mains le brûlaient et ses doigts s'agitaient, impatients, pianotant dans le vide. Il se sentait fébrile comme à l'aube d'un moment infiniment précieux. Il avait hâte de consulter cette tablette de pierre, d'en examiner les éléments gravés, persuadé qu'elle réservait son lot de surprises, d'histoire et de paléographie, absolument certain que cette fois était la bonne. Il en était convaincu, il était sur le point d'exhumer une révélation qui chamboulerait le microcosme confit de certitudes dans lequel il évoluait. Il appelait de ses vœux cet appel d'air, ce vent nouveau qui balaierait tout ce qu'on savait jusqu'alors. Il se mit à rêvasser, voyant son nom circuler dans les sphères archéologiques, dans les revues scientifiques et, pourquoi pas, dans les grands médias internationaux. Il était à quelques encablures du Prix Pierre Mercier et d'une reconnaissance mondiale lorsque Lizbeth le tira de cette errance presque mystique.

— Regardez, c'est incroyable ! On dirait un mélange de copte et d'alphabet runique.

— Impossible, vous délirez, ma chère, le soleil sans doute.

— Oh, professeur ! Vous connaissez ma prédilection pour les écritures anciennes, même si j'ai moins que vous l'habitude des pétroglyphes. Voyez vous-même.

Le vieil homme examina l'artefact en haussant les épaules. Il ajusta ses lunettes et écarquilla les yeux sur la surface brossée.

— Vous avez raison ! Ce palimpseste a dû sacrément voyager ! Les deux types de signes se superposent de façon totalement improbable. Voyez, certaines lettres coptes sont plus effacées que ce qui semble être des runes, ou plutôt des proto-runes. Ce document est tout juste fabuleux, Lizbeth, jamais on n'a vu cohabiter des écritures aussi éloignées dans le temps et l'espace !

— Il ne nous reste qu'à le déchiffrer, maintenant. Mais il nous faut d'abord terminer les fouilles. Nul doute que nous trouverons d'autres éléments qui nous permettront d'éclaircir ce mystère.

— Certes. Il faudra sans doute nous adjoindre les services de mon grand ami et éminent épigraphiste Paul Faillard, et je pense demander le concours de Gwenaëlle Le Floch pour le volet proto-runique, je serais curieux de connaître son avis et ses éclairages à ce sujet. Il faut vite mailer à Paris et Amsterdam. Je vais en profiter pour m'allonger, je ne tiens plus. Vous n'avez qu'à envoyer Catherine et Julien pour continuer d'avancer sur le site.

— D'accord, je vous raccompagne jusqu'à votre hôtel, je vous laisserai le palimpseste et je m'occuperai de l'administratif, comme d'habitude. Je vous trouverai aussi un ostéopathe. Il faut vous reposer, vous n'avez plus vingt ans... Prenez mon bras, j'embarque vos affaires. Et j'envoie un SMS de suite, pas question d'abandonner les fouilles. Buvons un coup ! D'eau fraîche en premier, mais vous pouvez commander du champagne, professeur !

Elle lui sourit en lui tendant la gourde.

— Vous êtes un ange, Lizbeth, vous savez ça ?

Elle emballa la tablette dans un linge propre et la rangea avec précaution dans le sac posé à ses pieds. Il s'appuya sur elle pour la descente qui se fit à petits pas sur le terrain friable. Ils regagnèrent un sentier caillouteux et longèrent le lit de la rivière à sec en contrebas. Enfin, ils parvinrent à leur parking improvisé. Les jambes lourdes et le dos cassé, le vieil homme eut du mal à prendre place dans la jeep et souffrit des cahots du chemin jusqu'à ce qu'ils regagnent l'asphalte de la route principale.

L'hôtel lui apparut au loin, majestueux, auréolé de promesses bienfaisantes, persuadé qu'il était d'y soulager enfin ses lombaires. Un bain

chaud, un anti-inflammatoire et l'ostéopathe prévu par Lizbeth feraient leur œuvre, à coup sûr. Il lui tardait surtout de se plonger dans les pétroglyphes, espérant qu'ils livreraient leurs secrets.

Ce fut la première chose qu'il fit dans sa chambre, juste après avoir avalé un cachet et fait couler l'eau chaude dans la baignoire. Il déballa sa précieuse trouvaille et sortit sa loupe afin d'en examiner la moindre aspérité, causée par le temps ou la main de l'homme. Il inspecta, puis traça les signes visibles sur deux feuilles différentes de son carnet à dessin, en séparant ce qui lui paraissait être deux écritures distinctes. Il en prit également un cliché avec son smartphone, mais la qualité était médiocre. Autant sa main ne tremblait jamais lorsqu'il s'agissait d'esquisser à la mine de plomb, autant il était peu doué pour la photographie et ne produisait que des clichés flous et mal cadrés. Lizbeth ferait ça bien mieux que lui, avec un appareil digne de ce nom.

Sur ces justes pensées, le vieil homme se dévêtit et se plongea dans l'eau chaude. Il savoura la légèreté offerte à son corps meurtri. Un mot lui vint en tête : « volupté ». Ses membres se laissèrent aller à la flottaison bienheureuse et ses muscles secs y retrouvèrent un semblant de souplesse. Le seul organe encore actif, son cerveau, poursuivait ses allées et venues entre la fosse, la tablette et les écritures gravées. Il lutta un temps contre un endormissement involontaire mais sombra bientôt dans ce sommeil de bulles et de poussière, troublé de personnages d'une autre époque qui semblaient lui dicter quelque chose.

À son réveil, un message l'attendait sur son téléphone : un ostéopathe serait là dans une petite heure et, grande nouvelle, on avait découvert un second palimpseste, jumeau du premier. Décidément, hormis ses douleurs physiques, c'était une excellente journée ! Il allait dignement fêter cette découverte avec son équipe, voici de quoi terminer sa carrière en beauté ! Enroulé dans son peignoir, Jacques commanda une bouteille de champagne. Puis il retourna à sa table de travail.

Le bloc de pierre était là, mais muet. Non que sa surface soit lisse : les aspérités et les rugosités adoucies par le temps avaient pris la place des inscriptions. Bouche bée, dépité, le vieil homme fixa l'objet devenu sans intérêt, puis ses notes et ses croquis, les comparant dans une incompréhension totale qui céda la place au courroux. Il se mit à griffer avec un stylet de métal l'étendue pierreuse de façon compulsive. Plus rien ! Les glyphes avaient bel et bien disparu.

Le téléphone sonna, c'était Lizbeth.

— Il y a un souci, professeur. Catherine et Julien n'y sont pour rien, moi non plus, je vous assure, mais le second palimpseste est vierge. Pourtant je vous jure y avoir vu les mêmes inscriptions. Et je ne suis pas

la seule. Nous ne sommes pas tous fous, n'est-ce pas ? Avez-vous pu jeter un œil au premier ?

Une voix d'outre-tombe répondit, tremblante, au bord des larmes.

— Tout a disparu. Je ne comprends pas, je ne comprends pas… J'ai fait un rêve étrange, quelqu'un y effaçait d'un revers de main la pierre qui devenait des dizaines de documents, un genre de livre sacré. Je ne comprends pas…

Le professeur se mit à pleurer, puis son cœur s'emballa. Il aspira l'air vainement, ouvrant ses lèvres minces comme un poisson hors de l'eau, avant de s'écrouler sur le parquet. À ses côtés était posé son carnet à dessin, dont les pages étaient couvertes d'une écriture dense, tracée à la pointe du crayon. Un carnet empli de mots traduits, une littérature entière écrite à son insu, par lui ou un autre, qui le saurait jamais ?

Dans tous les cas, cette œuvre resterait posthume.

# Les brumes d'Avalon

*Marc Legrand*

— Un jour, vous verrez, je serai président des États-Unis !

Natalia, qui jetait régulièrement des coups d'œil assassins dans sa direction, ne put s'empêcher de soupirer. Sur la terrasse, deux amants se bécotant dans la pénombre ricanèrent de concert et retournèrent vite à leurs occupations. À l'intérieur, cette affirmation insolite fut saluée par un tonnerre de cris, de fous rires et d'encouragements. Juché sur une table en bois précieux, Caden se donnait en spectacle tel un tribun haranguant la foule.

La jeune femme tenta de se remémorer combien de verres d'alcool celui-ci avait ingurgités depuis le début de la soirée et se demanda si l'adolescent n'avait pas profité de son bref séjour aux toilettes pour prendre des stupéfiants.

Deux étages en contrebas, de discrets néons éclairaient les abords d'une immense piscine dont les eaux miroitaient d'un bleu intense. Délicate atmosphère due à des diodes savamment disposées à l'intérieur même du bassin. Au loin, des courts de tennis privés, des villas hors de prix à perte de vue et, au-delà de Lighthouse Beach et son sable blanc, les lueurs inaccessibles du littoral sud-est de l'État du Massachusetts.

Hors saison, Martha's Vineyard était une île plutôt calme. De forme irrégulière, elle mesurait trente-trois kilomètres en longueur pour treize de large et comptait seize mille habitants. La moitié d'entre eux n'y venaient que durant les beaux jours, période pendant laquelle la population était multipliée par six ou sept. L'endroit étant devenu, au fil des ans, la résidence d'été de la jet set et des chefs d'État américains.

Officier de protection sur le continent, où ses missions la menaient d'un bout à l'autre du pays, elle n'avait encore jamais eu l'occasion de s'y rendre. Bien que très différent de son Texas natal, Cruz trouvait le cadre charmant. La cité d'Edgartown incluse, qu'elle admirait cette nuit, accoudée à la rambarde, frissonnant presque sous la fraîcheur de la brise océane. Fermant les yeux, elle souriait quand un bruit retentit.

Se retournant aussitôt, le garde du corps aperçut, à travers les carreaux de la porte-fenêtre, qu'une main généreuse avait tendu au héros de la fête un petit plateau en argent recouvert d'une fine couche de poudre claire. L'héritier inclina son visage au-dessus de celle-ci et s'apprêtait à sniffer la marchandise, sous les applaudissements nourris et les hourras, lorsque l'Hispanique fit bruyamment irruption dans la pièce bondée.

— Jackson ! Lâchez ça tout de suite !

L’intéressé ne répondit pas. Natalia accéléra le rythme, se fraya un chemin entre les effluves de sueur et bouscula plusieurs invités avant qu’un malabar ne tente de s’interposer. En un éclair, elle lui décocha un grand coup de coude. Le nez en sang, ce dernier recula, porté par les aigus de harpie de son amie. La jeune femme atteignit enfin la table, balaya les jambes du lycéen d’un ample revers de bras et la cocaïne voleta sur l’assistance.

— Oh ! hurla-t-il en s’affalant lourdement sur son coccyx.

Tout autour, le mécontentement grondait. L’officier de protection se saisit de l’Irlandais par la taille, le cala sur l’une de ses épaules et prit la direction de la sortie. Chacun s’écarta, les chaussures de Caden, à hauteur de tête, se chargeant de fendre la foule. Des sifflements fusèrent, accompagnés d’insultes. Sans s’en préoccuper le moins du monde, Cruz aboutit dans le couloir vide et reposa brutalement l’adolescent.

Le fusillant du regard, elle lança :

— Fini, les âneries ! On rentre.

— Quoi ? Tu n’es pas sérieuse !

— Tais-toi, et suis-moi !

Le garde du corps se mit promptement en mouvement, décidé à ce qu’ils ne soient plus dans le coin s’il prenait l’envie à la police de débarquer inopinément. Son employeur avait été très clair. La famille tolérait que l’héritier boive tant qu’il était sous sa surveillance, mais il ne devait en aucun cas être surpris consommant de la drogue. Question d’image, songea-t-elle. L’alcool, ça passait. La came, par contre...

L’Hispanique emprunta l’escalier.

— Ralentis, bon sang !

En vérité, Jackson était frustré de ne pas pouvoir profiter plus longtemps de cette vue imprenable. Car, même éméché, il se souvenait à quel point cette dernière était bien fichue. Haute d’un mètre soixante-neuf et pourvue d’une silhouette athlétique comme il les aimait, Natalia portait un pantalon délavé en jean qui galbait à merveille une paire de fesses charnues et musclées. Le lycéen regretta à nouveau de ne pas avoir dix ans de plus. Bientôt, tous deux déboulèrent au rez-de-chaussée.

Une fois dehors, l’Irlandais reconnut les riches demeures de Mill Street et le véhicule garé de l’autre côté de la chaussée. La jeune femme traversa et prit place derrière le volant, tandis qu’il repliait son mètre quatre-vingt-onze afin de s’asseoir à sa droite. Caden boucla alors sa ceinture et garda le silence quand l’automobile, une berline tricorps racée, démarra lentement. Il se contenta d’admirer les enseignes pittoresques et chamarrées.

Cinq cents mètres à peine les séparaient de l’embarcadère et le ferry ne reprenait pas du service avant vingt-trois heures. Ainsi l’officier de

protection décida-t-il de faire un détour, juste histoire de contempler le paysage. À ce moment de la journée, Edgartown, qui regroupait quatre milliers d'âmes, se colorait d'ocres, de jaunes et d'orangés du plus bel effet, des restaurants de fruits de mer aux mâts des bateaux égarés au large.

L'esprit embrumé par le whiskey, l'adolescent ne saisissait pas pour quelle raison Cruz avait refusé de couper au plus court. Il lui jeta un œil à la dérobée, matant sa poitrine qui se soulevait et retombait à intervalles réguliers sous son pull.

Puis l'héritier décida de tenter sa chance.

— Je peux savoir ce que tu fais ?

Lorsque le garde du corps vit une main caresser sa cuisse avec entrain, s'efforçant de desserrer les mâchoires, elle se retint de stopper immédiatement la voiture pour passer Jackson à tabac et balancer son cadavre dans le port.

Le lycéen humecta ses lèvres.

— Je cueille le jour présent.

Sans crier gare, les doigts épais de celui-ci agrippèrent le sein droit de l'Hispanique qui sursauta.

— Vire-moi ta sale paluche !

L'entreprenant Irlandais n'eut pas le temps de citer Horace une seconde fois. Il sentit l'étreinte de Natalia autour de son poignet et son bras se tordre avant que l'épaule correspondante ne le fasse horriblement souffrir.

Caden se débattit. En vain.

— Eh ! Ce n'est pas comme ça qu'on traite un Kennedy !

La jeune femme ne put s'empêcher de pouffer de rire.

— Ah… Parce que maintenant, tu es un Kennedy, hein ? Remarque, cela explique le délire de tout à l'heure.

— Je ne plaisante pas ! C'est très sérieux.

Cependant qu'elle approchait de l'endroit où attendait le Chappy Ferry, l'officier de protection regarda dans le rétroviseur central. L'adolescent s'était tu, les membres supérieurs croisés sur le torse et la mine sévère. Pour un peu, elle l'aurait pris au mot. Longiligne, il avait les yeux marron, les cheveux quasiment aussi noirs que les siens et les oreilles légèrement décollées. Plutôt séduisant. Un bel homme en devenir.

Cruz chassa cette pensée sans tarder.

— Je reconnais qu'il y a un air.

— Pff… tu te fiches de moi.

— Un peu, j'avoue. Bien sûr, je te croirais plus facilement si tu portais ce nom. D'autant que mon patron ne m'a pas fourni beaucoup d'infos sur tes parents.

Le véhicule s'immobilisa.

— Tu m'étonnes ! dit-il.

L'héritier ne pipa plus un mot durant l'embarquement et la courte traversée. De petite taille, le transbordeur ne pouvait accueillir que trois automobiles. Les occupants demeuraient à l'intérieur, tandis que les autres voyageurs se tenaient debout à l'air libre. Il n'y avait qu'une centaine de mètres entre Martha's Vineyard et la péninsule de Chappaquiddick, à laquelle on ne pouvait accéder que de cette façon ou par avion privé.

Débarquée à la hâte, la voiture se remit en mouvement, dépassa l'espace de stationnement et suivit l'une des rares voies recouvertes d'asphalte. Le garde du corps avait lu que ce coin de paradis redevenait occasionnellement une île. Katama Beach, l'isthme de sable reliant la péninsule à Martha's Vineyard sur trois kilomètres, était assez régulièrement rompu par les tempêtes qui sévissaient dans la région.

Pour le reste, l'endroit était idéal pour les promenades sur la plage et à cheval, la randonnée, la voile, le cyclisme ou encore l'observation des oiseaux. Même la nuit, le cadre était tout à fait saisissant. L'Hispanique ne perdit pas une miette du panorama, cependant que les phares du véhicule éclairaient tour-à-tour arbres peu imposants, végétation basse et buissons indigènes. À la suite de quoi elle entrouvrit de son côté.

Une brise iodée pénétra ses poumons.

— Allez ! Arrête de bouder, tu veux ?

Jackson, qui avait mal au crâne, maugréa.

— Tu n'aurais pas dû me faire ça. Vraiment pas.

— Pourquoi ? Je vais finir dans un bras d'eau, c'est ça ?

Elle l'avait corrigé, à dix-sept ans, et il lui en voulait.

— Ce n'est pas impossible, fit le lycéen, maussade.

— Écoute, tu m'as manqué de respect et j'ai répliqué. Donc, soit tu persistes à faire la tronche et tu vas te coucher de mauvais poil, soit tu reviens à de meilleurs sentiments, je soigne ta gueule de bois et on passe une soirée agréable. À toi de voir.

Deux minutes plus tard, Camelot était en vue. C'est ainsi que s'appelait la villa où résidaient l'Irlandais et sa famille, sise au cœur de l'île et cernée par un tapis de verdure impénétrable. Natalia se présenta devant le peloton de trois gorilles armés qui en surveillait l'entrée, dépassa le portail et gara l'automobile dans la cour. Quand elle se retourna pour inviter Caden à sortir de la voiture, il lui adressa un regard inquiet et ouvrit la bouche.

Incongrue, la phrase sembla résonner dans l'habitacle :

— Je suis le fils de John Fitzgerald Kennedy Junior.

— Hein ? Qu'est-ce que tu veux dire, au juste ?

Après quoi l'adolescent ajouta :

— Et mes parents sont vivants.

Le manoir avait été construit vers la fin du XVIIIe siècle et se conservait dans un parfait état. D'un blanc éclatant, beaucoup plus large que haut et composé de deux étages, il n'avait pas son pareil dans toute la péninsule de Chappaquiddick.

Mais ce n'était pas le patrimoine architectural et culturel de celle-ci qui occupait les pensées de la jeune femme. Pour la première fois de sa carrière, elle craignait de se faire renvoyer. On lui avait confié une mission sensible, veiller sur l'héritier d'une lignée influente dont elle n'avait jamais entendu parler, et voici que ce dernier délirait. L'officier de protection regrettait amèrement de l'avoir laissé boire n'importe quoi.

Jackson ne tenait visiblement pas l'alcool.

Qu'il prétende être l'enfant illégitime de feu JFK Jr., passe encore. Lorsque survint son décès, non loin de là, le 16 juillet 1999, la presse à scandale lui prêtait de nombreuses aventures depuis son mariage, trois années plus tôt, avec Carolyn Bessette, alors âgée de trente ans. Néanmoins, le lycéen affirmait qu'il n'était pas passé de vie à trépas, de même que son épouse et leur passagère, officiellement décédées dans le crash aérien.

Ce ne pouvait être qu'une mauvaise blague.

— Tu es sûr que ça va ? interrogea-t-elle.

— C'est la vérité, et je peux le prouver.

Cruz remplit un verre de jus d'orange augmenté de demi-morceaux de sucre et le lui tendit. L'Irlandais ne se fit pas prier et en avala la moitié d'un trait et le reste par gorgées, espérant que cela suffirait pour atténuer sa pénible déshydratation.

Le garde du corps s'assit à son tour sur le canapé.

— J'en doute fort, désolée. Arrête, s'il te plaît.

— Ma mère était enceinte d'un mois quand leurs morts, à elle, sa sœur et son mari, furent mises en scène. Tous trois sont aussitôt entrés dans le programme fédéral pour la protection des témoins sous une nouvelle identité. Celle de mon père est Ryan Jackson. Ce prénom dérive de Rían qui, dans la langue de nos ancêtres, veut dire « petit roi ». Quant à notre patronyme factice, je pense que tu auras compris toute seule (1).

L'Hispanique leva les yeux au lustre.

— Je vais te servir un autre verre…

— Tu n'as pas remarqué ? dit-il.

— Remarqué quoi ?

— Il n'y a aucune photographie, ici. Ni de moi, ni de mes parents ou d'un membre de notre clan.

Caden pointa la cheminée du doigt.

— Le vase de collection que tu vois posé là est une fausse urne cinéraire. À l'intérieur, dans la cendre, tu y trouveras une clef qui ouvre un

1 En anglais, « Jackson » signifie littéralement « fils de Jack », l'un des plus célèbres surnoms du président Kennedy.

grand tiroir à l'étage. Tout ce que tu n'es pas censée voir lors de ton séjour parmi nous y est entreposé.

Lasse autant qu'intriguée, Natalia se prit au jeu.

— Des preuves de ce que tu avances, c'est ça ?

— Exactement.

— Admettons que tu dises vrai. Qu'est-ce qui m'empêche de monter là-haut pendant que tu dors, de me sauver avec des documents compromettants et de prévenir les journaux, à l'aube, pour dévoiler l'affaire au monde entier ?

L'adolescent sourit et se versa à boire.

— Cette portion de Martha's Vineyard a une superficie de seize kilomètres carrés pour à peine cent quatre-vingts résidents. Une partie d'entre eux sont des Marines en civil ou des espions de la CIA sous couverture. Tu n'irais pas loin.

La jeune femme l'invita à continuer. Il était trop tôt pour qu'elle aille se coucher et, de toute manière, écouter quelqu'un raconter des histoires à dormir debout ne la tuerait pas. Dans le pire des cas, on l'aura aussi payée pour cela.

Très doctement, l'héritier lui expliqua que le début du XXe siècle avait vu l'apparition, aux États-Unis, d'un gouvernement secret agissant à l'insu du personnel politique légalement élu. Cette structure, réunissant un collège restreint de banquiers, d'industriels et de grands patrons, à force de manœuvres, de corruption et d'ingéniosité, vit son influence considérablement augmenter et concurrencer celle de la Maison-Blanche.

En 1944, tandis que Franklin Roosevelt était président, le patriarche d'une très puissante famille américaine originaire du Massachusetts, Joseph Kennedy Sr., parvint à faire entrer son fils aîné, Joe Jr., au sein de ce gouvernement de l'ombre. Dans ce but, il fut organisé, avec la complicité de l'armée, un accident aérien fictif où, le 12 août, il perdit prétendument la vie. Premier décès accidentel d'une longue liste de disparitions prématurées.

La soi-disant « malédiction des Kennedy » était née.

À cette époque, selon ce que les siens avaient raconté à Jackson, la structure clandestine comprenait huit membres. Tous des hommes. Malgré ses vingt-neuf ans, Joe parvint rapidement à imposer son style et à prendre l'ascendant sur chacun de ses homologues. Sous la présidence d'Eisenhower, il devint le seul maître à bord et exerça de facto cette dernière, ce que le vieux « Ike » dénonça plus d'une fois à mots couverts.

La situation perdura jusqu'en 1960.

Mis dans la confidence juste après son élection, John Fitzgerald Kennedy apprit avec stupéfaction que son frère aîné était vivant et dirigeait le pays depuis une quinzaine d'années. Placés devant le fait accompli, le

chef d'État et, au ministère de la Justice, Robert Kennedy, son cadet, travaillèrent avec Joe afin de mettre la main sur la CIA, le FBI, la Mafia et une légion de gangs, accroissant encore l'emprise de leur famille.

En 1963, le vrai roi de l'Amérique mourut.

L'officier de protection interrogea le lycéen à propos des causes de ce décès. Lui-même semblait l'ignorer. C'était un secret dans le secret. Toujours est-il que le gouvernement de l'ombre n'avait plus personne à sa tête et un autre Kennedy devait prendre la relève, Joe n'ayant pas eu d'enfant. Deuxième fils du « Parrain », John fut désigné et l'on organisa son assassinat truqué.

C'était un 22 novembre, à Dallas, Texas.

Entre-temps, le patriarche avait fait éliminer un témoin qui, délaissé, commençait à devenir dangereusement bavard, en la personne de l'actrice et mannequin Marilyn Monroe. Liquidée l'année précédente, son meurtre avait été maquillé en suicide.

Par la suite, à chaque fois que les Kennedy éprouvaient le besoin d'intégrer quelqu'un à l'entourage immédiat du chef de la structure clandestine qui gouvernait la nation en secret, était arrangé un faux meurtre, un accident bidon, de préférence en avion privé, ou un décès accidentel par overdose — ces opérations en série ayant largement contribué à accréditer le mythe, relayé par les médias, d'une « malédiction » touchant l'illustre lignée.

Légende finalement très utile à tous ces manipulateurs.

En 1968, John Fitzgerald Kennedy trépassa, *underground*, des suites de la maladie d'Addison dont il avait souffert durant de longues années. Il fut alors remplacé par son frère, Robert, prétendument assassiné un 5 juin, heure de la côte Ouest. À la suite de quoi celui-ci se fit obéir de Lyndon Johnson, qui lui rendait régulièrement compte, et régna sur les États-Unis jusqu'à son décès, en 1999, à l'âge de soixante-treize ans.

Dans l'intervalle, précisa l'Irlandais, se succédèrent à la Maison-Blanche des locataires tous plus improbables les uns les autres. Richard Nixon et le scandale du Watergate, nébuleuse affaire qui affaiblit pour très longtemps la fonction présidentielle officielle, dite visible, cependant que se renforçait d'autant sa jumelle invisible. Gerald Ford, internationalement connu pour ses chutes à répétition, risée de la planète entière. Jimmy Carter, attaqué par un lapin aquatique tandis qu'il était assis dans une barque, occupé à pêcher à la ligne (2). Ronald Reagan, un acteur de série B reconverti dans la politique. George Bush père, qui fut directeur de la CIA en 1976 et, en poste, mit rapidement le feu à la moitié du Moyen-Orient. Bill Clinton, ridiculisé lorsque ses frasques sexuelles dans le Bureau ovale furent dévoilées.

Tous n'avaient été que d'invraisemblables pantins.

2 L'incident eut lieu le 20 avril 1979 et fut immortalisé par un photographe de la Maison-Blanche, laquelle censura le document pendant plus d'un an.

— Après, ça ne s'est pas arrangé, fit Cruz.

— Pas vraiment, non. George Bush fils, l'alcoolo sevré qui n'était jamais sorti du territoire national avant son premier mandat. Barack Obama, à qui l'on décerne ironiquement le prix Nobel de la paix, cependant qu'il vient d'être élu et n'a donc encore rien fait de concret. Et Donald Trump ? Attends de voir ce qui a été prévu pour lui. Ce sont des comédiens qui jouent au président, tandis que la fonction est occupée par un autre. Que faut-il de plus au peuple pour se rendre à l'évidence ? Que le prochain scrutin oppose un immigré cubain en situation illégale à un nain unijambiste ? Les gens sont si abrutis !

Le garde du corps se contenta d'acquiescer.

De plus en plus perplexe et curieuse, elle entendit ensuite Caden évoquer une révolution invisible, et par conséquent ultra-efficace, qui avait subverti les institutions démocratiques dans les années soixante. Toutefois, il ne critiquait pas ce système mais « l'ahurissement permanent de la populace », selon sa propre expression. L'adolescent se voyait bien succéder à son père, plus tard, quand son tour viendrait d'accéder au trône.

Continuant de le prendre au sérieux, l'Hispanique voulut en savoir plus sur le règne de John Fitzgerald Kennedy Jr. et son éventuelle implication dans les attentats du 11 septembre. Étonnamment, l'héritier répondit que la Maison-Blanche et le gouvernement de l'ombre n'étaient pour rien dans les tragiques évènements. C'était la Russie de Vladimir Poutine, une autre marionnette, qui avait attaqué les États-Unis.

Cette incroyable conversation se poursuivit une demi-heure durant puis Jackson, requinqué, monta se coucher, non sans rappeler à son invitée qu'elle devait redoubler de prudence. Et c'est en jetant un œil à la cheminée qu'il quitta la pièce.

Natalia demeurait pensive et, désormais seule, partit à la recherche d'un paquet de cigarettes qu'elle trouva sur le grand buffet de la cuisine. Après quoi la jeune femme sortit sur l'une des terrasses et tenta en vain de discerner la lueur lointaine de Cape Poge Lighthouse, au nord. Il faisait froid. Le ciel était bas, bruineux et sans étoiles. Pour autant, il s'en échappait une espèce de timide et surréelle clarté, quasi évanescente.

Elle repensa à ce que le lycéen lui avait dit.

La plupart des accidents et des décès tragiques qui avaient frappé les Kennedy n'avaient jamais eu lieu, ayant été mis en scène. Même le crash aérien de Kathleen, survenu en France le 13 mai 1948. Joe Jr. avait seulement voulu que sa sœur préférée le rejoigne dans la clandestinité. Disparue des écrans radar. Absente pour le reste du monde, sauf quelques initiés mis au parfum.

Combien d'autres y en avait-il eu ?

Et la pauvre Mary Jo Kopechne ! Officiellement noyée dans un bras d'eau de Chappaquiddick, le 18 juillet 1969, piégée à l'intérieur d'un véhicule conduit par le sénateur Edward Moore « Ted » Kennedy, lâche notoire qui mit des heures à prévenir les secours et la police. Avait-elle été tuée après avoir menacé de parler ou son amant, Robert Kennedy, *underground* depuis peu, avait-il organisé un accident factice pour l'avoir à ses côtés ?

Si c'était le cas, elle approcherait des quatre-vingts ans.

L'officier de protection se souvenait aussi de David, l'un des fils de l'ancien ministre de la Justice de JFK, décédé d'une overdose le 25 avril 1984, ou encore de son frère Michael, tué dans un accident de ski à Aspen, le 31 décembre 1997.

La liste ne semblait pas près d'être close.

Un détail lui revint en mémoire. À en croire l'Irlandais, cela faisait presque dix-huit ans que son père, John Fitzgerald Kennedy Jr., était le véritable président des États-Unis. Il avait ainsi accédé au trône après le long règne de son oncle, Robert. D'un point de vue dynastique, c'était logique. Tout s'emboîtait. Comme avec les rois de naguère, l'on avait choisi un collatéral pour ensuite revenir au fils aîné de l'avant-dernier monarque. Douce ironie, ils avaient enfin appelé ce manoir « Camelot ».

Or, c'est bien de ce mot dont la presse usait parfois pour désigner la Maison-Blanche du temps des Kennedy, parlant de *Camelot era*. D'où ce mythe médiatique que sa mère avait narré à Cruz, alors enfant, selon lequel JFK n'était rien moins qu'un second roi Arthur qui avait survécu à l'attentat de Dallas et, dans le coma, avait été emmené en bateau, par son épouse, sur une île secrète où il avait été soigné sans jamais plus en repartir.

Son Avalon, concluait-elle de façon poétique.

En un éclair, le garde du corps saisit ce qui lui échappait encore. Les présidents fantoches de cette nation ne se rendaient pas seulement ici, en été, pour y passer des vacances à l'écart du bas peuple. Ils y venaient rencontrer leur souverain et prendre leurs ordres, dans les murs mêmes de Camelot, la nouvelle Maison-Blanche. Après tout, c'était là que les parents de Caden avaient été relocalisés en 1999. *Hidden in plain sight* (3).

Rien n'avait été caché. La vérité était exposée à la vue de tous depuis le début. Abraham Zapruder qui filme l'assassinat de Kennedy à vingt mètres de distance, cependant que chacun est autorisé à se tenir sur le trottoir, c'est-à-dire bien plus près. Dealey Plaza presque vide quand survient l'attentat. JFK, dont les ennemis sont nombreux, qui salue vitre baissée. Le mauvais sosie du président pris en photo à la morgue de Bethesda.

Jusqu'à la version officielle des évènements, risible parce que trop lacunaire, et les théories alternatives conspirationnistes poussées par les

3 Expression anglo-saxonne évoquant ce qui semble dissimulé mais qui, en réalité, ne l'est pas et est au contraire facile à trouver.

médias. Tous masquaient à dessein l'essentiel. Il n'y avait jamais eu de meurtre ce jour-là. Tout était faux.

L'Hispanique voulut aussitôt en avoir le cœur net.

Elle écrasa sa cigarette et rentra dans le salon, marcha en direction de la cheminée et s'empara de la fausse urne funéraire, y plongeant la main pour en ressortir une grande clef.

Au matin, un hélicoptère banalisé se posa sur la propriété. À son bord, des renforts chargés de la sécurité. Natalia était anxieuse et se demanda si l'adolescent ne lui avait pas confié ce terrible secret pour la mettre délibérément en danger. Vengeance cruelle ou test de loyauté prévu de longue date, elle ne savait que penser. Dans l'après-midi, l'héritier lui apprit que son père désirait la rencontrer. Aujourd'hui même.

Conformément aux instructions, la jeune femme attendait seule, sur l'une des plages de Chappaquiddick, un camion anti-incendie dans son dos. L'endroit était désert. Devant elle, une jetée en bois que la bruine avait rendue humide.

Tout à coup, tandis que les écouteurs de son baladeur lui renvoyaient les échos de *The Wild Boys*, de Duran Duran, une forme apparut devant l'horizon, à cent cinquante mètres. C'était une embarcation de taille modeste. Debout en son milieu, une silhouette de haute stature, imposante et noire, se détachait de la brume. Immobile, l'homme regardait vers elle.

Le fils d'Arthur revenait en Avalon.

# L'Âme et le Corps

*Serge Cintrat*

Tout est remonté à la surface, comme émerge un cadavre longtemps retenu par un fond vaseux. Même s'il s'agit assurément de la dépouille de celui qu'on a connu (la police scientifique saurait le prouver), après son séjour aquatique prolongé il restera cependant à jamais méconnaissable à nos yeux.

J'ai perdu ma femme il y a deux ans. Je passerai ici sur la litanie des sentiments qui furent les miens à sa mort car, bien que douloureux, le deuil fut bref. Le temps pour moi de réaliser que nous n'avions rien partagé sinon les tâches quotidiennes, des banalités, et la bagatelle. Son image s'est très vite effacée. Je n'avais pas dû vraiment l'aimer. Je supposai qu'elle ne m'avait peut-être pas aimé davantage. Nous avions eu de l'affection l'un pour l'autre, une affection calme et sûre, pas plus. Je pris conscience de tout ceci quelques mois après son décès et je ne désespérai pas, malgré mon âge, de connaître le véritable amour.

Un jour, j'aperçus son cadavre par une étrange fenêtre. En réalité, il s'agissait de son fantôme ou, pour être exact, de son « esprit », dans le sens qu'on attribue à ce terme lorsqu'on évoque, en se moquant, les séances de spiritisme. Son esprit est encore là, et je l'ai vu par cette fenêtre.

Alors que j'allumais mon ordinateur par habitude, je fus pris par un élan de narcissisme, comme cela m'arrive parfois. Me connectant à Internet, j'entrai mon nom dans l'espoir de trouver de nouvelles traces me concernant, sous forme de comptes rendus récents de travaux et réalisations passés. Mais au lieu de taper mon prénom, j'inscrivis par erreur celui de ma femme, qui commence par la même lettre que le mien. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en découvrant que son nom était associé à une quantité considérable de sites, presque infinie semblait-il. Je pensai d'abord à des homonymes, mais la suite me confirma qu'il s'agissait bien d'elle. Je songeai qu'il était vraisemblable, ma femme n'ayant jamais travaillé, qu'elle ait eu envie de se connecter au réseau pour y nouer quelques liens. Cela n'expliquait cependant pas pourquoi ses traces étaient si nombreuses, bien plus que les miennes ! Je décidai d'aller plus avant.

Je découvris que ma femme avait écrit non seulement de nombreux articles, mais aussi des ouvrages théoriques dans tous les domaines des sciences humaines, depuis l'histoire de l'art jusqu'à l'éthologie, en passant par la sociologie, l'anthropologie, la philosophie, etc. Je trouvai même des

extraits de conférences prononcées devant notre petite webcam. Certaines de ses œuvres dataient du début de notre mariage, soit quarante ans auparavant. S'étaient accumulés depuis, outre sa propre production constituée d'œuvres théoriques, d'ouvrages autocritiques dans lesquels elle retravaillait ses assertions, de romans et d'essais, quantité de commentaires, pour la plupart admiratifs et élogieux, fruits d'esprits scientifiques reconnus dans le monde entier. Des articles récents déplorant sa disparition me firent découvrir, par leurs hommages vibrants et dépassant parfois toute mesure, combien ma femme était admirée, et ce par des millions de personnes. Ses œuvres, traduites dans de nombreuses langues, faisaient encore l'objet, au moment même où je les découvrais, de commentaires sur des forums scientifiques. Je tentai de lire quelques extraits de ses ouvrages, en commençant par ceux qui avaient trait à mon domaine, l'architecture, mais je n'y saisis que des bribes, tant sa pensée était complexe. Ses dernières productions révélaient à la fois toute sa culture, que le parcours d'une vie avait façonnée, mais aussi toute son intelligence, dont je n'avais même pas perçu des fragments durant notre relation. Non pas qu'elle m'ait paru bête, elle me semblait tout à fait sensée et pragmatique. Mais ce que j'avais sous les yeux ne relevait pas du bon sens, plutôt du génie ! Cette femme-là n'était pas celle que j'avais connue.

Et pourtant, c'était bien elle.

Après des heures passées, c'est-à-dire toute la journée, à découvrir l'immensité de ce qui m'avait échappé, je tombai finalement sur l'un de ses ouvrages dont le titre attira mon attention : *L'Âme et le Corps, Éléments d'une Autobiographie*. Cette œuvre, ce n'était pas le fruit du hasard, était accessible dans son intégralité et m'était dédiée. Je m'y plongeai. Ce que j'y découvris, dans un premier temps, m'anéantit. Elle y décrivait, non sans humour, notre relation, dans son rapport avec le versant caché de sa vie.

« Après des siècles où les hommes de science, quelle que soit leur discipline, se sont interrogés sur le lien originel entre l'âme et le corps, j'ai pu prouver, par l'action et par l'épreuve, l'indéfectibilité de ce lien… justement en le défaisant ! J'ai vécu avec mon mari sur le simple mode du « corps à corps ». J'étais avec lui comme un corps sans pensée. Mon esprit était ailleurs, mais pas dans ce sens trivial où, quand nous faisions ce qu'un homme et une femme font ensemble, je « pensais à autre chose ». Non, j'avais laissé ailleurs mon âme et mon intelligence ; ailleurs, c'est-à-dire dans le réseau Internet, comme on laisse un précieux bagage à la consigne, pour le récupérer plus tard, intact. Je remercie mon mari, je *te* remercie, de m'avoir permis, par ton absence d'exigence spirituelle, d'économiser mon esprit, de ne pas l'user dans des discussions pseudo-intellectuelles

stériles, de le préserver dans une sorte de pureté, pour lui garder son efficace à des fins supérieures. Je ne pense pas que sans toi j'eusse pu réussir cette dichotomie. Alors, encore une fois, je te remercie. »

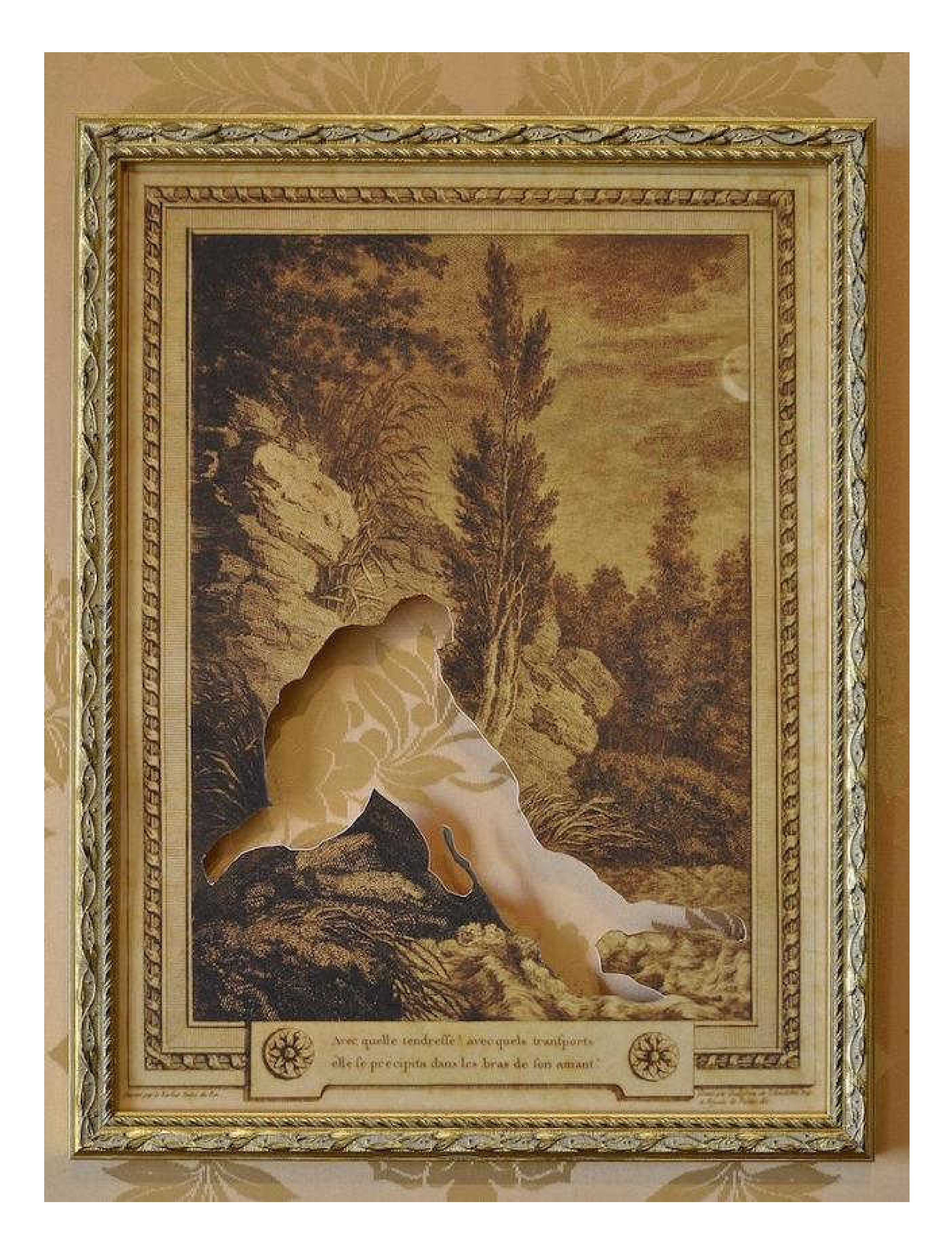
Ainsi s'achevait l'ouvrage.

Alors qu'après le deuil j'avais cru que nous n'avions rien partagé, parce que nous avions vécu côte à côte comme deux coquilles vides qui, en s'entrechoquant, ne parviennent qu'à émettre un son creux, je me rendais compte à présent que la pauvreté de notre relation n'avait tenu qu'à ma propre vacuité. S'ajoutait à cela que ce que j'avais perçu a posteriori comme un échec et une perte de temps avait été vécu par ma femme comme une bénédiction. Comme tout le monde, je savais qu'une part de l'autre, aussi proche soit-il, nous échappe toujours. Mais dans mon cas, cette part recouvrait le tout !

Pour parachever le tableau elle m'humiliait « post mortem » en me traitant de crétin, dont l'imbécile aveuglement avait servi la science. Cette méchanceté-là, peut-être propre au génie, je la découvrais également, car de son vivant elle avait toujours été gentille et tendre à mon égard. En réalité, elle ne m'avait jamais aimé, puisqu'elle ne l'avait fait qu'avec son corps, son esprit étant absent. Il n'y avait pas eu de sincérité dans ses gestes amoureux, seulement une sorte d'animalité. Elle avait réservé sa sincérité à Internet. C'était elle, la femme que j'avais épousée, et non pas celle avec qui j'avais vécu — et cette femme-là, je la détestais tout en commençant à l'admirer.

*Présences errantes*

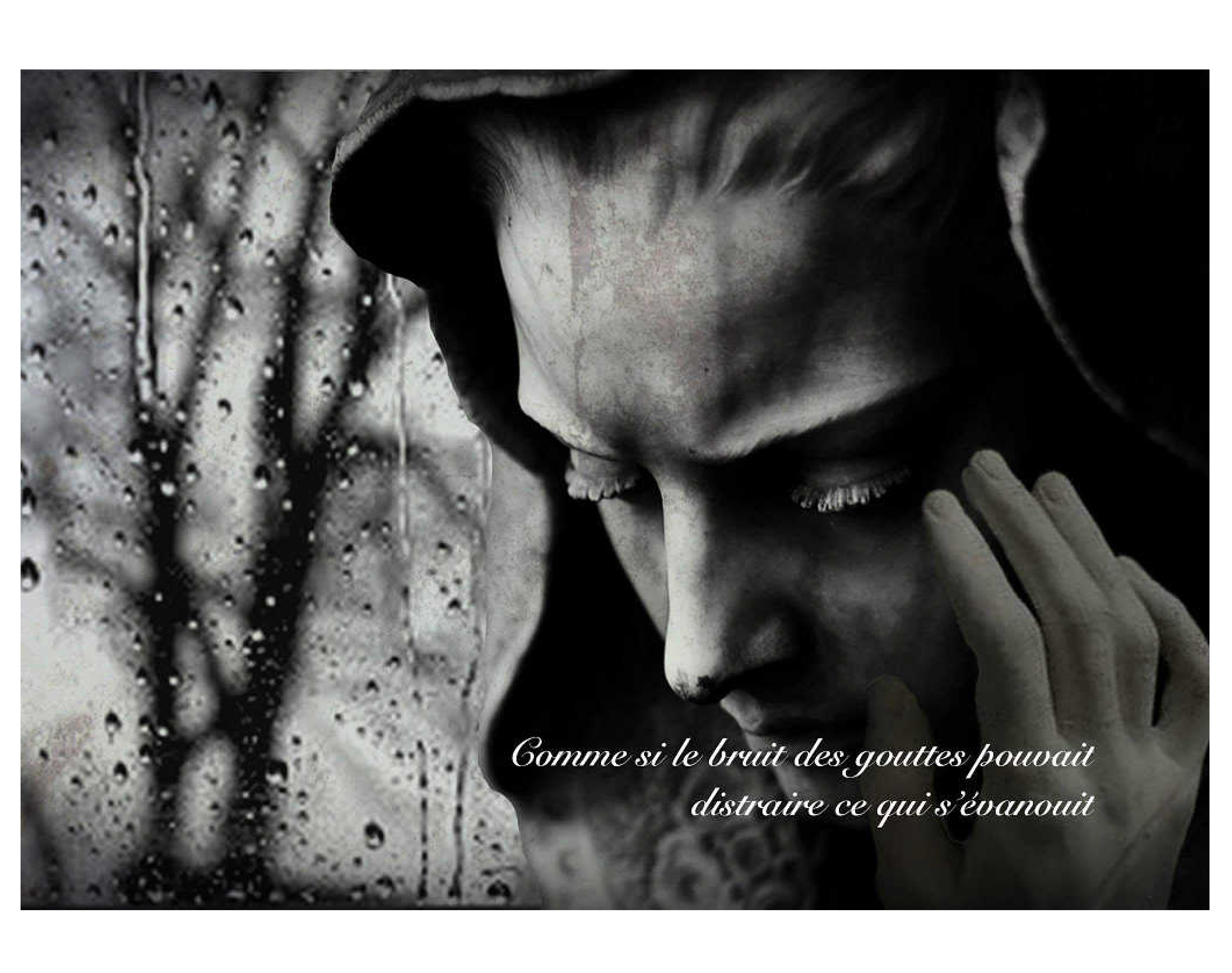
par Jeanne Ménétrier




*Toile de fond #2 La précipité – 2017*

(papier découpé à partir d'une œuvre reproduite issue de la collection du Pavillon de Vendôme à Aix-en-Provence, ©Jean Bernard)

par Clémentine Carsberg




*Photocollage, 2017*

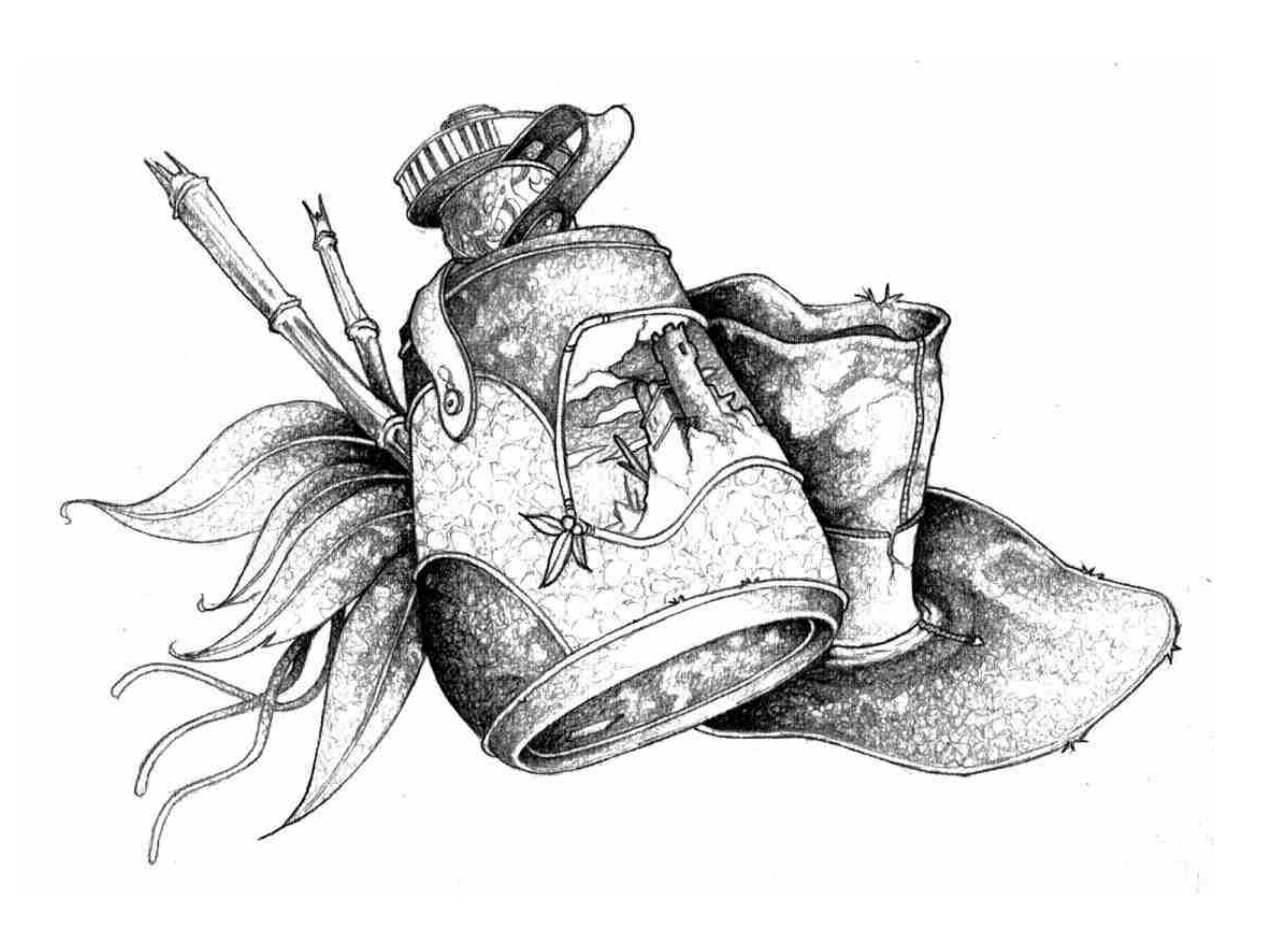
par Otto Ganz et Frédérique Longrée



*Portrait 1 / Photos de famille*

par Catherine Burki

# Les Collines de Hurlefou



# Résumé de l'histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.

La revue *L'Ampoule*, flairant le bon coup, mandate l'aventurier de l'extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l'écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

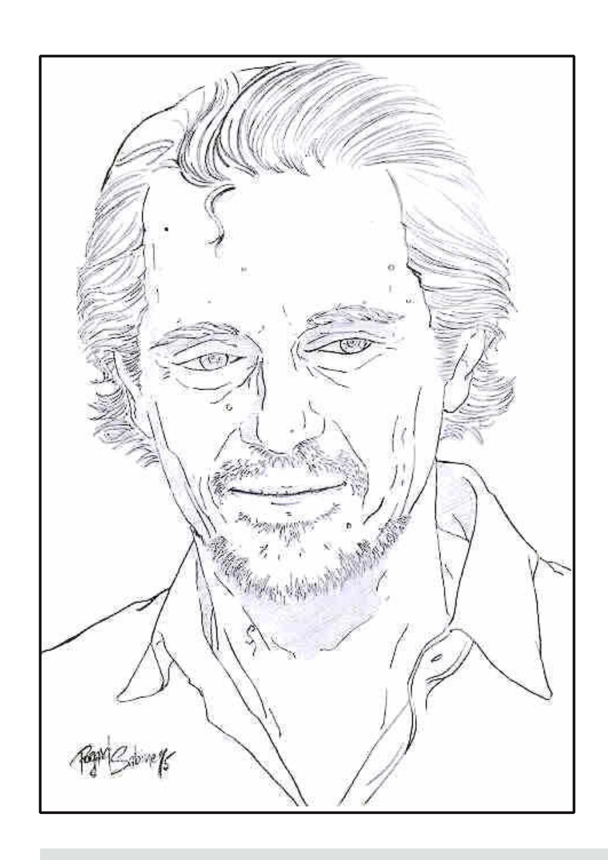
Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue *L'Ampoule* !

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur

Illustration-titre par Marray

# Présentation des personnages



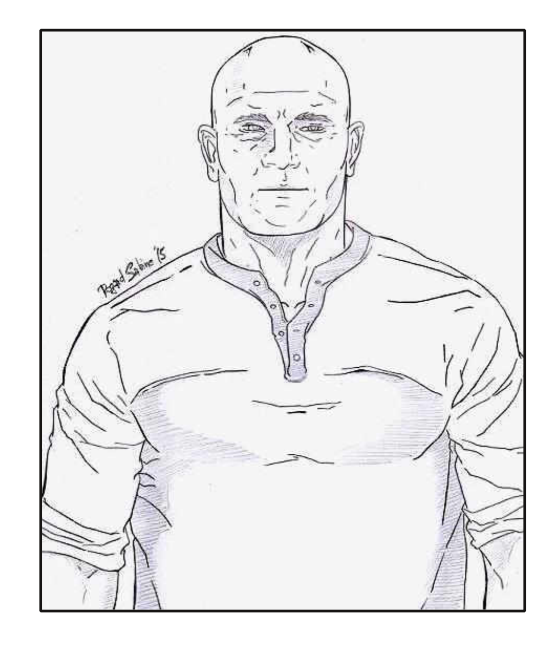
## Alexandra

Cette blonde pulpeuse quinquagénaire a de beaux restes. Ex-égérie de feu Gérard de la Ville, elle est la détective de l'éditeur Plomb. Alexandra a un accent autrichien. Elle est intelligente et sans scrupules, mais possède plus de moralité que Victor. Elle connaît le langage des signes. En couple torride avec Sam.

## Paul Lugowski

Écrivain bisexuel érotomane. Il constitue le plus grand succès commercial de ces dernières années, une sorte de Gérard de la Ville, comme lui à la fois méprisé et jalousé. Lugowski s'est réfugié sur l'île de Hurlefou pour échapper à la justice. Sa devise : « Écrire par l'expérience ».



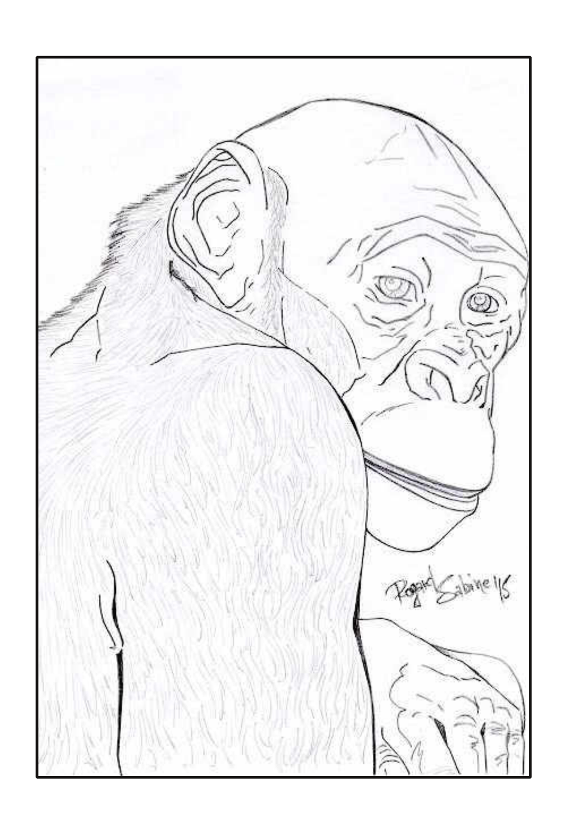


## Michel Albin

Grand (pointure 48) et gros (113 kg), crâne rasé et frappé de cécité. Il est homosexuel. Détective du grand éditeur parisien Gaël Imart, Michel est intelligent. Il a été l'amant de Paul Lugowski.



Illustrations par Sabine Rogard

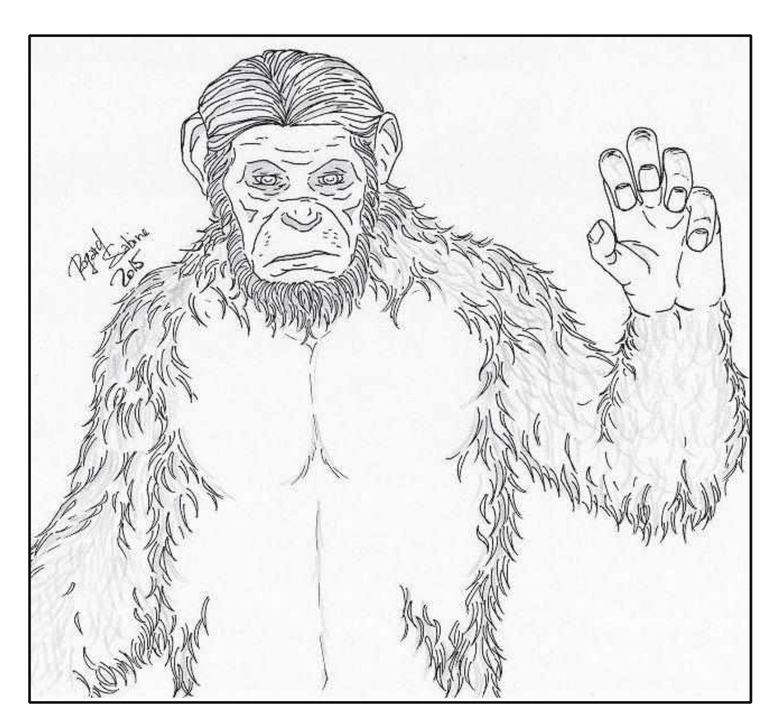


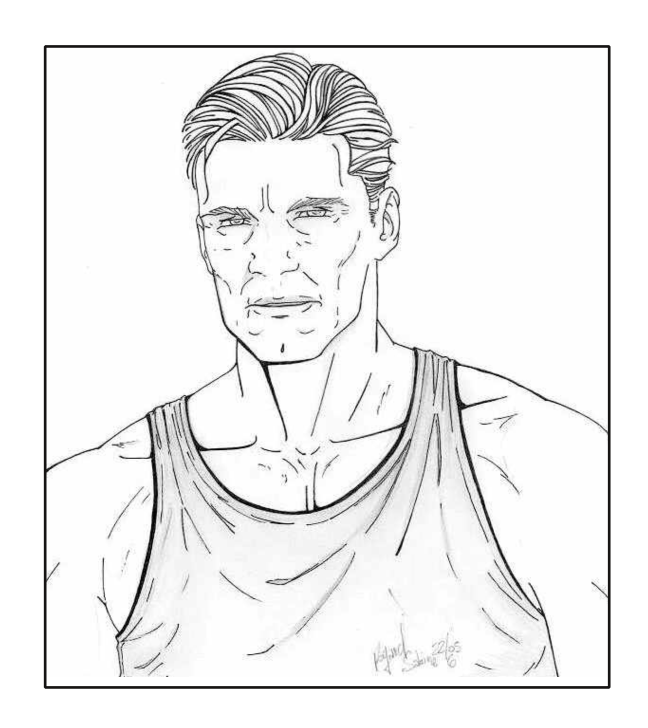
## Le roi Marc

Ce souverain du clan des chimpanzés est le père de Bella, la guenon dont Victor Morand est tombé amoureux. Il voit d'un bon œil une alliance avec les peaux-chauves (appelées aussi humains), cette espèce envahissante et nuisible mais riche et puissante. Marc mène une guerre contre le clan des orangs-outangs. Physiquement, il porte bien ses poils gris.

## Bella

La plus appétissante femelle du clan des chimpanzés. Elle est la fille du roi Marc. On sait peu de choses sur Bella, si ce n'est qu'elle ne goûte pas l'anthropophilie, appelée aussi *humanité* ou *homophilie*, le pendant chez nous de la bestialité ou zoophilie.





## Le commandant Martial Paciflic

Entré dans l'armée continentale à seize ans après avoir vu le film *Rambo*. Paciflic est un soldat d'élite qui divise le monde en deux groupes : les durs à cuire et les lopettes. En soldat authentique, il ne vit que pour tuer. Lors d'un combat épique contre les singes de Hurlefou, il perd sa machette fétiche. Alors il crie vengeance.

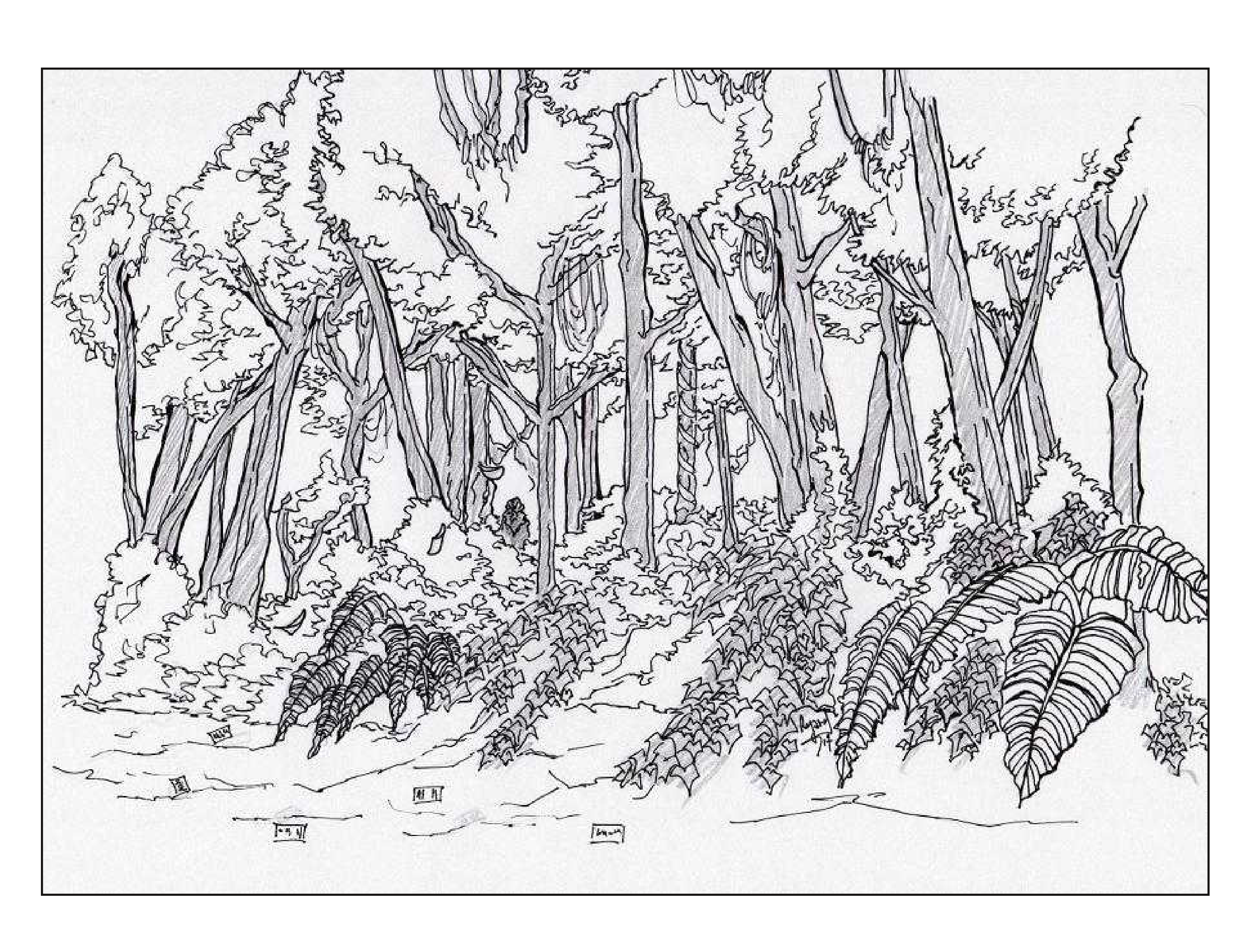


Illustrations par Sabine Rogard

# La Petite Poucette

suivi de

# Voies divergentes



écrit par Lordius

illustré par Sabine Rogard

# Les Collines de Hurlefou

*Le peuple singe a considérablement développé son intelligence grâce au langage des signes enseigné par Albin. Marc, roi des chimpanzés et père de la princesse Bella, a fait main basse sur Hurlefou. Morand et ses camarades s'apprêtent à retourner à sa cour. Mais l'écrivain Lugowski entend rester au fond de la jungle pour écrire. Or Alexandra souhaite vivement exfiltrer la poule aux œufs d'or qu'il représente.*

Le soir venu, alors que le petit groupe a rassemblé ses maigres bagages pour rejoindre le roi Marc demain matin, Alexandra prend Michel Albin à part pour plaider sa cause :

— Michel, vous qui êtes le sage de la bande, faites entendre raison à Paul Lugowski : il ne peut pas rester seul au fond de cette jungle.

— Nous partons en guerre contre les orangs-outangs. N'est-ce pas plus dangereux ?

— Je me propose de le ramener sain et sauf sur le Continent.

Michel Albin écarte les bras en un geste d'impuissance.

— Paul n'est pas un homme ordinaire. Il possède un caractère bien trempé. Quand il a pris une décision…

— Vous avez vécu une histoire d'amour très forte, tous les deux. Je le sens bien : vous conservez une grande place dans son cœur, sec par ailleurs. Si une personne au monde peut le convaincre de se montrer raisonnable au moins une fois dans sa vie dissolue…

— Chère Alexandra, votre sollicitude désintéressée envers Paul me touche. Mais en ma conscience, je ne me sens pas le droit de l'influencer.

— Pas le droit ! s'enflamme l'Autrichienne usée nerveusement. Pas le droit ! *Quatsch* ! Bêtises ! Et faire votre guéguerre aux foutus singes, ça ne vous pose pas de problème de conscience ?! Tous les hommes sont les mêmes ! Même les pédés ! Même les gros phoques ! *Sehr gut* ! Très bien ! Je sais ce qu'il me reste à faire pour sortir de cette nasse.

Et, drapée dans sa dignité contrariée, elle s'enfonce dans la jungle.

Le lendemain matin, on s'aperçoit avec effroi que le manuscrit de Lugowski a disparu.

Alexandra aussi.

— Salope d'Autrichienne ! beugle Lugowski en grand émoi.

— L'Autriche est la patrie d'Hitler, renchérit Victor Morand. J'ai jamais pu l'encaisser, cette aventurière sans scrupule. Et dans ce rayon, je m'y connais.

— Hitler était un grand stratège militaire, tempère Paciflic. Il a eu le mérite de reconnaître le génie visionnaire de Heinz Guderian.

— Rien ne me sera épargné ! mugit Lugowski. On m'arrache le fruit de mes entrailles et je dois subir en plus une apologie du nazisme !

— Hein ? Appeau-logis ? C'est une formule de poète inspiré ?

# La Petite Poucette

— Je veux qu'on me rende mon bébé ! Mon chef-d'œuvre !

— Victor n'apprécie pas Alexandra parce qu'elle a refusé de coucher avec lui ! riposte Sam toujours amoureux. Comme la plupart des femmes de goût...

— Merci... soupire gestuellement Bella.

— Poignardé par son ami d'enfance ! couine Victor.

— Mes amis ! rallie Michel Albin, les bras au ciel. Au lieu de nous entre-déchirer tels des Gaulois querelleurs, partons à la recherche d'Alexandra.

Ce qu'ils font. Excellent chasseur donc fin pisteur, Victor débusque un indice : une feuille du manuscrit laissée au bord d'un sentier.

— Elle nous fait le coup du Petit Poucet, la garce ! s'indigne Lugowski. Rattrapons-la !

— Vous n'avez qu'à réécrire votre bordel, suggère Victor.

Lugowski le toise tel le maître d'école face au cancre fini.

— Jamais je ne retrouverai les mots justes. Le miracle de l'inspiration ne se renouvelle pas aisément. Et la mémoire n'est pas mon point fort, car j'aime l'herbe, celle qui rend poète et favorise l'oubli. Bref, je dois absolument récupérer mon manuscrit !

— Je vais t'aider, annonce Michel Albin. J'ai eu une discussion tendue hier soir avec Alexandra, et je me sens un peu responsable de son départ tumultueux.

— De son vol ! s'indigne Lugowski. Tous les éditeurs sont des voleurs, des parasites au crochet des artistes talentueux.

— Je viens aussi, bien sûr, déclare Sam. Alexandra est à bout. Elle a besoin de notre aide.

— Elle a besoin d'une bonne raclée, oui ! tempête Lugowski. Son larcin me fait perdre un temps précieux.

— Les femmes s'avèrent toutes décevantes, complète Victor. Sauf ma Bella.

— Je vais rejoindre mon père, mime l'intéressée.

— J'accompagne ma fiancée, dit Victor.

— Nous avons besoin de tes talents de pisteur, plaide Sam.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre, de cette blondasse et du torche-cul du plumitif ?

— Victor, voyons ! proteste Bella. Ton langage !

— Quelle ingratitude... soupire Lugowski en secouant la tête. Moi qui vous tenais pour l'archétype du Tristan moderne.

— C'est ton devoir d'aider tes amis, affirme Sam. Et je te rappelle que tu es mandaté par les éditions de l'Abat-Jour.

— Des voleurs eux aussi ! crache Lugowski. Des sangsues !

— Mon devoir ? fait Victor. Ça sert à quoi ? Connais pas !

— Fais-le pour moi, mon chéri, implore Bella en lui touchant le bras. J'aime les hommes honorables.

Et Victor en effet est touché. Seule Bella possède le don d'humaniser cette brute.

Le groupe se scinde. Victor, Sam, Lugowski et Michel Albin se lancent sur les traces d'Alexandra. Les quatre autres rejoignent le roi Marc. Tandis qu'ils s'éloignent, Paciflic demande à Bella :

— Maîtresse, pourrez-vous demander à votre papa de me rendre ma machette ? Je tiens beaucoup à ce trophée.

Les poursuivants quant à eux progressent en file indienne durant une bonne heure sur un sentier embroussaillé. On entend la respiration sifflante de Michel, à laquelle répondent les cris des animaux et la machette de Victor fendant air et branchages. Soudain, l'ouvreur pointe son outil vers les racines d'un grand bananier. Paul se précipite. Il pousse des cris d'orfraie en constatant la détérioration de la feuille de papier par la rosée. Il s'assied, adossé à l'arbre, pour recopier le précieux écrit sur son carnet, sans cesser de proférer des malédictions à l'encontre d'Alexandra, des éditeurs, des femelles, etc.

— On perd du temps, là... ronchonne Victor qui occupe le sien à faire des moulinets avec sa machette.

— J'ai besoin d'une pause de toute façon, soupire Michel Albin en se laissant tomber à côté de l'écrivain. La chaleur humide et les insectes m'épuisent. J'ai tellement soif et faim. Notre pisteur peut-il nous dégoter une collation ?

— Victor, intervient Sam, j'ai une ampoule au pied. Tu conseilles quoi ?

Victor inspire profondément. Il invoque Bella en pensée.

— Il faut une patience hors du commun pour faire l'homme honorable. Surtout quand on se trimballe des boulets.

On cueille fruits et plantes comestibles, on se désaltère à un ruisseau, et on reprend le sentier. Voici une colline qu'ils ont déjà parcourue quelques mois plus tôt : la Colline de la Paix, où la poudre est inopérante. Ils la gravissent et arrivent à un village déserté en raison de la guerre ou de la maladie.

— Le malheur sévit sur toute l'île, déplore Michel Albin, toujours empathique.

— La voleuse sévit-elle dans les parages ? s'enquiert Lugowski.

Sur la place du village, une feuille de papier froissée en boule lui apporte un élément de réponse. L'écrivain tombe à genoux devant la sainte relique, les larmes aux yeux.

— J'aime la cruauté, confie-t-il, mais plutôt quand c'est moi qui la prodigue.

Le credo de Lugowski est « écrire par l'expérience ». Il n'hésite pas à faire vivre les pires tourments à ses victimes afin de toucher le lecteur par une écriture juste. Pour lui, la souffrance d'un mortel pèse peu en balance de l'immortalité d'une œuvre d'art. C'est pourquoi la police continentale le recherche, le forçant à l'exil sur Hurlefou, cette île à part ; cette île en marge.

Maintenant qu'il se retrouve à son tour le jouet d'un marionnettiste sadique, il s'humanise (peut-être aussi en raison de l'affaiblissement dû aux privations). Là, prostré devant sa boule de papier, il regrette les actes cruels qu'il a perpétrés pour le dieu Art.

— Debout, pleurnichard ! aboie le dogue Morand. Je vous rappelle que c'est pour vous qu'on crapahute.

Lugowski hoche la tête et essuie une larme.

— Je vous en remercie.

Morand est subjugué par le regard soudain adouci de l'écrivain. Michel Albin s'approche et aide Lugowski à se relever.

— Par ici !

— C'est la voix d'Alexandra ! s'écrie Sam. Elle vient de cette grande maison en bois, celle du chef du village.

Ils pénètrent dans une grande pièce insalubre. Assise à une table, Alexandra, le visage tendu, paraît les attendre, les bras le long du corps. Devant elle, sur la table, trône le précieux manuscrit.

— Alexandra, ma chérie ! s'exclame Sam en s'élançant, les bras ouverts.

— Merci de nous avoir attendus, déclare Lugowski sans ironie.

Elle reste immobile ; son regard semble terrifié. Alors l'instinct de survie, très développé chez Victor, sonne l'alarme. Le baroudeur remarque des menottes enchaînant le poignet d'Alexandra à sa chaise. Tandis que les autres avancent vers elle, lui marche à reculons vers la sortie, machette dégainée. Soudain, de la porte du fond jaillissent trois hommes inquiétants : ils sont jeunes, athlétiques, vêtus d'une tenue de combat noire et d'une cagoule assortie ; surtout, ils portent des fusils.

— On bouge plus ! ordonne leur chef nommé capitaine Charlie. Mains en l'air !

Sam, Michel et Paul obtempèrent. Victor continue à reculer.

— Ça vaut pour toi aussi, le barbu à la machette…

— Les armes à feu sont H.S sur cette colline, ninja de mes deux !

— Crois-tu qu'on s'en est pas rendu compte ? Nos fusils sont à air comprimé.

— On dégomme même pas un rat avec du plomb, glousse Victor.

Il fait des moulinets avec sa machette, se demandant s'il ne va pas se les farcir tous les trois.

— Seringue hypodermique. Un peu comme pour tes amies les bêtes féroces. Le calibre qui endort les hyènes, mais pour toujours.

— L'usage du poison, arme chimique, est interdit par la convention de Genève, proteste Michel Albin.

Comme les soldats ont le regard et le fusil braqués sur les arrivants, Alexandra en profite : de sa main non menottée, elle saisit le manuscrit et le lance à la tête du capitaine Charlie en criant :

— Sauve-toi, Victor !

Ce qu'il fait. Simultanément, trois détonations claquent. Mais une seringue hypodermique est moins véloce qu'une balle.

Lugowski crie et s'écroule. Victor, indemne, s'enfuit. Le soldat Sierra et l'adjudant Alpha lui courent après, mais le baroudeur disparaît dans la jungle. Prudents, les militaires renoncent à le poursuivre.

Michel Albin s'agenouille au chevet de Paul. Il lui tapote la main.

— Assassins ! accuse Sam.

— Perte collatérale, esquive Charlie.

— Existe-t-il un antidote ? demande Alexandra.

Elle saigne du nez, ayant été punie d'un coup de crosse pour son intervention littéraire.

— Négatif. Poison neurotoxique foudroyant. Arrêt du cœur en moins d'une minute. Sans souffrance.

— Plus humain que les armes à feu, ajoute l'adjudant Alpha.

— Plus propre aussi, pas de sang, renchérit le soldat Sierra.

Paul Lugowski ouvre les yeux. Il se redresse.

— Ça va, je n'ai pas été touché. Je me suis juste évanoui en voyant comment mon manuscrit était brutalisé.

— Qu'a-t-il de si extraordinaire ? s'étonne Charlie. Une carte au trésor ?

— Un trésor métaphorique, oui.

— On tirera ça au clair plus tard. La mission d'abord. Nous sommes le COPOX.

Le capitaine Charlie marque une pause fière, comme si tout le monde connaissait cette entité prestigieuse.

— Mais encore ? fait Michel Albin, tandis qu'à quatre pattes Paul Lugowski embrasse son manuscrit sous l'œil suspicieux du soldat Sierra.

— Le COPOX : COmmando Pacificateur en Opération eXtérieure. Nous sommes chargés par l'Organisation des Nations Unilatérales d'exfiltrer et de remettre à la justice deux terroristes complices des chimpanzés, eux-mêmes terroristes. Il s'agit d'un conseiller militaire et d'un conseiller en communication qui les aident à combattre la démocratie droit-de-l'hommiste continentale. Et mon petit doigt me chuchote que nous brûlons. (Il se cure l'oreille.) N'est-ce pas ? Eh bien, que dites-vous ?

— Rien, répond Sam. C'est vous qui parlez.

— Très bien, alors nous allons vous faire parler.

Le soldat Sierra glousse. Ses yeux brillent.

— Mon capitaine, on pourrait commencer par dérouiller la femme. Ils ont l'air d'y tenir.

— Négatif, Sierra. Nous ne sommes des brutes, dûment mandatées, que si nécessaire.

Il s'empare du manuscrit de Lugowski, sort un briquet de sa poche, l'allume.

— Que dites-vous ?

Lugowski couine atrocement. Il se remet debout et tend une main tremblante vers son manuscrit. Sierra le repousse.

— Pardon, mes amis, pardon, gémit l'écrivain.

# Les Collines de Hurlefou

— Paul, tes amis valent plus que ce manuscrit inachevé, l'exhorte Michel Albin.

Comme Lugowski le sait ! Il en a pris conscience quelques minutes plus tôt en voyant la boule de papier. Hélas ! Il rechute tragiquement :

— Je ne peux pas... C'est trop dur... Mon bébé... Le conseiller militaire est le barbu en fuite, Victor Morand. Celui qui a fait faire un grand bond dans l'évolution aux chimpanzés, c'est Michel Albin.

Il le désigne.

— Traître ! siffle Sam. Je...

Un coup de crosse à l'abdomen l'interrompt.

— Nous devons aussi ramener un déserteur : le commandant Martial Pacificlic.

— Il se trouve à la cour du roi Marc.

— Le chef des chimpanzés ? interroge Charlie. Où est-il ? Nous avons ordre de l'euthanasier.

— Je vous conduirai à son repaire si vous nous relâchez, moi, mon manuscrit, la femme et Sam.

— Nous n'avons pas de mandat vous concernant. Marché conclu.

Les quatre prisonniers sont menottés dans le dos. Ils marchent en file indienne. Les trois soldats suivent, le doigt sur la détente en prévision d'une embuscade tendue par Victor Morand.

— Pardon, pardon, pleurniche Lugowski. J'ai craqué...

— Je vous comprends, en un sens... soupire Alexandra. Ces mois dans la jungle nous ont tous laminé les nerfs. C'est pourquoi il fallait rentrer comme je vous l'ai proposé. Et dire qu'on va retrouver ces maudits chimpanzés qui se prennent pour des humains ! *Donnerwetter* ! Marre ! Marre ! Tiens, j'espère maintenant que le Continent dressera ces macaques !

— Alexandra ! s'exclame Sam écœuré. Ta trahison dépasse celle de Paul. Lui au moins n'a pas prémédité.

— Je suis pour l'ordre naturel, réplique Alexandra. Aucun animal ne vaudra jamais l'Homme pour l'humaniste que je suis. *Homo sapiens* est sacré. Le reste du monde et tous les autres êtres n'existent que pour Lui.

Abasourdi, Sam chancelle sous les mots de boutoir. Son amour pour Alexandra s'effiloche.

— Silence dans les rangs ! aboie Sierra.

*Victor Morand sauvera-t-il ses amis ?*

*Le commando continental rétablira-t-il l'ordre naturel sur Hurlefou ?*

*Que contient le précieux manuscrit de Paul Lugowski ?*

*Réponse page suivante dans l'épisode final :* **Voies divergentes** *!*

# La Petite Poucette

# Les Collines de Hurlefou

Les quatre prisonniers progressent en file indienne, menottés ; les trois soldats les encadrent, tous sens aux aguets dans cette jungle anxiogène. De sombres nuages arrivent de l'ouest vers lequel le groupe se dirige.

Lugowski traîne la patte ; le soldat Sierra le stimule à coups de crosse dans les reins. L'écrivain geint, éructe, souffle, larmoie.

— Votre trahison vous tiraille ? s'inquiète Sam toujours empathique.

Lugowski renifle en secouant la tête.

— Non, je me suis pardonné. Mon œuvre est plus grande que mes petites faiblesses humaines.

— *Petites* faiblesses ? Vous avez donné vos amis qui encourent une lourde peine de prison. Le Continent est impitoyable avec ceux qu'il considère terroristes. Pourtant Michel et Victor n'ont fait que défendre leur territoire. Allez expliquer ça au juge.

— Si encore nous sommes jugés, ajoute Michel Albin.

— Il y a plus grave ! coupe Lugowski. Il me manque des éléments pour parachever ma grande œuvre, celle qui va faire entrer l'humanité dans une nouvelle voie.

— Complètement mégalo ! crache Alexandra.

Le vent forcit. Les nuages se font menaçants.

— Ça s'assombrit, maugrée le soldat Sierra qui s'use les yeux à chercher la silhouette de Morand à travers les frondaisons.

Le capitaine Charlie se fige en se frappant le front du plat de la main. De mini-gouttes de sueur jaillissent, comme celles produites au cinéma par un boxeur dérouillé — et le sang n'est jamais loin de la sueur.

— Affirmatif ! croasse le capitaine. Notre avenir est même très sombre. Noir comme... la gueule du loup.

Ses camarades Sierra et Alpha le dévisagent avec inquiétude. Plus d'un gars solide a vu sa raison chavirer dans l'enfer de Hurlefou, l'île bien nommée.

— Réfléchissez ! continue Charlie. L'instructeur militaire des singes, Morand, nous a échappé. Que va-t-il faire ?

Le soldat Sierra n'a pas été entraîné à réfléchir ; il fait la moue de l'ignorance.

— Il va alerter les singes ! Nous allons donc tout droit dans une embuscade tendue par ces macaques.

— Négatif, mon capitaine, ce sont des chimpanzés, corrige l'adjudant Alpha.

— J'ai compris ! exulte le soldat Sierra. La gueule du loup !

Il contemple avec admiration son capitaine. Charlie n'est pas chef sans raison : il en a dans le ciboulot, et Sierra est fier d'opérer sous son commandement. Les trois soldats se détendent un peu : ils ne craignent plus une attaque imminente de Morand, le royaume des singes étant à deux jours de marche. Mais Sierra a-t-il raison de se fier au raisonnement de son chef ?

# Voies divergentes

## XII

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demande-t-il.

Charlie se gratte le menton quand soudain l'orage tropical éclate. Des trombes d'eau s'abattent.

— On se met à l'abri ! glapit Lugowski.

Il donne l'exemple en se ruant sous un immense cocotier. Surtout ne pas mouiller son précieux manuscrit !

— Négatif ! réplique Alpha. Par temps d'orage, ne jamais s'abriter sous un arbre. Il y a risque de…

La foudre s'abat. Lugowski tressaute comme animé par un marionnettiste parkinsonien, couine et s'écroule raide. Le tonnerre gronde l'imprudent.

Les spectateurs restent un instant pétrifiés. Puis le capitaine s'ébroue.

— Comme les obus, la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit.

Personne n'y croit, mais les soldats savent dominer leur peur. Alpha retire les menottes au foudroyé. Les bracelets d'acier sont brûlants. Ils ont marqué d'un cercle rouge les poignets de Lugowski. Sierra lui prodigue un massage cardiaque, les deux mains sur le sternum, ahanant comme un bûcheron. Il a suivi une formation de premiers secours, car dans tout commando, il y a un infirmier. La guerre présente des risques pour la santé : si vous ne pouvez pas en parler à votre médecin traitant, consultez l'infirmier.

Alpha seconde son camarade en pratiquant le bouche-à-bouche. Le capitaine Charlie, peut-être un peu homophobe du bout des lèvres, détourne le regard pour surveiller les prisonniers.

Mais hélas ! le cœur de l'écrivain foudroyé en pleine gloire ne repart pas. Alpha se relève, essuie sa bouche du revers de la main, et esquisse un geste d'impuissance. Sierra reste à genoux. On dirait qu'il pleure à chaudes larmes, même s'il s'agit de la pluie diluvienne. Si ce n'était pas contraire au règlement, il retirerait sa cagoule par respect pour le défunt.

— Nous avons perdu notre informateur, regrette l'adjudant Alpha.

Il se met à gémir lugubrement. Sierra ne le savait pas si sensible : d'habitude Alpha assassine sur ordonnance sans sourciller. Sierra lève les yeux et voit une pointe surgie de la poitrine de son camarade. Une tache rouge croissante apparaît autour. Alpha s'effondre, une sagaie fichée dans son large dos. Son front heurte violemment le bas-ventre de Lugowski. Le choc fait repartir le cœur du cliniquement mort qui se redresse d'un coup.

Surpris, Sierra songe qu'il ne connaissait pas cette méthode de réanimation. Cette pensée le distrait une fraction de seconde. C'est le temps qu'il suffit à Victor Morand, le légendaire aventurier sauvage et indomptable, pour jaillir d'un buisson et décapiter Sierra à la machette. Alexandra pousse un cri d'horreur. Charlie

pivote et presse la détente de son fusil. Mais l'eau a enrayé le mécanisme de l'arme. Alors il laisse tomber le fusil et lève les mains en signe de reddition. Victor lève sa machette pour le décapiter.

— Épargne-le, Victor ! supplie le bon Sam.

— Pourquoi diable ?

Victor déteste les militaires depuis qu'il a été chassé ignominieusement de l'armée continentale. Une cour martiale a jugé inapproprié l'intérêt du soldat Morand pour la mascotte du régiment.

— Ce serait déshonorant de tuer un ennemi qui capitule, explique Sam.

Victor s'en tamponne, mais Bella sa fiancée aime les hommes honorables. Alors, à regret, il rengaine sa machette et menotte le prisonnier.

La pluie cesse aussi brutalement qu'elle a commencé. Sam s'approche de Paul Lugowski.

— Comment allez-vous ?

— Bien ! piaille le miraculé. Je ne me suis jamais senti aussi bien !

Pourtant il grimace en se tenant le bas-ventre et les côtes fêlées par le massage cardiaque. Ses brûlures aux poignets apparaissent comme les stigmates d'une métamorphose.

— Votre manuscrit n'a rien ?

Lugowski se frappe le ventre.

— Bien à l'abri de l'eau.

Puis il met les paumes sur ses tempes. Son regard brille.

— Je sais ! Oh, je sais comment boucler mon œuvre. Elle sera encore plus profonde que prévu !

Il s'assied au pied du cocotier périlleux et se met à écrire fébrilement. Au bout d'un moment, il s'interrompt pour se masser les doigts endoloris par la crispation sur le stylo. Il s'aperçoit alors que tout le monde a fait cercle autour de lui.

— Paul, parle-nous de ton œuvre grandiose, demande Michel Albin.

— Oui, depuis le temps… renchérit Alexandra.

Lugowski sourit. Il semble que l'électrocution massive a modifié les connexions neuronales de son cerveau. L'écrivain paraît plus clairvoyant. Plus lointain aussi.

— J'enseigne que c'est du désir que naît la souffrance.

— Mais c'est pas nouveau ! s'exclame Michel Albin. Siddhârta l'a découvert il y a 2500 ans.

Lugowski sourit. Il acquiesce de la tête.

— Et j'explique comment y remédier : par le détachement.

— Mais ça aussi, c'est le bouddhisme ! Le nirvana, l'Éveil : c'est du détachement.

— Le Bouddha a jeté les bases de l'accès au bonheur. Mais le chemin qu'il a proposé était par trop escarpé. Le bouddhisme a disparu d'Inde, son pays natal. Il a rebondi en Chine et ailleurs sous la forme du Grand Véhicule. Poussif, ce véhicule : on prie et on espère une

récompense, comme dans les grandes religions monothéistes. C'est moins d'effort que le bouddhisme originel. De nos jours, bien des hommes essaient d'atteindre l'Éveil. Peu y parviennent, même après une vie entière de travail sur soi. Or, depuis 2500 ans, nous avons progressé. Mon manuscrit tire profit de ces avancées pour éclairer la Voie du Détachement.

— Quelles avancées ?

— Les voies indirectes de la littérature. Des vers gracieux et rythmés permettent d'atteindre l'hypnose. C'est elle qui permet d'abattre les barrières mentales obstruant la Voie. L'hypnose permet d'implanter les bonnes suggestions. N'oubliez pas que l'esprit a le pouvoir de guérison par autosuggestion, comme l'atteste l'effet placebo.

Il leur déclame un passage du manuscrit. En effet, un apaisement hypnotique se répand sur l'auditoire. Même le capitaine Charlie menotté est enthousiaste. Il en oublie ses deux camarades tombés au combat. Victor Morand seul reste de marbre : il a déjà trouvé le bonheur avec sa Bella. Michel Albin bat des mains d'enthousiasme. Il a été aveugle, ce qui lui a permis de voir au-delà des apparences ; il a fréquenté le Médium de la Jungle, un mystique dont l'enseignement est complémentaire de celui de Lugowski. Fort de ces expériences, il propose d'aider l'écrivain à finaliser le manuscrit.

C'est dans ces conditions chahutées qu'a été rédigé le Testament Moderne.

*

Au premier temps de l'humanité, celui des chasseurs-cueilleurs, il y eut l'animisme. Au deuxième temps de l'humanité, celui des paysans, il y eut le théisme. Au troisième temps, le nôtre, celui de la révolution scientifique et industrielle, il y eut l'humanisme. Au quatrième temps, sur une petite île marginale, est née une nouvelle religion centrée sur la quête du bonheur individuel et terrestre : la Voie du Détachement. Son fondateur s'appelle Paul. Ses premiers apôtres : Alexandra, Michel, Charlie, Sam. Sa bible : le Testament Moderne.

Quant à Victor Morand, il est retourné auprès de Bella. Sa philosophie diffère. Il pense que l'*Homo sapiens* est la plus malheureuse des créatures à cause de sa conscience. Sa conscience de la mort notamment. Pour Victor, l'accroissement évolutionniste du cerveau est donc un fléau. Il a décidé de faire évoluer *Homo sapiens* vers *Homo simiescus*. L'union de l'homme et du chimpanzé. L'Adam moderne a épousé Bella ; ce fut le premier mariage inter-primates, qui sera suivi de tant d'autres, notamment celui du commandant Pacific avec la nièce du roi Marc. Cette évolution étonnante et controversée des mœurs s'est répandue sur le Continent sous le nom de *mariage vraiment pour tous*.

Victor a donc choisi une autre voie que la nouvelle religion afin d'atteindre le bonheur. Il a

emprunté la voie ardue de l'humanisme évolutionniste régressif. Car il estime que ce n'est qu'en bridant l'intelligence que l'on pourra atteindre la plénitude, et accessoirement diminuer les dégâts sur l'environnement provoqués par l'espèce nuisible entre toutes.



*Victor Morand, l'aventurier sauvage et indomptable* (par Marray)

**FIN DES *COLLINES DE HURLEFOU***

# Dia de los Muertos

---

*Benoit Camus*

Marcia démoula les *calaveras*, les aligna sur son plan de travail. Les petits crânes sucrés éclataient de blancheur. Elle passa le doigt dessus. La surface, lisse comme celle des galets polis par les rivières, reflétait la lumière du plafonnier et accentuait leur brillant. Elle sourit. Elle était satisfaite. Il ne restait plus qu'à les colorer, à présent. Elle sortit du réfrigérateur quatre bols. Emplis respectivement de noir, de jaune, de violet et de rouge. Mélanges teintés d'eau et de sucre, pour les besoins de la décoration. Elle emmancha une poche à douille, versa à l'intérieur la pâte noire sirupeuse et l'obtura en la pinçant entre son pouce et son index. Elle se pencha sur la première friandise. Se mordit les lèvres, fronça les sourcils et pointa dessus son ustensile. En douceur, le pressa des doigts. Le filet visqueux jaillit de l'embouchure, délinéa les yeux, combla les orbites évidées. L'effet était saisissant. Le noir contrastait parfaitement avec le blanc et conférait à la tête de mort l'intensité morbide requise. Marcia approuva le résultat d'un coup de menton et s'attaqua à la deuxième. Elle attribua ainsi des regards ténébreux à toute la série. Puis vérifia la rangée de spectres hallucinés, supprima les bavures à l'aide d'une fine pique en bois. Elle se consacra ensuite au violet, qu'elle réserva au tracé des bouches. Quatre petits traits parallèles et verticaux pour marquer une dentition grinçante. Elle en avait rayé cinq quand elle entendit frapper à sa porte. Déjà là ! se dit-elle. Elle enleva la poche, s'essuya les mains sur son tablier. Il est trop tôt ! Je n'ai même pas eu le temps de terminer. Elle maugréa. Rejoignit le vestibule. Ouvrit.

Il se tenait sur le perron. Au fond d'un panier, recouvert de journaux. Elle sut immédiatement que c'était lui. Ce ne pouvait être que lui. Elle reconnaissait son guitarron, à côté, debout contre le chambranle de la porte. L'instrument offrait son ventre bombé aux regards. Dessus, les initiales « BF » s'étalaient. Elle les contempla : en lettres de sang, la signature de l'expéditeur. S'en détourna. Avança d'un pas. Jeta un œil dans la rue, à droite, à gauche. Scruta le renfoncement de l'immeuble, en vis-à-vis, et la façade derrière laquelle, lui sembla-t-il, une silhouette venait de se glisser. Elle ne remarqua rien. Rien d'autre que les passants qui ne se souciaient pas d'elle. Elle examina encore les alentours. Reconnut madame Marquez, qui débouchait du carrefour avec un caddy débordant d'œillets d'Inde. Sa voisine se rapprocha, la salua de la main. En retrait, Marcia répondit d'un hochement de tête et, sans lui laisser le temps d'engager la conversation, ramassa le panier, l'instrument de musique. Les emporta chez elle.

Elle retourna dans la cuisine, posa les affaires sur la table, à côté des bonbons. Les cinq petits crânes blancs grimaçants, suivis des autres en mal de rictus. Elle s'assit. Considéra le panier. S'adressa à lui, consternée.

— Te revoilà, alors !

Elle soupira, hocha la tête, soupira encore et couvrit d'une main les cordes du guitarron. Elle les pinça avec la pulpe de son pouce et de son index, les fit vibrer. Le son se déploya dans la pièce, grave et profond. Elle l'étouffa aussitôt en plaquant sa paume contre le manche.

— Tu as choisi ton jour…

Elle s'écarta, l'air dégoûté. Se leva de sa chaise et dirigea un doigt accusateur vers le panier.

— Tu as vu comment ils t'ont arrangé. Je t'avais prévenu. Mais toi, pfff… Tu ne pouvais pas te contenter de la romance ! Non, ce n'était pas assez pour toi ! Il a fallu que tu te lances dans les *narcocorridos*.

Elle toisa l'incriminé. Ose me répondre, parut-elle le défier. D'un geste impérieux, le lui interdit.

— Tais-toi, je n'ai pas terminé, Juanitos ! Je vais t'apprendre à écouter ta mère.

Marcia s'animait dans la cuisine, devant la table et l'armée de calaveras. Le panier, impassible, essuyait l'assaut.

— Pauvre idiot ! Tu croyais avoir sa protection et profiter de ses largesses. Tu te voyais déjà plein aux as, propriétaire de ton hacienda. Quel abruti ! Comme si chanter ses louanges t'attirerait autre chose que des ennuis…

De mépris, elle haussa les épaules.

— Maintenant, sûr que tu as compris… et te voilà bien avancé !

Elle tourna autour de la table, furieuse. Elle pestait, se plaignait. Mon dieu, mon dieu ! Se lamentait. Le misérable, le misérable ! Implorait Jésus et la Vierge Marie. Jurait qu'elle n'avait pas mérité ça. Et s'arrêta net. S'affala sur la chaise.

— On m'a dit que tu avais vanté les formes de sa copine, ajouta-t-elle, accablée, que tu avais même évoqué ses fesses et sa poitrine… Flores a dû apprécier.

Elle ricana, un ricanement qui ressembla à un hoquet et dans lequel elle consuma sa dernière énergie. Ses membres ballèrent. Enfin, elle se tut. Et demeura immobile. Quelques secondes sans bouger. Abîmée dans ses réflexions. Absente. Apathique. Elle avait vieilli de dix années d'un coup. Le visage raviné, racorni. Les joues creusées, tombantes sous le poids de ses paupières gonflées, alourdies de cernes envahissants. La bouche mince, entrouverte, qui s'étiolait en commissures étoilées. Un filet de bave s'écoula de ses lèvres. Quand celui-ci atteignit le dos de sa main abandonnée sur sa cuisse, elle sursauta. Elle s'essuya sur son tablier, passa

la manche de son chemisier sur son menton, sur son front. Renifla. Elle s'ébroua, se ressaisit. Déposa son masque mortuaire et recouvra quelques couleurs. Elle regarda autour d'elle. S'appesantit encore sur le panier. Remarqua qu'il était usé, que les poignées en osier s'effilochaient. Elle émit un « bah ! » fataliste. D'un geste de renoncement, se redressa, rejoignit le buffet sur lequel l'attendait un téléphone portable. Composa un numéro. Sans se présenter, elle annonça à sa fille le retour de son frère.

Ton frère est rentré, prévint-elle tous ses enfants. Les uns après les autres. Ton frère est rentré !

Dans le salon, les femmes confectionnaient des couronnes avec les *cempasúchil*, des œillets d'Inde qu'elles piochaient dans des cartons et liaient les uns aux autres selon un canevas aléatoire. Diligentes, elles en répandaient partout, si bien que les fleurs orangées tapissaient les meubles et le sol, illuminant la pièce d'un éclat neuf. Les hommes s'affairaient près du canapé et remplissaient des sacs de victuailles. Ils prenaient garde à ne rien renverser, disposaient avec précaution le large plat, composé de morceaux de poulet mitonnés dans une sauce à la tomate et agrémentés de riz rouge, que leur mère cuisinait tous les ans pour cette occasion. Ils empilaient les nombreux tacos enrobés de film plastique, quelques tortillas complémentaires et les desserts, non seulement les *calaveras* mais également des gâteaux, des brioches, sans omettre les bouteilles de tequila et de bière. Ils prévoyaient aussi des cierges et des veilleuses, rangeaient les bibelots qu'ils avaient sélectionnés dans l'ancienne chambre de Juan, les photos de lui, de la famille, et les jeux qu'il préférait. Le chargement serait important ; les circonstances l'imposaient. Et nul ne rechignait à la tâche, pas même Pablo qui d'ordinaire cherchait toujours un moyen d'échapper à ces festivités. Quant aux enfants, ils jouaient dehors pour ne pas gêner les préparatifs.

Marcia veillait à la bonne conduite des opérations et se réjouissait de la tournure des événements. Chacun y mettait du sien ; elle l'appréciait. La fête serait réussie, cette année. Elle n'en doutait pas. Elle s'approcha de Pablo, lui demanda s'il avait prévenu le groupe de Juan, s'ils seraient présents, ce soir. Son fils la rassura. Aucun ne manquerait à l'appel. Elle lui désigna le guitarron, adossée au mur, près de la télévision. Il acquiesça de la tête. Elle le scruta. Il posa la main sur son épaule, s'efforça de la tranquilliser.

— Les *narcocorridos*, marmonna-t-elle, d'un ton réprobateur, presque avec colère.

— Ça va aller, maman, ça va aller.

Elle planta ses yeux sans bienveillance au fond des siens, le menaça.

— Ne t'avise jamais d'interpréter des *narcocorridos*.

— Pablo la considéra. Impossible d'échapper à l'étreinte de son regard. Il hésita, se détourna.

— Ne t'inquiète pas pour moi !

Il s'écarta d'elle, rejoignit ses frères qui emballaient maintenant les napperons en papier de soie, que leurs sœurs ou épouses avaient découpés en carrés. Les sacs, par terre et sur le canapé, étaient pleins. Ils en avaient presque terminé avec eux. Les femmes avaient mis de côté les couronnes et rassemblaient les fleurs éparpillées pendant leurs travaux dans des cartons. Elles les dissémineraient là-bas, sur le chemin et autour des tombes, ainsi que le réclamait la tradition. Comme les rayons du soleil, les *cempasúchil* indiquaient la voie à suivre aux morts en visite. Mieux valait ne pas lésiner et faciliter leur passage.

Pablo approuva le résultat. Et se souvint de la cartouche de cigarettes qu'il avait ramenée et laissée sur la commode. Il la récupéra, la glissa dans un sac.

— Des Dunhill, précisa-t-il. Les préférées de Juan.

Il ferma le sac. Ils se dévisagèrent. Tout était prêt. Marcia désigna le guitarron et le panier.

— Prends-les, ordonna-t-elle à Pablo.

Le cimetière était bondé. Les familles réunies autour des tombes de leurs défunts avaient déployé autels et offrandes. Des rires et des cris fusaient déjà, alors que la soirée débutait à peine. Quelques bouteilles jonchaient même le sol. Certains hommes avaient pris de l'avance et parlaient haut. Ils se hélaient d'une croix à l'autre, parfois s'insultaient. Mais les proches conservaient encore de l'influence sur eux et empêchaient les discussions de s'envenimer, contraignant les intempérants à davantage de retenue. Les enfants, quant à eux, investissaient leur nouveau terrain de jeu. Ils couraient entre les pierres tombales, se cachaient derrière, organisaient de part et d'autre des allées des batailles rangées et, à l'abri des stèles, se bombardaient de *calaveras*. La pâte des bonbons était plus dure qu'il n'y paraissait et les échanges de projectiles se soldaient par des pleurs. Les plus jeunes se plaignaient à leur mère. Des gifles bien ajustées résolvaient les conflits. Puis tout recommençait. L'ambiance était festive et la bonne humeur générale.

Marcia et ses enfants se frayaient un chemin entre les différents groupes. On s'écartait devant eux, les saluait et reprenait la discussion où on l'avait interrompue. Beaucoup étaient au courant pour Juan. La nouvelle de sa disparition, relayée par le journal local, avait résonné aux quatre coins de la ville. Et une certaine gêne se lisait dans les yeux, de la gêne et de l'appréhension. L'on préférait ne pas s'afficher en leur compagnie et limiter les témoignages de sympathie. Des fois que Flores

l'apprît et s'en offusquât. Il s'offusquait vite, Flores. Un rien le mettait en rogne. Il avait l'amour-propre chatouilleux et une idée très claire du respect qu'on lui devait. Il ne tolérait aucun manquement.

Le trafiquant régnait sur la petite ville depuis six ans. Offrait les prébendes, abolissait les anciens privilèges. Et veillait à ce que nul ne vînt lui contester sa prééminence. Les quelques gangs rivaux qui avaient essayé d'empiéter sur ses plates-bandes avaient été anéantis. Des corps torturés avaient été repêchés dans des puits. Leurs maisons mises à sac. Des démonstrations de force destinées à marquer les esprits, dont l'efficacité pédagogique était avérée. Mieux valait adopter un profil bas, se faire oublier. Ou alors, si l'on était ambitieux, se vendre à lui et évoluer dans son sillage. Il avait ses protégés et savait les récompenser quand il en était satisfait. Gare, cependant, s'ils le décevaient. Juan l'avait déçu. Avait trahi sa confiance en célébrant, dans une chanson, sa fiancée en titre. Sans doute ne pensait-il pas l'offenser et croyait-il, au contraire, flatter sa virilité et recevoir pour le prix de son hommage galant un peu plus d'argent. Il s'était trompé. Flores n'avait pas goûté son attention. Et l'en avait tenu pour unique responsable. Seul de son groupe, le mariachi avait subi les foudres du parrain.

Marcia et sa petite compagnie arrivèrent à l'emplacement familial. Trois hommes étaient déjà là, assis par terre, adossés à la dalle. Sur leurs genoux, elle dénombra un violon, une guitare et une trompette. Elle se retourna, attrapa la manche de Pablo, qui la talonnait.

— Où sont les autres ?

Trois manquaient à l'appel. Pablo haussa les épaules. Les bras impuissants, signifia son ignorance. Il s'approcha des musiciens qui se levèrent en les voyant, leur serra la main et s'enquit auprès d'eux du reste de la bande. Alors qu'ils s'expliquaient, Marcia les rejoignit. Et apprit le désistement de leurs collègues. Depuis que Juan avait disparu, les mariachis s'étaient calfeutrés chez eux, avaient remisé leurs instruments au fond d'un placard et attendu que la colère du patron s'estompât. Ils ne souhaitaient pas se compromettre.

— Les lâches ! pesta Marcia.

Pablo lui étreignit l'épaule, s'efforça d'atténuer son courroux.

— Tu peux pas leur en vouloir, maman. Et ils sont venus, eux !

Elle considéra les partenaires de Juan, un peu gênés, donna raison à son fils et s'excusa.

— Merci d'être là.

L'un après l'autre, elle les pressa contre son cœur.

Ils s'installèrent. Ils établirent l'autel à côté de la tombe. Un autel à sept niveaux, qu'ils décorèrent. Ils agencèrent dessus, selon un ordre précis, les couronnes de fleurs et les bibelots, les croix, les photos, les

*calaveras*. Puis ils parsemèrent les alentours des *cempasúchil,* allumèrent les cierges et les veilleuses, les dispersèrent sur les lieux. Tandis que les femmes étalaient les napperons par terre et répartissaient les victuailles, les hommes encerclèrent la dalle, l'agrippèrent et, ensemble, au signal de Pablo, la soulevèrent et la déplacèrent. La cavité dégagée, ils lâchèrent tout, soufflèrent. Ils se tinrent les hanches, se tâtèrent les reins, s'épongèrent le front. Ils se penchèrent ensuite au-dessus de la fosse, s'agenouillèrent et attrapèrent le cercueil du père, qu'ils extirpèrent de son trou et posèrent au bord. Ils reculèrent enfin, cédant la place à Marcia, qui accueillit son mari d'une caresse sur le couvercle en bois.

— Je suis contente de te voir, Carlos.

Elle pria en silence puis indiqua à Pablo qu'il pouvait maintenant agir. Il se dirigea vers le panier, laissé à proximité des sacs, le saisit. Devant Marcia et sa famille qui ne le quittaient pas des yeux, il le plaça sur le cercueil. Il hésita, attendit que d'un clignement des paupières Marcia l'autorisât à poursuivre. Et le déballa. Le panier débarrassé des journaux qui l'encombraient, il s'interrompit, retint sa respiration. Lentement, glissa une main à l'intérieur et sortit la tête en la tenant par les cheveux.

Un cri fusa.

— Ce n'est pas Juan ! s'exclama Marcia, horrifiée.

Sa mère, ses frères, sœurs, cousins, neveux, les musiciens, tous contemplaient la tête d'un air ahuri. Pablo, surpris, orienta le visage vers lui, l'examina à son tour. Et reconnut la fille.

— C'est l'amie de Flores ! s'écria-t-il.

Ils l'avaient compris : la fille dont Juan avait fait l'éloge, que Flores avait punie pour avoir suscité une telle admiration. Ils n'en revenaient pas.

— Où est Juan, alors ?

Oui, où se trouvait Juan ? Que signifiait cette cérémonie, si Juan n'était pas là ? Les musiciens s'interrogèrent. Ils avaient consenti à venir pour leur compagnon ; pas question de risquer leur peau pour l'ex du patron. La confusion régnait parmi les membres de la famille. Nul ne savait quelle attitude adopter. Pablo remit la tête de la jeune femme dans le panier, tenta de calmer les esprits.

— On est là aussi pour papa, rappela-t-il, et pour Anita, Diego et tous les autres.

— Il n'y a pas que Juan, confirma Marcia.

On en convint. Et l'on reprit le cours des réjouissances. Les femmes se consacrèrent au dîner, apprêtèrent le grand plat avec les morceaux de poulet, distribuèrent les assiettes, les verres, tandis que Pablo essayait de convaincre les mariachis de rester.

— Jouez pour nos morts ! leur demanda-t-il en leur fourrant dans la main une liasse de billets.

Les trois compagnons se consultèrent. Pendant qu'ils réfléchissaient, un homme, étranger à la famille, que nul ne connaissait, se présenta devant la tombe de Carlos. Chauve et petit, le teint empourpré et mal rasé, il paraissait épuisé. Il traînait derrière lui un caddy et haletait, comme s'il avait longtemps couru.

— Madame Marcia Marquez ? s'enquit-il.

La mère s'approcha.

— On m'a dit que je vous trouverai ici, expliqua-t-il, en désignant de la main l'entrée du cimetière, la provenance de sa source d'information.

Marcia ne pipa mot. Attendit que l'individu en vînt au fait. Face à son mutisme, celui-ci déclara de manière laconique :

— Je suis le père d'Angelina Alonso. J'ai reçu, à la place de la sienne, la tête de votre fils.

*

— Va jouer !

Elle montra à Pablo le guitarron, couché par terre, recouvert d'œillets d'Inde. Le jeune homme soupira. Se résigna et s'exécuta. Il voulut poser sa bouteille sur l'autel, le manqua. Il ramena ses pieds sous lui, tendit les mains à ses frères qui l'aidèrent à se hisser. Il tituba un peu, dégagea la mèche qui lui tombait devant les yeux, s'équilibra. Il avança d'un pas, oscilla et s'esclaffa.

— Va jouer ! répéta sa mère.

— Bah !

Il haussa les épaules. Ce n'était pas sa faute si… Il se dirigea tant bien que mal vers l'instrument, l'attrapa par le manche, le mit en bandoulière et rejoignit, le pied plus assuré, les trois mariachis qui jouaient seuls, face à eux, depuis le début du repas. Ils discutèrent afin de convenir d'un morceau. Parlementèrent et s'accordèrent sur *Cucurrucucu*. Pablo orienta la table d'harmonie vers lui, gratta un peu les cordes pour se chauffer les doigts et, d'un coup de menton, donna le signal du départ. Ils n'avaient pas encore joué une mesure quand Marcia les interrompit.

— Non, ordonna-t-elle, la chanson de Juan, celle sur la fille !

Les mariachis n'en revinrent pas d'une telle demande et s'insurgèrent. Il n'était pas question de courir un tel risque. Ils jetèrent des yeux apeurés aux alentours, prièrent pour que personne n'eût entendu la requête de la mère et ne la rapportât au patron. Cependant Marcia insistait. Elle exigeait la chanson sur la fille.

— Je croyais que tu m'interdisais d'interpréter des *narcocorridos*, objecta Pablo, dessoûlé.

— Rien que pour cette fois, lui assura-t-elle, pour lui…

Et elle désigna du doigt la tête de son fils, qui trônait sur le cercueil de son mari.

— Juste pour Juan...

Tous, dans l'assistance, examinèrent le visage terreux qui leur faisait face. Les cierges qui l'encerclaient conféraient un peu d'éclat à ses yeux grand ouverts. Les ombres dansaient sur sa peau et semblaient l'animer. Elles atténuaient la raideur de ses lèvres au point de lui dessiner une ébauche de sourire.

— Pour Juan... répéta Marcia dans un souffle, presque implorante.

Pablo et les mariachis se regardèrent. Un long échange muet se tint, au cours duquel ils levèrent une à une leurs réticences, surmontèrent leurs craintes. Ils finirent par se résigner et consentirent à reprendre leur place. Devant la famille rassemblée et recueillie, trompette en bouche, cordes pincées, archet tiré, ils racontèrent l'histoire de cette fille, joyau du Mexique, dont la beauté faisait chavirer le cœur des hommes ; cette fille, Angelina, aux formes avantageuses, qui avait été conquise par le plus illustre d'entre eux, Flores *El Magnifico*.

# Catharsis

*Sandrine Cuzzucoli*

Depuis des années maintenant, elle habitait en ces lieux où elle travaillait aussi… Elle disait que ses idées de pièces lui venaient mieux à l'esprit, les thèmes qu'elle abordait sortaient de ses tripes comme de son lit : elle vivait pour ainsi dire sur les planches d'une scène de théâtre dont les coulisses étaient recouvertes d'herbes folles et très hautes en été.

*(Lors d'une dispute suivie d'un brusque départ, elle y avait perdu un bijou de famille une fois : il aurait fallu compter sur la fonte des feuillages en hiver pour le retrouver…)*

La passion du théâtre l'avait gagnée très jeune alors qu'à Marseille elle fréquentait la troupe du Gyptis dans le quartier de La Plaine, non loin des Beaux-arts d'où elle sortit par la suite diplômée. Son amour inconditionnel pour la tragédie grecque et ses auteurs allait de pair avec son engouement pour l'histoire de l'art gréco-romain. Nombre de ses décors théâtraux avaient eu pour toile de fond l'intérieur du Parthénon, l'acropole d'Athènes ou encore le temple de Neptune ; quant à ses adaptations, elle était fière de citer en premier *L'Iliade* et *L'Odyssée*…

*L'Odyssée* avait été d'ailleurs son dernier spectacle en date, elle se plaisait à fréquemment le reproposer avec des variantes de décors, de costumes, de mises en scène, de sources d'inspirations… Au milieu de bien des nuits tumultueuses — rendues telles par le fait de ressasser le bien-fondé d'une idée, d'un élément du décor placé à un endroit plutôt qu'à un autre, d'une interprétation —, elle quittait souvent sa couche pour se rendre à deux pas de là, dans l'écrin de la scène, et vérifier la faisabilité de ses aspirations — en dépliant des meubles ou en parlant à voix haute —, alors seulement, une fois rassurée, elle pouvait se recoucher… Il fallait bien dire qu'au moment des répétitions, elle tombait souvent dans un état quasiment narcoleptique dû à l'agitation et à l'impossibilité de la contrôler en état de veille : l'unique solution était pour elle de l'évacuer durant de longues périodes de sommeil. Sa vision pouvait également s'altérer, ajoutant un désordre intérieur au précédent, en bref il ne fallait pas, dans ces moments-là, la contrarier…

Comment ces deux toiles suspendues par des fils très ténus au-dessus de la scène avaient-elles pu lui inspirer cette nouvelle version du texte homérique, soit le retour d'Ulysse à Ithaque ? Il s'agissait de se

concentrer sur le point de vue de Pénélope — pour qui Ulysse avait bel et bien disparu —, qui devait vivre en son absence. Ce thème au creux du texte l'avait toujours douloureusement travaillée.

*(Bien sûr, son histoire…)*

Les tableaux donnant un reflet nouveau à la pièce étaient *Travailleuse* de Kasimir Malevitch (1933) et *Le Prétendant* ou *Intérieur à la table à ouvrage* d'Édouard Vuillard (1893) ; des acteurs triés sur le volet devaient imiter les attitudes, les gestes des protagonistes des deux œuvres face au public, lequel, par la même occasion, pouvait découvrir ces peintures splendides autant qu'étranges, mises en valeur par une lumière irisée et pulsante.

*(Pulsante encore devant ce départ, son incrédulité liée à ce départ…)*

Toutes deux nous parlaient d'absences, de présences suggérées mais effacées ou en train de disparaître.

Dans la première, une femme aux apparences de madone circonscrivait de ses mains un vide — là où l'histoire de l'art nous disait d'y voir un enfant, mais ce dernier manquait. Son regard était totalement absent, comme celui des madones de Raphaël… Mais ce n'était pas son enfant, à le rendre tel, plutôt l'absence de ce dernier. Sous la toile les acteurs rejouaient la scène à l'identique, jusqu'au moment de leur disparition subite, où ils laissaient la place aux aventures d'Ulysse.

*(Elle pouvait se les imaginer…)*

Dans la deuxième, les personnages se fondaient dans le décor, ne faisaient qu'un et par là n'étaient plus personne… En l'absence d'Ulysse, que Pénélope — sans doute malgré elle — projetait jusqu'aux murs du salon, personne n'était vraiment plus réel : la présence de l'absent s'exacerbait au point d'envahir l'espace, d'unir les figures dans un décor devenu parfaitement uniforme. Elle enlevait toute épaisseur à leurs êtres, la représentation de leur union perdue les plongeait dans la mort pure et simple, leur existence se résumait à une vulgaire tapisserie.

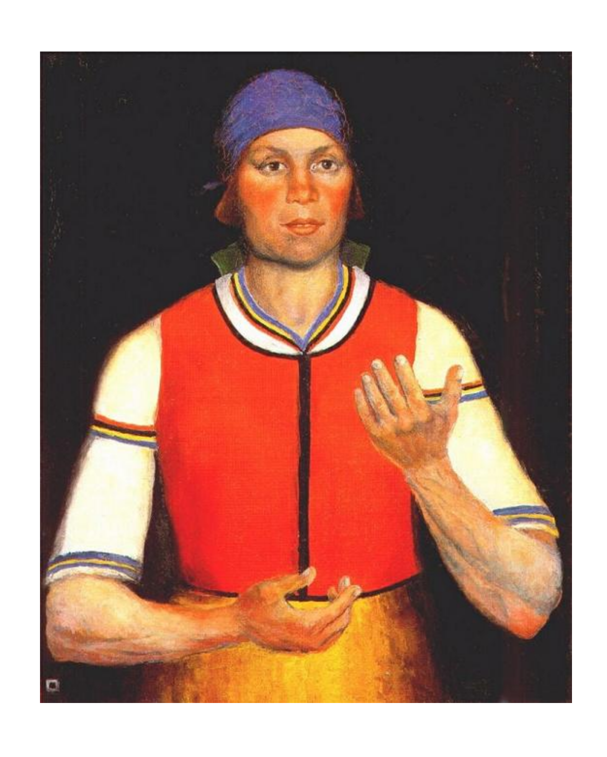
*(Sa mort à elle plus que la sienne.)*

Le geste étrange de la madone de Malevitch soulignait bien cette interrogation : quelle était la raison d'être d'une mère privée de son enfant, d'une femme de son amant, de l'artiste de son art ?

Et les acteurs, les actrices allaient et venaient dans des mouvements répétés qui prenaient souvent les allures d'une chorégraphie de danseurs balbutiants, parlant tantôt à voix basse, tantôt à voix haute, et s'immobilisant, ils nous interrogeaient sur le sens des images, des mots prêtés au texte d'Homère, aux tableaux, avant bien sûr d'en arriver aux luttes entre Ulysse et ses rivaux, à son retour et à la paix retrouvée.

*(Ce à quoi elle ne s'attendait plus désormais.)*

À la fin de la pièce, les danseurs se seraient tus pour laisser parler un chœur de satyres si cher aux tragédies : ce chœur, ce miroir conceptuel, ce regard introspectif sur un contenu aurait sans doute évoqué aux spectateurs des épisodes très différents de leurs vies, durant ou bien après le spectacle — mais alors plus personne sur scène ou ailleurs, peut-être, n'aurait été là pour les écouter...



*Travailleuse* de Kasimir Malevitch



*Le Prétendant* ou *Intérieur à la table à ouvrage* d'Édouard Vuillard

# Chez Dan

*Fabrice Décamps*

C'était la ville tentaculaire, inexpugnable. La ville sans fin, conquérante, multicellulaire, la ville-tumeur embouteillant l'horizon, géométrique et/ou chaotique, avec ses taudis à perte de vue, cabanes de tôles, chambres à ciel ouvert, ses quartiers chics sous bonne garde, vidéosurveillance, miradors, cerbères robotiques de la porte, avec ses forêts de tours miroitantes se dressant toujours plus haut, ses complexes industriels rugissants, ses cheminées d'usines noyées dans le smog. C'était la ville grinçante et lourde, de métal et de bruits, épaisse, embrumée, jamais muette, avec ses foules, ses frôlements involontaires, ses entassements contraints, ses fenêtres sur cour, ses existences en vis-à-vis, ses nuits de néons, d'écrans géants à chaque carrefour et de vitrines clinquantes.

C'était la Caderousse, ce vieux quartier miteux, relégué, voué à la disparition, pris en tenaille entre les quais du canal 33, au sud, avec ses entrepôts gavés de contrebande, ses bars glauques aux mains des mafias, ses hôtels peuplés de putains transgéniques ayant dépassé la date de péremption, et les excroissances voraces, au nord, du Business Center, ville prédatrice au cœur de la ville tentaculaire, cité de verre et d'émeraude aux appétits exponentiels.

C'était au croisement de trois ruelles oubliées par la *modernité*, dans ce dédale habité par des familles de ferrailleurs, de métallos, de manœuvres, des ouvriers sans emploi, des hommes et des femmes bafoués, rendus obsolètes par l'arrivée massive des robots, qu'on pouvait retrouver un bon vieux troquet du temps jadis. *Chez Dan*, c'était le bar des copains, encore fréquenté par toute une faune d'originaux, anarchistes pamphlétaires, jeunes poètes maudits à souhait, vieux plumitifs citant Rabelais, Verlaine, Brassens, musiciens entre deux âges, un violon, deux guitares, Dan à l'accordéon, un joueur de saxo, une clarinette et un piano droit pour qui voulait, installé face au zinc. *Chez Dan*, c'était du rire, de la joie, des coups de gueule parfois, de l'amour souvent, surtout de l'amour, un esprit de résistance aussi.

C'était le soir suivant la commémoration de la Nuit des Émeutes, longue de quarante-sept jours et de si triste mémoire que personne n'avait le cœur à rire, à boire de bon cœur ou à chanter, y compris les plus jeunes qui n'en avaient pourtant pas été les témoins directs. Par ici, chaque famille avait eu à déplorer la perte d'un ou de plusieurs êtres chers, fauchés par l'extrême violence de la répression. Beaucoup d'autres avaient été

arrêtés, passés à tabac et jetés en prison. Gardés au frais, interdits de visite, privés de procès, étiquetés anarcho-terroristes ou écolo-anarchistes, un grand nombre d'entre eux, n'avaient toujours pas été libérés à ce jour. Tous les autres, les plus indomptables, les plus réfractaires, avaient alimenté les vraies-fausses statistiques du modèle pénitentiaire concernant les accidents mortels survenus en détention. Les chutes du haut d'un escalier, les glissades sous la douche et les intoxications alimentaires, fatales, étaient monnaie courante.

Depuis plusieurs mois, et même plusieurs années, chacun savait que ç'allait encore craquer. Trop de gens avaient été mis sur la touche et ceux qui parvenaient malgré tout à trouver du travail avaient vu leur salaire réduit de moitié. On avait sucré les retraites, établi de nouvelles grilles de calcul et versé une misère à ceux qui avaient sué sang et eau toute leur vie. La plupart des jeunes n'avaient jamais occupé le moindre emploi. On les voyait traîner, sans perspective, privés de leur dignité, tournant en rond comme des lions en cage. Face aux défis de la transition technologique, et prétextant un contexte de crise depuis des lustres, le pouvoir en place, à la botte des multinationales, avait détricoté les acquis, allégrement piétiné les droits des citoyens et des travailleurs, favorisé les investissements visant à remplacer les hommes par des robots dernier cri partout où c'était possible. L'envergure pharaonique du Business Center et l'importance de ses chantiers d'expansion ne laissaient pas d'alimenter un sentiment puissant d'injustice. Chacun savait ce qu'il en était de l'élite. Ces gens-là ne foulaient plus la terre ferme et vivaient au sommet des tours les plus vertigineuses, dans des palaces en plein ciel, loin au-dessus de la couche de pollution. Ils allaient de tour en tour à bord de leur roboptère personnel, travaillant dans l'une, dormant dans l'autre, participaient à des zénith-parties où il était parfaitement ringard d'arriver en ascenseur, de fabuleuses orgies à mille mètres du trottoir où se tortillait le *vulgum pecus*.

Ce soir, chez Dan, il y avait peu de monde. Trois tablées de jeunes gens, une demi-douzaine d'habitués, ventousés au comptoir. Les conversations allaient pianissimo et personne n'élevait la voix ou ne partait à rire. Dans un des boxes tout au fond du café était installé un homme d'un âge très avancé, proche de la centaine, doyen du quartier, respecté de tous, admiré par les plus jeunes. Emblématique à plus d'un titre pour l'ensemble des luttes qu'il avait menées depuis son plus jeune âge, le vieux Tarbin n'était plus que l'ombre de lui-même, un vieillard voûté, cacochyme, à demi aveugle, mais qui n'avait pas encore perdu toute sa tête. Il avait été enfant puis jeune homme, adulte enfin et à présent il était cette vieille chose que le moindre courant d'air aurait renversée. Toute sa vie venait à se mélanger en lui, il était un et indivisible tout en étant multiple,

riche de tous ses lui-même. Parfois, comme ce soir, sans qu'on sache pourquoi, après des semaines de silence, il commençait à parler. Alors, tout se jouait ici et maintenant, passé simple, composé, antérieur, lointain, quasi oublié, ne tenant qu'à des bribes de sensations. Chacun savait la valeur, la saveur de ses monologues et, dès lors que sa voix au timbre rauque s'élevait du fond de son box, nul ne voulait en perdre une miette, on déplaçait les chaises pour s'approcher, on s'accroupissait, on l'entourait.

Et il parlait, le vieux Tarbin, il parlait pour lui, pour les autres, pour les absents, pour les morts, pour les vivants, il racontait comme ça lui venait, fallait être bien attentif, ne pas perdre le fil. Il voulait en venir quelque part ou pas ?

Une fenêtre donnant sur la campagne, ça, mes petits amis, disait le vieux Tarbin, c'est un indice de taille, un élément à ne pas négliger. Vous l'avez déjà vu, vous, la campagne, vous vous souvenez comment on sort d'ici, comment on la quitte, la ville tentaculaire, une fenêtre donnant sur la campagne, ça n'est pas donné à tout le monde, ce n'est plus donné à personne et je n'ai pas la moindre idée de comment on s'y prend, est-ce que la ville, il le leur demandait à tous, que la ville n'est pas partout ? Elle est tellement partout, même qu'elle a la tête dans les nuages, vous vous en souvenez, vous, mes petits amis, de la campagne, vous l'avez déjà vue autre part que sur l'écran de votre cinéma-de-maison ? Moi, murmurait le vieux Tarbin, moi, je me rappelle, oh, j'étais vraiment tout gosse, ça nous remonte à drôlement loin, c'était mon arrière-grand-mère qui y vivait, à la campagne, même qu'elle était la dernière dans son village, tout le monde était mort ou parti, sauf elle. Partir pour la ville, elle nous disait, partir pour la ville, ce n'est sûrement pas maintenant, à mon grand âge, sûrement pas que je vais changer d'avis, je suis bien ici, je l'ai toujours été, c'est chez moi, elle nous racontait, c'est ici que je suis née, et mon père, ne comprenait pas, mais voyons, Mamita, il lui disait, il n'y a plus personne ici, il n'arrêtait pas de lui répéter, il n'y a plus personne ici, il n'y a plus personne ici, et elle riait de bon cœur, Mamita, chaque fois de bon cœur, avec sa bouche sans plus de dents, son visage comme un abricot sec avec une paire d'yeux scintillants incrustés. Il y a les arbres, elle lui répondait, il y a les arbres, et la rivière qui coule en bas de la colline, il y a le vent qui peigne les hautes herbes et qui tracasse les feuillages, il y a le soleil, chaque matin, je m'assois là et je le regarde se lever, tu vois, Philippe, elle lui montrait à mon père, là-bas, à gauche de la grange du père Gorgeot, c'est là qu'il se lève en été, le soleil, et je le regarde monter sur l'horizon et grimper sur le toit de la Monique Vitruve, Dieu sait qu'elle et moi on était comme chien et chat, mais, mon petit, tu sais, c'est sur son lit de mort qu'elle m'a fait promettre de veiller sur sa maison, on s'est vite rabibochées,

pas le temps de remettre encore sur le tapis les vieilles querelles, tout ça était tellement vain, on a regretté, j'ai tellement regretté en la voyant comme ça à l'article, toute chétive et grise, on se tenait par les mains, on a parlé comme des copines parce qu'on s'était connues, elle disait, Mamita, on s'était connues qu'on marchait pas encore, la Monique Vitruve et moi, alors je lui ai promis en la regardant dans les yeux, et après ça, faut croire que ça l'avait mise en paix, après ça, elle est morte tranquillement dans son lit, et mon tour viendra, disait le vieux Tarbin en répétant les mots de Mamita, mon tour viendra, et c'est dans mon lit que je veux mourir moi aussi, dans ma chambre, dans ma maison, et mon père ne comprenait pas, il en avait à revendre de l'inquiétude, du mouron à haute dose, il voulait savoir si elle se nourrissait correctement, si elle n'avait pas eu trop froid cet hiver, et si tu tombes malade, Mamita, qui va prendre soin de toi ? Oh, mais j'ai mon potager, elle lui disait, et mes trois vaches donnent du lait, je les ai menées voir le taureau de Gustave de l'autre côté du vallon. Mon père fronçait les sourcils à l'évocation de Gustave, il ne l'aimait pas, absence de penchant reçu en héritage, Gustave c'était l'amant secret de Mamita, secret qu'elle avait révélé à la mort de Papito, elle avait dit à toute la famille ce que lui, Papito, savait depuis quarante ans, d'autant que c'était lui qui lui avait donné le feu vert, et personne n'avait voulu la croire, comment oses-tu, il s'était emporté, mon grand-oncle Eustache, comment oses-tu salir la mémoire de papa, alors qu'on vient juste de le mettre en terre ? Il avait trop bu, mon grand-oncle Eustache, et il avait claqué la porte de la maison avant d'entendre le fin mot de l'histoire, j'ai toujours eu un faible pour Gustave, elle avait dit à ceux qui étaient restés, mais Papito, ç'a toujours été lui, mon grand amour, et réciproque avec ça, on s'est mariés dès qu'on a eu l'âge, j'avais trois mois de plus que lui et il a fallu attendre tout un trimestre, et dès qu'il a eu seize ans lui aussi, on n'a pas perdu une seconde, ça nous démangeait franchement, oh, ne faites pas cette tête, je suis peut-être vieille et veuve, mais à l'époque nous étions jeunes et beaux, on a couru chez le vicaire, ivre comme chaque matin, ce qui n'était un secret pour personne, et ils nous a mariés sans tarder, là-dessus, nous avons été heureux pendant sept ans, sans une ombre au tableau, vous en savez tous et toutes quelque chose, heureux pendant sept ans, sans quoi aucun de vous ne serait là aujourd'hui, Papito m'a donné quatre beaux enfants, et puis voilà, racontait le vieux Tarbin, et puis voilà, elle avait dit, Mamita, à toute la famille, la guerre est venue, oh, pas chez nous, mais la guerre vient toujours quelque part, elle peut même emporter avec elle ceux qui vivent ailleurs, et mon Papito, lui qui ne l'avait jamais connue, mon Papito avait dû partir pour la guerre, très loin de chez lui, et ma Mamita, elle l'avait attendu pendant trois ans, chastement, pénélopement, élevant ses quatre enfants, rongeant son frein, belle et digne dans sa solitude de

femme de vingt-cinq ans. Vous devez comprendre, mes petits loupiots, elle leur avait dit, ç’a été dur, la dernière année, je n’ai reçu aucune nouvelle, je l’ai cru mort et j’ai cru chaque seconde en mourir, comme si on pouvait mourir chaque jour un peu plus fort, mourir un peu plus loin à l’intérieur de soi, vous pouvez me croire, racontait le vieux Tarbin, qui n’avait pourtant pas assisté à la scène, me croire sur parole, mes petits amis, dans la salle à manger, avec la famille attablée après l’enterrement, sauf mon grand-oncle Eustache, et moi-même qui n’était pas de ce monde, pendant qu’elle leur racontait ça, mourir un peu plus loin à l’intérieur de soi, plus personne ne pipait mot, ils étaient tous bouche bée, mais j’ai tenu le coup, elle continuait à dire, Mamita, je l’ai attendu mon homme, en dépit de tout, je savais, je le sentais en vie, même si je savais aussi qu’il était vivant tout là-bas au royaume de la mort et de la terreur, et il en est revenu, trois ans de guerre dans les bottes, déglingué, avec son paquetage de cauchemars, des cris dans la nuit, je l’ai bercé mon homme, je l’ai tenu fort dans mes bras, il était tout vidé de son bonheur, il n’y avait plus que du noir dedans mon homme, oui, je l’ai tenu fort, rien que du noir au-dedans, et des tremblements et des larmes, nourri au lait de Pandore qu’il avait été pendant trois ans, revenu un autre homme, un homme qui n’était pas complètement revenu, des nuits blanches à le tenir, des nuits blanches à l’écouter dire la guerre, son visage ruisselant entre mes mains, je l’ai aimé comme il faut à son retour, votre Papito, allez, viens t’asseoir avec les autres, elle avait dit à mon grand-oncle Eustache revenu sur le seuil de la salle à manger depuis quoi, au moins une minute, assieds-toi là près de moi et écoute la fin, la vie n’est pas aussi simple, j’ai été fidèle pendant ces trois années, je ne dirai pas que je n’ai pas eu parfois des idées derrière la tête, inutile de mentir. Gustave, lui, n’était pas parti, à cause de ses pieds plats, et il venait souvent me voir quand il passait au village, en tout bien tout honneur, même si je voyais à son regard qu’il avait aussi en pensée du grain à moudre à mon propos, et vous, les enfants, vous montiez sur ses genoux sans vous faire prier, vous n’aviez plus de père, c’en était un de passage, et je me rendais bien compte qu’il passait de plus en plus souvent au village pour prétexter d’un crochet par chez nous. La nuit venue, je mordais mon oreiller, je hurlais la mort qui s’écoulait en moi, je hurlais la vie qui voulait faire pareil, et après le retour de votre père, j’ai oublié Gustave et j’ai attendu qu’il soit vraiment de retour, votre Papito, pas dans la peau de cet homme qui était l’ombre de lui-même, pendant plusieurs mois, même alors qu’il reprenait pied dans la vie de tous les jours, pendant plusieurs mois encore, mon homme n’a jamais rien entrepris de ce que les hommes entreprennent avec leur épouse, il me cachait son corps couvert de cicatrices, en me cachant la plus honteuse de toutes, oui, mes enfants, mes petits-enfants, vous pourriez être plus nombreux aujourd’hui, ici

présents, plus nombreux pour célébrer sa mémoire, si la guerre ne lui avait pas dérobé ses bijoux de famille, oui, mes petits amis, c'est pour ça que mon père avait froncé les sourcils à l'évocation de Gustave, lors de cette ultime visite à Mamita, parce que Gustave, lui, avait conservé toutes ses possibilités érectiles. Mon Papito, eunuque de guerre et père de quatre enfants, avait dit à Mamita, je reste ton mari et ton ami et ton épaule, mais je ne peux plus être un homme comme ça, je sais qu'il t'a à la bonne, le Gustave Cottoni, je n'ai rien contre si toi et lui, je ne te fais pas de dessin, je ne peux plus en faire, soyez discret, c'est tout ce que je demande, et Mamita, sur le coup, ça l'avait jetée dans une grande colère, d'abord en colère contre lui, dont ce n'était guère la faute, claquant les portes derrière elle au fur et à mesure qu'elle s'extirpait de l'intérieur de la maison comme du fond d'un puits, en colère contre elle-même pour avoir trop longtemps cru que son homme lui reviendrait intact, et, une fois parvenue à l'extérieur, en colère contre celui qui s'était enrichi en faisant fabriquer des grenades à fragmentation susceptibles d'exploser les gonades du premier père de famille venu, en colère, de plus en plus en colère, Mamita, vingt-neuf ans, se mettant à courir sous le ciel d'un bleu indifférent, à courir droit devant elle au milieu de la route, droit devant elle entre les maisons du village, ça oui, elle avait couru, ma Mamita, racontait le vieux Tarbin, versant des larmes qui ne seraient jamais de trop, elle avait couru à en perdre haleine pour échapper à son propre corps, pour dissoudre les mots entendus en boucle dans sa tête, je n'ai rien contre si toi et lui, dans la forêt, elle avait enlacé et serré contre elle de toutes ses forces le premier arbre venu, elle lui avait tout dit, et le chêne était resté de marbre, et elle était restée contre lui, la joue sur l'écorce, pleurant des larmes jusque-là placées en gage, et tâchant d'étouffer le chêne dans l'étau de son amour assassiné. Elle n'avait regagné le village qu'à l'heure du souper, Papito et les quatre enfants autour de la table, avec son assiette à elle qui l'attendait, et Papito lui avait souri, Papito lui avait dit, j'ai préparé un bon ragoût de veau avec des lentilles et du fenouil, viens t'asseoir mon cœur, tiens, Eustache, sers un petit verre de vin à ta mère, tu seras gentil, et elle s'était assise, Mamita, pour partager le ragoût avec sa famille, tout en regardant son homme par petits coups, un peu à la dérobée, intimidée par sa bonne humeur, sa jovialité, ses taquineries avec les enfants, car, à compter de ce jour, Papito ne fut plus que paix et lumière pour sa famille, un époux aimant et attentionné, séducteur même et tendre aussi par de menus gestes, pour dire le fond de la vérité, elle leur avait dit à tous, cinquante ans plus tard, passé du cimetière dans la salle à manger, le fond de la vérité c'est que votre père et moi, votre grand-père et moi, mon arrière-grand-père et elle, disait le vieux Tarbin, nous n'avons plus jamais parlé de Gustave, et ce soir-là, l'un de vous, je ne sais plus lequel, m'avait demandé

ce que j'avais fait de mon après-midi, et j'avais répondu que je m'étais promenée dans la forêt, et votre père avait souri, songeant peut-être que c'était un mensonge, songeant peut-être que j'avais roulé dans le foin avec Gustave, songeant peut-être à autre chose, songeant peut-être combien il m'aimait, ce que je pouvais parfaitement voir dans ses yeux quand il me regardait, et non, je n'avais pas roulé dans le foin avec Gustave, et je n'ai jamais roulé dans le foin avec Gustave, le foin, ça pique, ça gratte et ça griffe, la peau ça veut des draps, des draps propres, alors les semaines suivantes, j'allais souvent dans la forêt, je m'y sentais bien, je venais retrouver mon arbre, mon chêne, je puisais quelque chose en moi de sa présence, ses racines courant et plongeant sous la terre, et c'est par le plus grand des hasards que je me suis retrouvée à rencontrer Gustave un jour de forte chaleur alors que j'allais justement en direction de la forêt, il s'en revenait d'un village voisin, joliment perché sur son cheval, comme il était beau par les chemins, et torse nu avec ça, et il lui avait demandé, à Mamita, où tu vas, Mathilde, je vais me promener dans la forêt, elle avait répondu, avec une pointe de désir dans le bas-ventre, tu es très belle dans ta robe, Patrick en a bien de la chance d'être enfin rentré de la guerre, saleté de guerre, ça va bien à la maison ? Oui, oui, elle avait dit, piquée au vif du fait d'avoir vu associer le compliment à Papito et glisser ensuite en terrain belliqueux, belle dans ta robe, saleté de guerre, et plus grave encore, Gustave l'avait à peine regardée et il lui avait paru pressé de tourner bride pour la laisser au bord du chemin, et elle avait même songé, Mamita, qu'il avait rendez-vous quelque part avec sa maîtresse, mais non, c'était le cheval qui était pressé, pas le cavalier, j'en suis sûr, disait le vieux Tarbin, à eux tous qui pleuraient comme des mômes, sûr que son cœur, à Gustave, il battait pour tes beaux yeux, Mamita, et d'ailleurs c'est pour ça qu'il t'a encore demandé, tu es certaine que ça va, Mathilde, tu as l'air tout chose, et vous vous êtes regardés, les yeux dans les yeux, il avait réussi à calmer son cheval, et il t'avait proposé, je peux faire quelque chose pour toi, n'importe quoi, suffit de demander, suffit de demander, répétait le vieux Tarbin, et Mamita et Gustave s'étaient encore longuement regardés, et tu lui avais dit, ma Mamita, dis, Gustave, tu serais d'accord pour m'emmener faire un tour sur ton cheval, et Gustave était libre comme l'air, monte, Mathilde, il y a de la place pour deux, où veux-tu aller ? Emmène-moi, tu lui avais dit, en passant tes bras autour de lui, faute d'avoir pu atteindre ton arbre, emmène-moi loin d'ici jusqu'à ce soir, alors mon petit Philippe, tu as beau avoir quarante ans, je suis encore ta grand-mère, elle avait asséné à mon père, inutile donc de froncer ainsi tes sourcils chaque fois que je parle de Gustave, oh, ça, je m'en souviens si fort, j'étais tout gosse, racontait le vieux Tarbin, et c'était la dernière fois qu'il avait vu sa Mamita, morte tranquillement dans son lit sans personne pour lui tenir la

main, quelques semaines après cette visite, et c'était aussi la dernière fois qu'il avait vu la campagne, par la fenêtre de son salon.

C'était le soir d'après la commémoration de la Nuit des Émeutes, qui lui avait ravi deux fils, et c'était aussi le soir précédant sa propre mort. Chez Dan, il avait parlé pour la dernière fois, offert à tous le souvenir infaillible de la lumière qui plongeait entre les branchages et noyait l'arrière-cour de Mamita dans un halo doré et apaisant. Trois silhouettes de poules. Un chat s'étirant au soleil. Un sentiment intense de liberté. Le goût acidulé d'un verre d'orangeade. Le chant des oiseaux et l'odeur du ciel bleu passant à travers la fenêtre entrouverte. Les joues moelleuses de Mamita. La force des racines qui plongent en nous.

# Vous qui passiez sans me voir

*Fañch Rebours*

*Je suis dans le frigo.*

*Il fait noir. Il fait froid. C'est le matin. Il est encore trop tôt. J'attends. J'attends beaucoup de vous. Vous allez me décevoir, comme à chaque fois. Tous les quatre, de la même façon. Qu'est-ce que j'attends, au fait ? En premier lieu, la lumière. Voir. Voir où je me situe, sur quelle étagère. Voir quelle forme j'ai prise, cette fois-ci. Voir qui sont mes voisins : le demi-citron à presser, emballé dans sa cellophane ; les œufs bien rangés dans leur contenant adapté ; la moutarde au vinaigre de vin. Voir et m'informer, prendre des nouvelles des collègues. Le ketchup et la mayo sont toujours fâchés. Le bocal de cornichon a peu de chances d'être ouvert, à cette heure de sucreries. Quatre œufs ont servi, hier, à un gâteau d'anniversaire. Nous sommes vendredi, on attend du renfort dès ce soir.*

*Je ne me situe jamais sur les rangées du haut, celles des aliments nobles. C'est hiérarchique, un frigo. Quand on ouvre notre Ariston gris, format américain, couvert de magnets aux effigies de pays visités par procuration, on tombe nez à nez avec les yaourts brassés à zéro pour cent, les pots de douceurs à la vanille, les spécialités biologiques au soja, les confitures ouvertes (trop à la fois, il faudra en jeter, sûrement), les compotes pomme-poire empilées comme des sextuplées incestueuses. Le paradis. La crème de la crème. Le glucose des matins difficiles, les desserts des déjeuners sur le pouce, la solution aux baisses de tonus de l'après-midi. L'énergie et le plaisir, on voudrait n'avoir besoin de rien d'autre.*

*Une clayette plus bas, le quartier chic des gens importants, les menus de la semaine, cloisonnés dans des tupperwares en verre. Un peu comme un hôtel de luxe. Les contenus ne font pas long feu. Sont renouvelés le week-end. Chez nous, on fait des courses de frais, on cuisine « maison », on équilibre et on varie.*

*Étage du dessous, moins spacieux, presque secret, le dépannage : le jambon très rose, six galettes de sarrasin, la plaquette de saumon fumé sauvage d'Alaska (qui finira sûrement dans les galettes), la pizza au chorizo et les griniocs aux céréales. Le logis des travailleurs clandestins, la chambre de bonne. Celle qu'on cache mais dont on ne pourrait se passer parce qu'on ne peut pas tout faire soi-même.*

*Il faut encore descendre d'un cran et se confronter aux tristes réalités des inégalités alimentaires. La fresh box, pour les nantis du système : viandes, poissons, charcuteries artisanales. Le tiroir multifonction pour la déclinaison multiraciale des fromages. Le bac des fruits et légumes, la*

*caution végétale. Quelques SDF squattent la clayette la plus basse : le quart de potimarron en putréfaction, dans son alu déchiré ; le jus de viande oublié, destiné à une sauce imaginaire ; l'os à moelle qu'on devait donner au chien du voisin. Mixité des odeurs, méli-mélo des goûts et des couleurs, rock 'n' roll des dates de péremption, melting-pot des bactéries, insectes, limaces et autres invités inattendus. C'est la fête à la consommation. C'est l'Amérique. Les statistiques sont édifiantes : un quart de ce beau monde terminera à la poubelle avant utilisation.*

*Et moi dans tout ça ? Bien souvent, je suis condamné au purgatoire de la porte, sur le balconnet amovible porte-objets, où végètent, à côté du sachet de pâtée du chat, les denrées exclues dont on ne sait plus pourquoi on les conserve : le tartare d'algues millénaire et la boîte de tapenade ouverte il y a longtemps : est-ce qu'ils seront encore bons, au prochain apéro ? Deux tranches de cheddar aux coins desséchés, vache souriante sur l'emballage : il en faudra plus si tout le monde veut un hamburger, on achètera plutôt un nouveau paquet. La dernière fois, j'avais sympathisé avec un reste de gratin dauphinois, dans un curver en plastique, qui ne se faisait plus d'illusion, attendant sa condamnation aux oubliettes du compost.*

*À la cave, dernier étage, on entend frimer les bouteilles. Elles savent où elles vont. Jus d'orange et jus de pomme, en concurrence directe dans quelques minutes. Calés par l'ustensile ad hoc, les sodas, le lait, le fond d'une bouteille de rosé, trois canettes de 16.*

*Deux fois par an, un tube de gelée royale atterrit sur notre abattant. Il y reste plusieurs semaines, le temps pour la cure de faire son effet sur les organismes fatigués. C'est bien le seul moment où un ingrédient respectable, utilisé chaque jour avec emphase et conviction, ose s'introduire dans notre ghetto.*

*Je suis dans le frigo et j'attends. Je t'attends. Tu vas te lever la première, ma chérie. Mon amour, ma perle, ma fée. Oui, tu as raison, j'en fais trop. J'exagère. Que veux-tu, c'est plus fort que moi, d'employer des mots pour leur forme, leur silhouette, désormais qu'ils sont vidés de leur substance par toutes ces années de contingences maritales. Comme si je gardais au frigo une bouteille vide de Bâtard-Montrachet, seulement pour son étiquette et le souvenir du moment joyeux de son dépucelage.*

*Je t'attends. Tu seras la première à descendre. D'ici un quart d'heure, environ. Je ne sais pas exactement, je ne retrouve pas ma montre. De toute façon, elle ne me servirait à rien, elle n'est pas phosphorescente. Elle est comme moi : terne, désuète. C'est la pendule dans mon crâne qui me dit qu'il est dans les six heures quarante-cinq. Je me trompe rarement. Une sorte de sixième sens chronophile. Doublé du don de me rappeler ce que chacun de vous fait, à quelque moment du jour et de la nuit. Vous quatre, je vous connais par cœur. Je suis votre biographe omniscient.*

*La première. La mère de famille. Active, responsable. Réveil par France Musique. Tu t'étires, tu geins. Tu chausses tes mules. D'abord, tes ablutions, ton petit coup de brosse. Le gros pipi d'une nuit d'un trait. Efficaces, ces somnifères ! Regard méthode Coué dans le miroir. Un doigt de pommade dans les pattes d'oie, très important de s'occuper de soi au saut du lit ! C'est écrit dans les magazines à côté de la cuvette des toilettes. Le peignoir en coton, parce qu'il fera froid en bas, si le feu s'est éteint en cours de nuit. Si l'autre con n'a pas assez chargé le poêle à bois.*

*Voilà. Tu descends l'escalier. Alléluia ! Tu arrives ! Tu allumes la chaîne hi-fi, tu sélectionnes un CD de jazz lancinant. Pas de Télématin, ce matin. Écoute, mon ami demi-citron, le pas de mon épouse qui s'approche ! Écoutez, mes potos les corniflards, la musique qu'elle a choisie ! La bouilloire qui gargouille son chant du coq. Ne me dites pas que cela ne vous fait rien. Ne sentez-vous pas monter en vous l'allégresse des retrouvailles ? Ne vibrez-vous pas de la hâte de croiser son regard, autant que de l'angoisse de passer, une fois de plus, inaperçu ?*

*Tu ouvres la porte. Je suis bien à l'endroit présumé. Je me régale de ton profil égyptien. Le décolleté de ta nuisette en dentelle bleue laisse poindre deux seins lourds et laiteux. J'entends concombre et carottes s'agiter au fond du bac à légumes. Est-ce que tu penses déjà à lui ? L'autre qui monopolise tes pensées. L'autre qui a pris, dans ta vie affective, l'intégralité de la place que j'occupais autrefois, passionnément la première année, juste légitimement ensuite, et cela me suffisait encore. As-tu rêvé de lui ? Est-ce que tu t'es caressée avant de te lever, en songeant à votre cinq à sept du samedi ? Tes mains, ces traîtresses libidineuses, s'approprient mécaniquement les gâteries de ton petit déjeuner. Je n'en fais pas partie. Même le demi-citron s'étonne d'être remplacé, ce matin, par du jus en bouteille. La porte se referme. J'ai envie de pleurer.*

*Et pourtant, mes camarades et moi ne sommes pas au bout de nos peines. La musique a réveillé, en douceur, le reste de la maisonnée, sauf un. Le ballet commence. Une par une, vos tronches se pointent à la porte. Des yeux exorbités, des nez en embuscade, des bouches affamées. L'alternance de lumière et d'obscurité me donne la migraine. Des mains qui font le plein de bouffe, qui jamais ne me choisissent. Parfois, le réfrigérateur reste une bonne minute ouvert, le temps que l'un d'entre vous réclame à celui qui s'est levé le beurre ou la pâte d'amande oubliés. Alors, je vous vois tous, assis autour de la table. Vous êtes ma famille, quoi qu'il en soit advenu de nous. Je voudrais appeler, vous signaler mon assiduité à mon poste, mais je suis muet. Personne ne saura jamais que j'étais là, dans le frigo.*

*

Ne pas me formaliser. Je suis habitué à la transparence. Quand je rentre du boulot, je fais semblant de penser qu'il va se passer quelque chose. Je sifflote en essuyant mes pieds sur le paillasson. J'accroche mon chapeau râpé et mon pardessus beige au porte-manteau. Je lance un « Salut tout le monde ! » qui résonne dans le silence de vos solitudes additionnées. Pourtant, j'aurais envie de m'épancher sur l'une ou l'autre de vos épaules. S'il y avait encore un semblant d'amour filial, fraternel, conjugal entre nous. J'aurais besoin de vous raconter le bureau. Les collègues qui m'ignorent. Je suis un meuble. Vingt ans dans la même boîte. Aux mêmes fonctions, dans le même placard morne et sans fenêtre. J'ai vu passer sept photocopieurs, autant de DRH. Personne ne m'a jamais remarqué. Je produis toujours mes bordereaux dans les temps. Je ne suis jamais malade. Je ne demande jamais de congé exceptionnel. Une seule fois, un type du syndicat a cherché mon nom dans les annexes de l'organigramme d'entreprise. Il voulait savoir qui était ce bonhomme qui déclarait, dans un sondage interne, préférer rester aux trente-neuf heures. Il l'a oublié aussitôt lu, rassuré sur le fait que j'étais trop anodin pour jouer le rôle de social-traître, de suppôt du patronat.

Je suis l'homme le plus neutre de la création. En ville, je préfère attendre de ne pas être seul pour traverser sur les clous. Il n'est pas rare qu'un automobiliste manque de me renverser. Pourtant, je vérifie régulièrement dans les rétroviseurs, les vitrines, les pare-brises opaques : il ne me semble pas être invisible !

Mais vous, ma famille. Dans ma vie, je n'ai jamais rien construit d'autre que vous. Jeune, j'étais prêt à… je voulais… j'aurais pu… Peut-être suis-je injuste avec vous ? Peut-être tout ceci est-il normal ? Peut-être m'aimez-vous encore un peu ? Comme on aime le vieux fauteuil défoncé dans lequel on s'assoit par habitude. Peut-être attendre de vous que vous m'impliquiez dans vos vies individualistes, vos projets, vos ambitions, est-ce demander l'impossible ? Je sais que personne ne m'a jamais trouvé intéressant. Même pas ma mère qui, dans les délires de sa « maladie neurodégénérative irréversible » — jadis, on disait « vieillesse » — ne se remémore de moi qu'une grande douleur ayant duré douze heures et la déception de mon orientation post-bac.

Il aurait sans doute fallu que je mette les choses au clair, que je ne passe pas mon temps à fuir devant l'adversité de mon insignifiance. Mais le cercle est vicieux. Le chat se mord la queue. Notre chat s'appelle Kafka. Pas un hasard. J'aurais dû vous expliquer, avant qu'il ne soit trop tard, comment nous en sommes arrivés là, mais je ne voulais pas vous faire le mal de la sincérité. Toi, tu sais, ma femme chérie, que notre mariage n'est qu'une régularisation. Vouée à l'échec dès ses prémices. Tu ne sais pas toi, ma fille chérie, que tu es la chose régularisée. Il y a dix-sept ans, déjà.

J'espère que tes amants sont plus prudents que moi. Je te le souhaite et le leur souhaite aussi, par ridicule solidarité masculine. Et puis, « grand-père », quand on n'a pas réussi « père », ce serait une promotion imméritée. Je dois t'avouer que j'ai du mal à reconnaître la part de moi en toi. De quelle moitié de ce visage disgracieux, de ce corps ingrat, où tatouages et piercings commencent à jouer le rôle du street art sur la banalité de murs d'entrepôt, suis-je responsable ?

Samedi dernier, j'étais allongé dans le canapé. Je regardais un match du tournoi à la télé. Tu es arrivée dans le salon. Tu as attrapé la télécommande sur la table basse. Tu t'es affalée sur la méridienne et tu as changé de chaîne, sans prendre garde à ma présence, à deux mètres de toi. Je n'ai rien dit. J'ai regardé avec toi cette émission où des concurrentes consommatrices jouent à habiller en Claudia Schiffer le corps d'Angela Merkel. Nous aurions pu en rire ensemble mais j'ai cru constater, à ton petit carnet de notes, que tu considères ce programme comme une leçon sérieuse de beauté. Il paraît qu'il existe des relations père-fille fusionnelles, des œdipes qui se prolongent toute la vie. J'ai loupé ça aussi, je suis inapte pour les grands mythes.

Et tes frères, « les petits ». Les jumeaux, qui détestent qu'on les appelle « les petits ». Toujours rivés sur leur monde numérique, portable, tablette, PlayStation. Sont-ils capables de se rappeler mon existence autrement que pour négocier une rallonge d'argent de poche ou de leur forfait 3G ? Les bébés sparadrap, destinés, quatre ans après leur aînée, à recoller des morceaux qui n'avaient jamais été compatibles. À recouvrir de gaze la plaie de l'incommunicabilité. Et qui n'ont scotché qu'un peu plus nos lèvres incapables de s'aimer.

Tous, vous tournez autour de moi, comme les satellites de la lune — dont l'orbite instable ne lui permet justement pas d'avoir de satellites.

*

*Le petit déjeuner s'achève. Il est temps de débarrasser. Vous vous y mettez tous. Un moment commun, enfin ! Et je n'y suis pas... Ça y est ! Je me vois. C'est moi, le gnome assis sur la clayette des produits qu'on oublie. Légume difforme, fils illégitime d'une tomate et d'un panais. La moustache givrée. La calvitie luisante. Je suis nu, je pensais peut-être que ça attirerait enfin vos regards. Mes jambes pendent en l'air. Je les balance en cadence. Si vous approchiez votre oreille, vous m'entendriez fredonner une chanson de Jean Sablon. Sur le balconnet supérieur, Django m'accompagne à la guitare. Nous terminons notre chanson. Personne n'applaudit. La porte se referme. Il fait noir. Il fait froid. J'attends.*

*

Je me réveille.

Dans ma chambre à part, mon antre de mari purement formel. J'ai de nouveau fait ce rêve idiot. Sous la couette tiède, j'éprouve encore la sensation de froid et d'amertume. Ça ferait causer un psy, ce cauchemar récurrent du type inexistant pour ses proches. Absent par sa présence. Je n'ai pas l'intention de voir un psy. J'ai trouvé mieux. Je suis le dernier à me lever. Je n'irai pas au travail aujourd'hui. Toute la journée, je vous attendrai sous l'auvent, à côté de ma voiture grise et sale. La pluie cinglera les tôles, en ce jour mitigé de novembre. Le vent s'engouffrera d'ouest en est, jouant à faire danser mon ombre sur le sol gravillonné, souillé de fluides corporels. Je n'aurai pas froid longtemps. Je me sentirai bien mieux que dans le frigo. Des pies joueront les curieuses. Kafka les fera fuir, montera la garde jusqu'à votre arrivée, léchera, avec gourmandise, les pieds de son maître.

Il fera nuit quand vous rentrerez. Les filles devant, les garçons derrière, le coffre chargé des courses de la semaine, à ranger rapidement dans le réfrigérateur. Vous prendrez le virage de la maison, remonterez la petite pente d'enrobé. C'est alors que vous apparaîtra, lumineuse révélation dans le halo des phares, qu'il était votre père, votre époux, ce pantin ballant au bout de sa corde.

J'imagine qu'enfin, sûrement, vous ne passerez pas sans me voir.

# L’ennemi

*Arnault Destal*

— *Ils se tuèrent et eurent beaucoup d’encens*.

Il jeta un œil à Maxinne, mais elle s’était endormie dès la première tentative de suicide. Victor referma le livre, éteignit la veilleuse et tâcha de bondir sur son pied valide sans faire trembler la maison. En récupérant ses béquilles, il se demanda pourquoi les contes pour enfants devenaient toujours plus plombant. Idem, ces scènes explicites présentées comme des victoires arrachées avec les dents malgré leurs multiplications encensées dans plus ou moins tous les domaines — que voulaient-ils dire ?

Même si aucune ébauche de réponse n’était venue l’effleurer, Victor trouva qu’il avait déjà poussé la réflexion trop loin. Quand les parois glaciales de l’indocilité surgissaient au détour d’une errance, il était terrorisé à l’idée d’y rester collé, comme la langue d’un abruti à un morceau de tôle gelé. Frôler la marge était pour lui l’amorce d’une punition. Il avait besoin de se sentir glisser avec les autres sur la pente de son époque. Il n’était pas pressé de mourir, mais l’idée d’aller simple primait et excluait, de fait, la question d’un éventuel retour, mais aussi toute correspondance, halte ou écart de trajet.

Allait-il changer le monde en adhérant d’avantage à ses intuitions ? Qu’en ferait-il ensuite ? Il avait selon lui beaucoup plus qu’il n’aurait pu l’envisager — sa femme et sa fille en étaient l’incarnation ; sans mentir, elles étaient également admirables, quasi exposables en l’état. Cette pensée suffisait à clore tout ersatz de débat intérieur autour des choses de son temps. Cette pensée-là et le sentiment d’être en règle ; le reste pouvait revêtir toutes les formes possibles ou aller au diable.

C’est ainsi que ses considérations ne tinrent pas la distance qui séparait la chambre de sa fille de la cuisine. La fringale et le retard de Claire finirent de les anéantir. Il envoya un SMS à sa femme en supposant que la neige avait causé des embouteillages, ouvrit tous les placards et fit semblant d’en analyser les contenus dans un de ces tours absurdes que l’on tente parfois de se jouer à soi-même ; il savait très bien ce qu’il voulait. Il attrapa les biscuits, arrangea ça dans des coupelles et posa le tout sur un plateau. Un bocal d’olives tiré du frigo et un verre saturé de glaçons complétèrent le relief.

— À situation exceptionnelle, annonça-t-il pour s’en convaincre en ouvrant la bouteille de whisky.

Il délaissa l’idée de sauter sur un pied avec le plateau dans les mains, mais la formule « béquilles » ne l’inspirait pas davantage. Il marcha

tant bien que mal en grimaçant jusqu'au salon, posa son festin sur la table basse et s'affala sur le sofa, lumières éteintes. Il décida que la chaîne d'info en continu et les guirlandes électriques du sapin de Noël suffisaient largement. Au contraire de Maud chez Rohmer, il aimait cette pénombre chatoyante, régressive, d'où l'on pouvait contempler les flocons à travers la baie vitrée.

Il s'y appliqua un moment, puis consulta son téléphone. Sa femme n'avait pas répondu. Il était encore trop tôt pour s'en faire, pensa-t-il en vidant son verre à moitié. Trente minutes de retard avec un temps pareil restaient réglementaires. Se goinfrer de saloperies autour d'un Paddy un mardi soir l'était moins. Claire comprendrait, s'était-il persuadé. Ne pas avoir l'âme dissidente n'impliquait pas de ne jamais lâcher prise. Entravé depuis six jours, il s'agissait pour le coup d'une parenthèse consentie au cœur d'une pause forcée.

Il s'était levé pour un second verre et était revenu avec les béquilles et la bouteille — au cas où. La télévision évoquait les catastrophes récentes, notamment l'attentat de vendredi dernier. Aurillac trinquait pour la première fois, alors les journalistes s'attardaient un peu plus, en profitaient pour montrer les environs, les spécialités du coin, avec quelques plans sur le château et Notre-Dame-des-Neiges.

Victor n'était pas sûr de situer le Cantal mais nota que le nom de l'église était d'occurrence. Il avala trois mini-torsades au basilic. Son regard quitta l'écran flanqué du hashtag *#JesuisAurillac* pour se perdre dans l'entrelacs des guirlandes colorées. Il glissa de nouveau sur le spectacle des flocons avant de s'attarder dangereusement sur le placard où Claire planquait ses Lucky. Il émit une espèce de feulement, comme on tente d'apprivoiser une bête sauvage, moins pour s'en faire une copine que pour sauver sa peau.

Il n'était pas question de se remettre à fumer après tant d'efforts ; trois mois déjà. Il songea au gâchis que ce serait — et aussi à mettre de la musique (il voulait des classiques comme *Alone and Forsaken*) mais fut coupé dans son élan en se rappelant que Maxinne dormait à côté.

L'ivresse montait rapidement. Il n'avait pas vraiment bu depuis la fin de l'été. Cet abandon lui manquait. Claire avait désormais cinquante minutes de retard. Une pointe d'inquiétude perça, furtive, arrondie par l'alcool. Il appela sa femme mais tomba sur le répondeur. Il n'avait pas su quoi dire, alors il tenta de joindre son bureau sans y croire. Une employée décrocha.

— Il y a plus d'une heure ? insista Victor.

— Par ce temps, rien d'étonnant.

Il eut envie de lui raccrocher au nez, comme dans les polars, pour voir, mais s'excusa du dérangement et salua de la manière dont il l'avait

toujours fait. Il n'osait pas se l'avouer, mais il n'était pas contre l'idée d'une heure supplémentaire dans l'exceptionnel, même si cela s'organisait au détriment de Claire. Il se servit un troisième verre qu'il considérait déjà comme le dernier, ou pas loin, puis se laissa dériver loin de toute forme d'interrogation.

Lorsqu'on frappa à la porte quelques minutes plus tard, Victor fut saisi comme sous l'effet d'une décharge. En tête, l'image de ces flics venant annoncer les pires nouvelles, car évidemment Claire avait ses clés et il n'attendait personne. Il sauta jusqu'à l'entrée, dans une agitation contrastant de manière brutale avec l'indolence dans laquelle il se vautrait jusqu'ici.

Au lieu de ça, un grand type chauve et souriant, vêtu d'un pull criard sur un pantalon à pinces, lui tendait un sac zippé comme s'il s'agissait d'une livraison.

— Je viens de la part de Claire.

— Claire, répéta Victor comme s'il n'avait jamais entendu ce prénom.

— Je crois qu'il faut mettre ça au congel.

Victor lâcha le montant de la porte, s'empara du sac et l'inspecta en essayant de garder l'équilibre ; pommes dauphine, colins d'Alaska, filets de saumon, fleurettes — il se rappela qu'elle avait parlé de faire des courses.

— Elle a eu un accrochage en sortant de Carrefour. Pas de casse, heureusement. Ça roule à deux à l'heure, mais c'est loin de filer droit.

Victor resta interdit, son pied gauche au-dessus du sol. L'homme fit un geste interrogateur en direction de son bandage. Victor en fit un autre en direction de l'escalier enneigé que l'inconnu venait d'emprunter. Ils échangèrent un mouvement de tête complaisant.

— Par chance, je suis passé juste après l'accident.

L'homme avait fait ce geste des deux mains censé représenter des guillemets autour d'accident. L'espace d'une seconde, Victor crut qu'il parlait de sa propre chute, ici-même, quelques jours auparavant.

— Elle m'a chargé de vous apporter ça, poursuivit-il. Et de vous dire que tout allait bien, mais que son téléphone n'avait plus de batterie. Et comme vous êtes sur ma route... Mission accomplie.

— Mais vous êtes ?

— Son collègue, à l'inspection.

— Ah ! fit Victor sans vraiment savoir de quoi il parlait. Mais elle fabrique quoi au juste ?

— De ce que j'ai compris, il y a ces foutus constats à remplir. L'autre conductrice avait l'aile droite un peu (il traça une forme étrange dans le vide sans terminer sa phrase). En tout cas, elles avaient plus l'air de copiner que de régler un litige.

— C'est tout elle ça, lâcha Victor, sans conviction, avant de remarquer que le pull de l'homme collectait tous les flocons du quartier.

Il lui proposa d'entrer en se dirigeant vers le congélateur. Claire, qui n'allait plus tarder, fera la conversation, pensa-t-il dans la foulée. Il n'avait pas retenu le prénom du collègue, mais prévoyait déjà d'en faire l'économie ou rattraperait l'information au vol, comme souvent quand il n'osait pas faire répéter.

— Vous prendrez bien un verre en attendant son arrivée, lança Victor qui remplissait les bacs à la hâte. Whisky, bière, coca ?

— Va pour la bière, répondit l'homme en s'essuyant les pieds.

Victor tendit une Carlsberg décapsulée, puis l'invita à le suivre en sautant vers le salon.

— Ce n'est pas trop épuisant ?

— J'ai des béquilles, mais je dois constamment batailler entre le haut et le bas.

— Pas simple de trancher, conclut l'homme en souriant.

Victor reprit sa place en lui rendant son sourire, puis indiqua du menton les biscuits apéritifs. Il n'était pas sûr de savoir si une blague s'était planquée dans la remarque.

L'autre s'installa dans le fauteuil.

— Ne manque qu'un feu de cheminée, lança Victor, comme pour s'excuser de l'ambiance réveillon.

L'homme gardait la même expression devant les guirlandes clignotantes.

— Un feu de cheminée et des schtroumpfs, précisa-t-il sans espérer de meilleure réaction.

C'est à cet instant que Victor réalisa qu'il n'avait rien à dire. Il termina son verre d'un trait pour se donner du corps, mais dans une obscure correspondance son esprit s'en trouva d'autant plus vide. En attaquant sa quatrième tournée, il chercha une idée. En vain. Pas même un brouillon. D'habitude, c'était le contraire qui se produisait. Surtout pour les brouillons. Il regretta d'avoir été si cordial, puis se rappela que cet homme rendait quand même service. Lequel exactement ? Une belle histoire et des produits congelés, lista Victor, comme si tout ça remontait déjà loin. Que dirait Claire s'il l'avait laissé filer comme un sauvage ? Dans sa misère, il y avait la télé. Il décida donc de la regarder, le plus naturellement possible. Il savait que ça ne se faisait pas, mais il était chez lui après tout. L'autre serait bien obligé de l'imiter, pensa-t-il encore. Et ce n'était pas pire que de parler pour rien, même si pour le moment une photo encadrée piquait la vedette aux actualités internationales. On y distinguait Claire et Victor, à peine plus jeunes, joue contre joue.

— Venise, fit l'homme d'un air entendu.

— Exact, répondit Victor, un peu surpris à l'idée que Claire ait pu évoquer ce voyage qui ne datait pas d'hier.

En y songeant plus avant, *Santa Maria della Salute* et le gondolier tirant la gueule au second plan sonnaient le glas de toute incertitude. Malgré la pénombre.

— On ne peut pas se tromper, ajouta-t-il un ton au-dessus, comme pour s'empêcher d'ajouter une connerie.

Il récolta le sourire habituel et avala une olive en tordant la bouche. L'horloge de la chaîne d'info donnait vingt et une heures vingt-deux et les présentatrices évoquaient l'épisode de froid sans précédent qui traversait l'Europe. Comme si la bouffe allait décongeler, songea Victor en s'envoyant une rasade de whisky. Il fut à deux doigts de dire quelque chose pour stabiliser sa pensée, mais le flot des images eut raison de sa fulgurance.

À Cluj-Napoca, la *Piata Unirii* était réduite à une épaisse couche de neige. La statue du roi Mathias Corvin formait une congère impressionnante et l'église Saint-Michel semblait trôner, quasi seule, au milieu d'un paysage à la Bruegel. La ville de Debrecen vivait sans lumière depuis deux nuits et Bratislava craignait de subir le même sort. Des bateaux étaient pris dans les glaces à plusieurs endroits du Danube ; partout, le même spectacle renvoyait l'homme moderne à son écrasante vulnérabilité.

— Tenez ! lança machinalement Victor en croquant dans un biscuit, tandis que des gens patinaient sur le Grand Canal.

— Quand on parle de Venise, souligna l'homme entre deux gorgées.

L'Ouest n'était pas épargné par la vague, mais les conséquences étaient moins spectaculaires. On voyait maintenant les Français du quotidien donner des coups de pelle devant leurs entrées, marcher en canard sur une plaque de glace ou gratter leurs pare-brises d'un air noir ; une collection d'emmerdements plus classiques et une accroche inespérée pour Victor.

— À chaque fois, c'est le même cirque. Ils ne savent plus quoi faire pour meubler.

Comme pour la vanne des schtroumpfs, l'homme n'embraya pas. Tout au plus avait-il amorcé un mouvement de tête, mais son hôte s'obstina.

— Je veux dire, depuis la nuit des temps il neige en hiver et chaque année on a l'impression de redécouvrir le phénomène.

— Qu'entendez-vous par « nuit des temps » ? fit l'homme en reposant sa bière dans une note cassante.

Victor relâcha une poignée d'amandes dans la coupelle. Il savait que ça ne se faisait pas, mais il était toujours chez lui. Il n'avait surtout pas compris la question et encore moins le ton sur laquelle elle était posée.

— Si la nuit des temps représente une infinité insondable précédant

notre univers, on élude un peu l'idée d'origine. Si tant est que l'origine ne soit pas l'aboutissement d'un processus, ajouta l'homme en fouillant dans la poche arrière de son pantalon. Et que le néant puisse engendrer quelque chose.

Victor restait sans voix. Stationnaire. Une paire de claques n'aurait pas eu moins d'effet. À peine trouva-t-il la force de ramener son bras pour achever sa quatrième tournée. Pendant que l'autre parlait, il eut cette vision pénible d'astres roulant sans but au cœur des ténèbres. Il était maintenant question de savoir si le début était une fin ou non. Comme si tout ça n'était pas assez éprouvant.

Adolescent, la simple image de Jupiter dans un bouquin était déjà un tourment. Si la géante gazeuse lui flanquait la nausée, le reste de l'univers n'était pour lui qu'une suite de vertiges abscons, de mauvais lendemains de cuite — il avait toujours détesté ça. Et particulièrement ces types qui prenaient plaisir à rappeler que telle énorme planète n'était rien comparée au système solaire, qui lui-même n'était rien face à la Voie lactée qui — quelle surprise — n'était rien devant une quantité d'autres galaxies qui à leur tour s'inclinaient devant d'autres objets célestes, toujours plus lointains, plus massifs, plus morts ou plus furieux, au choix, s'intimidant les uns les autres dans la démesure la plus suffocante, sans oublier ces trous noirs dont la principale occupation se résumait à aspirer l'ensemble dans une nonchalance sans nom. Ces gens pouvaient continuer ainsi pendant des heures, mais Victor n'avait jamais capté le message. Fallait-il s'en réjouir ou s'effondrer en larmes ? Organiser un banquet ou s'inscrire dans un club de tir ? Personne ne le disait. Les types repartaient, ravis, et c'était tout.

— Ça vous dérange si je fume ? conclut l'homme en tassant une cigarette sur le bord de la table.

Évidemment que ça le dérangeait, mais que pouvait-il répondre ? Tout juste sortait-il de cette orgie spatio-temporelle que sa fille s'était mise à hurler. Il se leva d'un bloc, vacilla sévèrement, manqua de s'appuyer sur le crâne de son invité et sauta jusqu'à destination en s'accrochant à toutes les prises dont une maison moyenne dispose.

Maxinne était assise dans son lit, en pleurs. Son père resta un moment avec elle pour la rassurer en s'appliquant à construire une muraille de peluches autour d'elle. Sur le chemin du retour, il croisa l'homme dans le hall, prêt à partir.

— Elle a fait un cauchemar et veut sa maman, soupira Victor comme pour se défendre. Rien d'étonnant.

Il marqua une pause et ajouta :

— Vous ne trouvez pas que les livres pour enfants vont un peu loin ces temps-ci ?

L'homme affichait son sourire habituel, n'exprimant rien d'autre que sa propre empreinte.

— Dans le dernier que je lui ai lu par exemple, s'obstina Victor. Un auteur très bien, qu'on voit partout. Il a raflé tous les prix. L'air sympa. Ça parle d'enfants qui veulent changer de sexe, mais comme leurs parents sont pauvres et ne peuvent pas payer l'opération, ils sombrent un à un dans la drogue, enchaînent les cures, les rechutes, s'ouvrent les veines. Bien sûr, c'est pas exactement raconté en ces termes et ce sont des sortes d'opossums, ça reste pour les gosses, et je sais bien que nous sommes au vingt-et-unième siècle, mais je me demandais, que veulent-ils dire au juste ?

L'homme ouvrit lui-même la porte d'entrée, comme si Victor n'avait rien dit ou s'était mis à danser sur les mains.

— Je dois y aller maintenant. Vous saluerez Claire de ma part.

De même, faillit répliquer Victor, mais l'absurdité de sa remarque resta bloquée à l'arrière de ses gencives. À croire qu'un logiciel de secours était chargé de limiter la casse quand le reste du corps passait en mode économique.

Il suivit du regard l'homme s'engageant dans l'escalier qui lui avait coûté sa cheville, puis observa la silhouette s'engouffrer dans un break incertain de l'autre côté de la rue. Lorsque les phares creusèrent les ténèbres, Victor leva machinalement la main comme on salue un vieil ami et referma la porte. Il regretta presque, non pas que cet homme soit parti, mais de se retrouver seul. Il avait tout à coup des choses à raconter et se sentait même les épaules pour discuter planètes. De retour au salon, la première chose qu'il remarqua était cette cigarette posée à la verticale sur un coin de la table basse. Il chercha une version d'*Alone and Forsaken* sur l'ordinateur et la lança à un volume qu'il jugea raisonnable, puis se rappela que des allumettes traînaient dans le tiroir de l'évier.

*

Le cortège se dispersait maintenant par grappes à travers la bruine. Maxinne avait depuis longtemps quitté cette ville pour un décor où seuls ses cauchemars viendraient la harceler, mais une marche avait été organisée pour les quinze ans de la disparition, moins par espoir de relance que pour le symbole. Quand la place fut quasi déserte, elle embrassa quelques joues, demanda une clope à son copain, puis entraîna dans son sillage un petit groupe en direction du centre-ville.

— C'est pas ton père le type là-bas ?

— Non, fit-elle sans même se retourner sur cette ombre esseulée, saluant dans le vide, dans une symétrie grotesque avec la part la plus stupide du drame qui s'était joué quinze ans plus tôt.

En dépit d'éléments notables, l'enquête avait collectionné les fausses pistes. La voiture fut retrouvée, mais nulle trace d'accrochage ni d'un collègue à l'inspection. On relança régulièrement les recherches, jusqu'à l'épuisement total des forces devant la vacuité du dossier. Des médiums déclarèrent Claire décapitée, séquestrée ou menant grand train au soleil — pourquoi pas tout ça à la fois, avait pensé Maxinne alors encore mineure. Un complot fut plus tard évoqué. Des corbeaux prirent le relais.

Évidemment, il y eut les empreintes, les relevés, les caméras de surveillance. L'une d'elles avait filmé Claire au travail. Une autre au supermarché. Les achats correspondaient. Puis la trace s'était perdue dans les zones d'ombre, les angles morts, au cœur des imprécisions climatiques et des défaillances du système. Une autre encore avait saisi les contours du suspect numéro un arriver puis repartir de leur maison. On y distinguait également Victor, dans le rectangle de l'entrée, faisant ce geste amical de la main.

Maxinne aussi avait vu la vidéo à quelques années d'écart, avant de couper les ponts avec son géniteur. La qualité était mauvaise, mais on y devinait une bonhomie confondante et une bienveillance vertigineuse envers celui qui, d'une manière ou d'une autre, lui avait arraché sa mère. La vision de ce geste accentua sa honte jusqu'aux limites du respirable, résumant le triomphe d'un ennemi venu les narguer dans leur propre foyer, comme ces diables des contes anciens qu'on invite par ennui, paresse, lâcheté — inapte au discernement, étranger aux étoiles et aux signes.

# Les petits carnets

*Roland Goeller*

Cela a commencé avec la boîte de café. Sans doute cela avait-il commencé bien avant mais, avec la boîte de café disparue, il n'a plus été possible de l'ignorer, même si l'incident n'a pas eu de conséquences fâcheuses. La préparation du café du matin, c'est le domaine de Jean. Laisse, je m'en occupe, dit-il lorsque d'aventure je m'apprête à le faire ou que, pour une raison ou une autre, lui-même s'est mis en retard. Avec une application d'écolier, il met la bouilloire en route, mesure trois cuillérées rases de café dans le récipient et verse l'eau bouillante par-dessus. La journée commence vraiment lorsque s'élève l'arôme qui remplit la maison tel un zéphyr matinal. Auparavant s'écoulent des instants indistincts, entre chien et loup, entre aurore et aube, des instants sans véritable consistance au cours desquels les effets des rêves persistent et les objets occupent des places surprenantes, le verre oublié la veille sur la table a rejoint l'évier ou le torchon délaissé sur une chaise se retrouve accroché à une patère. Jean se charge aussi de faire les courses à la supérette voisine et prend habituellement du café de Colombie, du Costa Rica, du Brésil ou encore d'Éthiopie, quatre essences qui ont reçu notre approbation commune. Il choisit la provenance en fonction de son humeur. Il en ouvre le paquet, méticuleusement, et verse le contenu dans une de ces boîtes en fer-blanc avec fermoir qui, mêmes vides, gardent l'odeur longtemps. Puis il range la boîte dans une étagère murale, sur un rayon élevé, de ceux que je ne peux atteindre qu'avec l'aide d'un tabouret. Tu veux vraiment m'empêcher d'y toucher, lui dis-je parfois. Jean fait une tête de plus que moi et il lui suffit de tendre le bras, mais je n'insiste pas, je suppose que deux personnes qui vivent ensemble depuis longtemps ont besoin de délimiter des zones inaccessibles dans l'espace commun, sans doute ai-je les mêmes petites manies. C'est pourquoi j'ai d'abord été surprise lorsque Jean est revenu dans la chambre en disant, dis-moi, où as-tu rangé le café ? Habituellement, il se lève le premier, et j'ai trouvé qu'il mettait bien longtemps pour s'acquitter de cette tâche pourtant simple. Je l'ai entendu ouvrir chaque porte des rangements de la cuisine et les laisser se refermer avec un claquement sec, tel un voleur qui aurait oublié d'être discret ou qui soudain se hâte. Je lisais et, machinalement, sans noter qu'il m'accusait implicitement, je lui ai dit que le café était à sa place habituelle. Il n'y est pas, a-t-il trouvé à répondre, debout dans l'encadrement de la porte avec l'attitude d'un enfant qui aurait oublié son cartable à l'école. Tu auras mal regardé, ai-je encore dit, ce à quoi il répondit du tac au tac, non je t'assure.

Je compris qu'il voulait que je me lève pour l'aider à chercher et c'est ce que je fis, non sans ronchonner, j'ai moi aussi mes petites habitudes et, dans le cas d'espèce, elles consistent à traîner au lit aussi longtemps que l'odeur du café n'est pas venue jusqu'à la chambre, Jean ne manque pas une occasion de me taquiner à ce propos. Nous avons cherché tous deux. Nous avons cherché un long moment et nous nous sommes renvoyés la balle, chacun accusant l'autre d'avoir déplacé la boîte ou de l'avoir machinalement rangée ailleurs. Nous avons ausculté méticuleusement le frigo, là où était sa place lorsque nous croyions à la vertu du froid pour conserver l'arôme et, comme je persistais dans le démenti, Jean a remis sur le tapis cette histoire de chemises à propos desquelles je me dois de plaider coupable. Il s'agissait de chemises repassées, des chemises dont il prenait un soin particulier que j'avais malencontreusement rangées parmi mes propres affaires, si bien rangées que nous les avons retrouvées bien plus tard. J'avais nié à l'époque et je peux m'entêter, aussi, lorsqu'elles réapparurent, Jean en a-t-il fait toute une pendule et, à la moindre étourderie, ne manque-t-il jamais de me mettre cela entre les dents. Quant au café, après dix minutes à chercher et à réfuter ses accusations, je me suis fâchée, Jean, il y a des moments où tu peux être odieux. De guerre lasse nous avons déjeuné avec un restant de café de la veille, réchauffé, sans desserrer les dents. Au cours de la journée, nous avons acheté d'autres paquets de café, rangés dans le placard à épicerie, en présence l'un de l'autre, mais la boîte n'a réapparu que dans la soirée, elle se trouvait au milieu des boîtes à outils. Jean en est resté les bras ballants, il ne pouvait pas m'accuser, je ne vais jamais de ce côté-là.

*

Quelques jours plus tard, il m'est venu à l'idée de préparer des œufs sur le plat pour le dîner. Le contrat diététique suppose certes une cuisine pauvre en beurre et en matières grasses, mais on ne peut pas toujours s'en tenir strictement aux préceptes des médecins. J'ai posé une poêle sur la couronne de petites flammes bleues et ouvert le frigo, mais à ma grande surprise n'y ai trouvé nulle trace du beurre. J'ai regardé deux fois, je me sais étourdie, j'ai cherché dans mes souvenirs, le beurre avait servi à midi pour la cuisson de deux steaks, la première dérogation de la journée. J'ai ouvert les placards les uns après les autres, sans plus de succès, le beurre est resté introuvable. Inutile d'en faire un fromage, me suis-je dit, et j'ai ouvert une bouteille d'huile d'olive dont j'ai jeté l'opercule à la poubelle où, *deus ex machina*, a émergé la motte de beurre, beurrier compris. Je suis restée sans voix, mais absolument certaine de ne pas avoir jeté le beurre à la poubelle, de même qu'il est impossible que j'ai pu ranger le café parmi

les boîtes à outils. Jean lisait dans la pièce à côté et l'envie me prit de tirer l'affaire au clair séance tenante, mais à peine l'ai-je aperçu que déjà je renonçai. Mon instinct m'a dit, abstiens-toi ou parles-en plus tard. Que lui aurais-je dit du reste ? Pour quelles raisons avoir jeté le beurre à la poubelle ? Comme s'il avait fait une chose pareille en étant capable d'avancer une bonne raison. Non, Jean aura été victime d'une sorte d'absence de lui-même, à l'époque je formulais les choses ainsi, et j'aurais été bien cruelle de lui en faire le reproche. Du reste, Jean aurait contesté, d'autant plus que je ne suis pas certaine des limites de ma propre étourderie. Ranger les chemises de Jean parmi mes propres affaires, sans doute, mais jeter le beurre au lieu de le ranger au frigo ! À Jean qui a levé les yeux vers l'embrasure de la porte, j'ai dit avec mon plus beau sourire, nous allons pouvoir dîner, et je suis retournée à la cuisine pour la préparation des œufs non sans prendre soin de mettre à la poubelle d'autres déchets afin de dissimuler le beurre. À table, Jean n'a pas même remarqué que j'avais utilisé de l'huile d'olive.

Par la suite, je n'en ai pas reparlé avec lui, je me suis contentée de devenir attentive à certaines choses à propos desquelles je m'étais toujours fiée à lui. Je le suivais des yeux lorsqu'il déplaçait des objets et lorsqu'il s'affairait à la cuisine, je m'arrangeais toujours pour avoir à y faire moi aussi. J'ai l'impression que tu me surveilles, me disait-il parfois, renfrogné. Je ne te surveille pas, ai-je systématiquement protesté, même si c'était exactement ce que je faisais, mais à l'époque je n'en étais pas encore à relier tous ces petits incidents entre eux. Moi aussi, il m'arrive d'oublier quelque chose, ajoutai-je, et il s'en contentait.

Nous habitons une petite maison construite en retrait par rapport à la route. La boîte aux lettres est installée à côté du portail, une longue allée bordée de massifs de fleurs y conduit. Le facteur passe aux alentours de onze heures et Jean guette son passage. Une après-midi cependant, j'ai trouvé quelques enveloppes et prospectus abandonnés à mi-chemin de l'allée. Il faisait beau et il n'avait pas plu, de surcroît j'aurais pu passer à côté sans les apercevoir. Tu ne m'as pas dit qu'il y avait une quittance d'électricité au courrier, lui ai-je dit, mais il m'a regardé avec une expression de surprise. Je l'ai vu chercher dans ses souvenirs puis me répondre avec aplomb, non, il n'y avait pas de courrier ce matin. Un instant je fus tentée de soutenir la conversation, histoire de lui faire prendre conscience des choses, mais j'aurais eu tort de toute façon. En jardinier méticuleux, Jean ne manque jamais une occasion de ramasser les feuilles fanées et les fleurs flétries, il se sera arrêté devant un amas qui aura attiré son attention et le courrier lui sera sorti de l'esprit, abandonné au pied d'une pivoine, comme aurait fait un enfant qui délaisse un jouet pour en prendre un autre. Cependant, je commençais à me dire, les

incidents se répètent, on ne peut plus fermer les yeux, d'autant qu'un sentiment d'insécurité semblait s'emparer de Jean. Lorsqu'il lisait, ses sourcils parfois tressautaient, comme si soudain une pensée traversait son esprit sans qu'il réussisse à la saisir et qu'il en reste démuni.

Un autre jour, j'ai trouvé une brosse à dents parmi les petites cuillers dans le buffet. La veille, Jean avait cherché la sienne partout, il était allé jusqu'à m'accuser de l'avoir dissimulée. Je lui en avais donné une autre en le priant de ne pas faire tant d'histoires pour si peu. Un autre jour encore, tandis qu'il s'en revenait de sa promenade quotidienne, je lui ai demandé, alors, qui as-tu croisé aujourd'hui, et il m'a regardée, ahuri. Qui, je ne sais pas, a-t-il répondu. Tu t'es bien promené au parc, ai-je insisté, peut-être maladroitement, car j'avais du mal à accepter que les choses prennent cette tournure. Je me doutais bien de ce qu'il en était, j'ai consulté les sites de vulgate médicale et j'ai lu des témoignages qui recoupaient ce que je pouvais en dire, et pourtant je luttais encore contre l'évidence. Je n'en avais parlé à personne encore, pas même aux enfants, lesquels devaient certainement se douter de quelque chose, il est impossible que Jean ne se soit pas trahi au cours de l'une des conversations qu'il tient avec eux de façon quasi hebdomadaire.

Peut-être Jean ne savait-il pas même qu'il revenait de promenade ! Peut-être n'est-il rentré à la maison que par l'effet de l'habitude de ses jambes, ou de sa perception des lieux familiers. Avait-il totalement perdu le souvenir de la promenade ou alors seulement de ses étapes ? Le début ou la fin, ou les deux ? L'itinéraire principal de la promenade a dérivé hors du temps, hier, avant-hier ou le mois passé. Mais Jean se sera aperçu de l'interrogation dans mes yeux, de ma consternation à le voir en difficulté sur une chose aussi banale. Il a été pris la main dans le sac, incapable de dissimuler le fait qu'il ne se rappelle plus. Dans le cas de la motte de beurre ou de la brosse à dents, il disposait d'arguments pour sauver la face. Dans le cas de la promenade en revanche, il avait l'air pitoyable d'un enfant pris à contrefaire la signature de ses parents. Je ne savais pas alors quel parti prendre, engager une conversation approfondie à propos de tous les petits incidents qui émaillaient notre quotidien depuis quelque temps déjà ou, au contraire, me taire, me détourner pour ne pas l'enfoncer davantage et lui laisser un sursis.

Un sursis, s'est exclamé le médecin de famille en levant les bras au ciel. J'ai fini par m'en ouvrir à lui et il m'a dit que la maladie évolue par paliers, comme la marée montante quand, sur la plage, elle défait la forteresse de sable érigée par des enfants. Les vagues déferlent et meurent dans un dernier souffle, elles grignotent les festons par petites bouchées, puis soudain une vague plus hardie s'avance et renverse ce qu'il reste de digue. Il faut consolider les festons. Consolider et mettre l'esprit sous

tension, lire, beaucoup d'activités physiques ou domestiques ! Il n'y a donc rien à faire, lui ai-je dit avec un geste de colère, quoique je susse qu'il n'y avait pas grand-chose à faire, je l'avais lu et relu. Le médecin a déposé devant moi toute l'impuissance de ses mains ouvertes. Le combat, c'était à moi de le mener désormais, tenir les festons. De retour à la maison, j'ai dit à Jean d'un air exagérément enjoué que le médecin lui trouvait une excellente santé tout en me demandant ce qu'il a bien pu faire pendant mon absence, ou *son absence*. À partir de cette époque, lorsque je le laissais seul, j'avais le sentiment d'abandonner la maison ouverte à tout vent. Au retour, j'évaluais en quelques coups d'œil furtifs ce qui avait changé, quels objets avaient été déplacés, quelles portes étaient restées ouvertes. Je ne pouvais plus alors garder longtemps le dos tourné, car Jean en aurait profité aussitôt. Lorsque je retrouvais toutes choses à leurs places, j'en étais soulagée mais je savais aussi que des petites cuillers avaient peut-être migré vers la boîte à outils, que des quittances avaient été jetées à la poubelle ou qu'une plaque chauffante avait été laissée allumée à la cuisine. Je ne savais pas cependant que Jean était bien plus instruit sur son état qu'il ne le montrait et qu'il était en train de mettre en place, précisément quand j'avais le dos tourné, des tas de petits repères susceptibles d'agir comme autant de garde-fous.

*

Dans les premiers temps, il a pourtant refusé d'admettre l'évidence. Il estimait être victime d'étourderies au même titre que moi. Que celles-ci fussent de nature différente n'entrait pas alors en ligne de compte à ses yeux. Lui, toujours ordonné et méticuleux, était en train de devenir distrait, rien de plus, une décompression par rapport à toutes ces années de travail où prévalaient discipline et rigueur. Mais les petits incidents se sont multipliés. Si le café retrouvé parmi les outils peut à la rigueur être mis sur le dos d'une distraction, l'accumulation de paquets mal rangés ou de mottes de beurre mises à la poubelle a fini par plaider contre lui.

De plus en plus souvent, Jean rentre de promenade sans savoir d'où il vient. Puis vint le jour où, à dix-huit heures, il n'était toujours pas revenu. Je m'en suis inquiétée et suis partie à sa rencontre, là où je pensais le trouver, au petit parc boisé. Nous étions déjà entrés dans cette période où les masques étaient déposés, je lui avais parlé de mon entretien avec le médecin, Jean lui aussi avait consulté et nous pouvions alors en parler sans faux-semblants, en toute transparence ou presque. J'ai retrouvé Jean errant aux alentours du parc, comme paniqué. Lorsqu'il m'a aperçue, il semblait rassuré. Que fais-tu, lui ai-je demandé et il m'a répondu, je n'ai pas retrouvé le chemin de la maison. Il a regardé les arbres, les grilles du parc,

les bosquets avec une insistance particulière, comme pour forcer sa mémoire. J'ai fait avec lui le chemin jusqu'à la maison en prenant soin de désigner des repères et de nommer les choses, sortir du parc, prendre à gauche, longer la rue Clémenceau et ensuite, deuxième à droite, notre maison est au milieu de la rue, au numéro cinquante. Nous sommes retournés au parc par le même chemin pour que les indications se succèdent dans un sens et dans l'autre et, de retour à la maison, Jean a refait mentalement tout l'itinéraire jusqu'au fauteuil où il se laisse choir et qu'il souhaite tourné d'une certaine manière, dos à la bibliothèque et pieds vers la double porte, de telle sorte que la lumière éclabousse les pages de son livre. Il en a même griffonné les principaux jalons sur un bout de papier glissé dans sa poche, par crainte d'oublier à nouveau, par crainte d'une absence plus grave encore. Il avait noté aussi, parc boisé, quinze heures, peut-être à mon intention si j'en étais venue à lui demander ce qu'il avait fait de son après-midi.

Depuis, Jean se munit en permanence de blocs-notes et de carnets. Il en affecte un à chaque côté de sa vie. Ainsi du carnet des promenades où il consigne le jour, l'heure de départ, le lieu de destination, les personnes de sa connaissance rencontrées, les sujets abordés au cours des brèves conversations qui se nouent, l'heure à laquelle il rentre et le chemin qu'il emprunte. Le lendemain, il note les mêmes choses, même si la promenade est identique. En consultant le carnet, il irait automatiquement à la dernière page renseignée et saurait. Par ailleurs, sa poche contient, pliée, une carte du quartier avec le nom des rues et un rectangle rouge à l'endroit de notre maison. En bas à droite, il a écrit en grandes lettres « revenir au rectangle rouge ».

Parfois il exécute un croquis avec une mine de plomb glissée dans la poche de sa veste. Les dessins à la mine de plomb ont plus de corps que les autres, dit-il. L'inclinaison et l'appui plus ou moins intense de la pointe donnent aux motifs une consistance hors de portée des crayons ordinaires, même si les dessins perdent en précision, mais est-ce important ? L'ambiance ne prévaut-elle pas sur la précision du trait ? Dans ses jeunes années, Jean avait aimé dessiner, puis la vie avait imposé son rythme et ses priorités, et le dessin avait cessé d'en être une. Le dessin invite à regarder le monde avec des yeux attentifs, explique-t-il, des yeux avides des harmonies et des cohérences qui se dérobent et qui échappent à la plupart des regards profanes. Les pages du carnet cependant n'autorisent que de très petits croquis mais Jean en accepte la contrainte. En contrepartie, le carnet tient dans une poche de sa veste. Le rectangle délimite la fenêtre de son imaginaire, son défi est d'y inscrire le maximum de choses tout en respectant la lisibilité et la composition. Aussi choisit-il ses sujets. Tel jour, il s'attarde sur le poids d'une branche de cèdre. Lourde de toutes ses

pommes, le moindre souffle de vent la fait osciller comme un bateau agité par la houle. Un autre jour, il saisit une poche de lumière qui lutte entre les branchages, on encore l'état d'apesanteur des enfants lorsque, arrimés aux balançoires du parc, ils parviennent dans un grand élan au point d'élongation le plus haut. Jour après jour, son carnet se noircit et l'imperceptible friction des pages les unes contre les autres étend sur les dessins un petit voile gris, comme s'ils avaient été exécutés il y a longtemps. Quelquefois, il constate avec fierté qu'il n'a nul besoin de consulter son carnet pour faire le compte-rendu de ses promenades, les dessins agissent dans sa mémoire comme des souvenirs gravés avec un outil bien plus acéré. De même, il dit ne pas avoir une seule fois consulté la carte du quartier dont il s'assure régulièrement de la présence dans sa poche. Les festons tiennent.

*

Au fil des mois, les carnets s'accumulent, même si parfois Jean en vient à se demander qui en est l'auteur. Doit-il explicitement y noter ses nom et prénom ? Sans doute serait-il encore capable de les déchiffrer, de reconnaître qu'il s'agit d'un nom et d'un prénom, mais ils resteraient sans signification, sans rapport avec l'homme qui vit dans cette maison, à mes côtés, père de deux enfants qui désormais prennent un peu plus souvent de ses nouvelles. Pendant ses absences se fabriquent des séquences de souvenirs qui ne savent plus où se fixer dans la mémoire, comme ces fichiers perdus, sans adresse sur le disque dur, que le moteur de recherche ne parvient pas à localiser. Les souvenirs s'accrochent par des hameçons à la ligne du temps mais aussi aux registres du langage, des sonorités, des odeurs ou des autres souvenirs. Qu'est-ce qui fait que, tout au long de la vie, les hameçons mordent aux bons endroits et, un jour venu, mordent avec une aléatoire désinvolture et parfois pas du tout ? Peut-être Jean est-il parvenu au terme de sa vie. Non pas de sa vie biologique, les organes ne sont pas encore usés, mais au terme de sa vie d'homme, trait d'union entre son père et sa mère, morts et enterrés depuis longtemps, et ses propres enfants qui n'ont plus vraiment besoin de lui et qui appellent juste pour prendre des nouvelles.

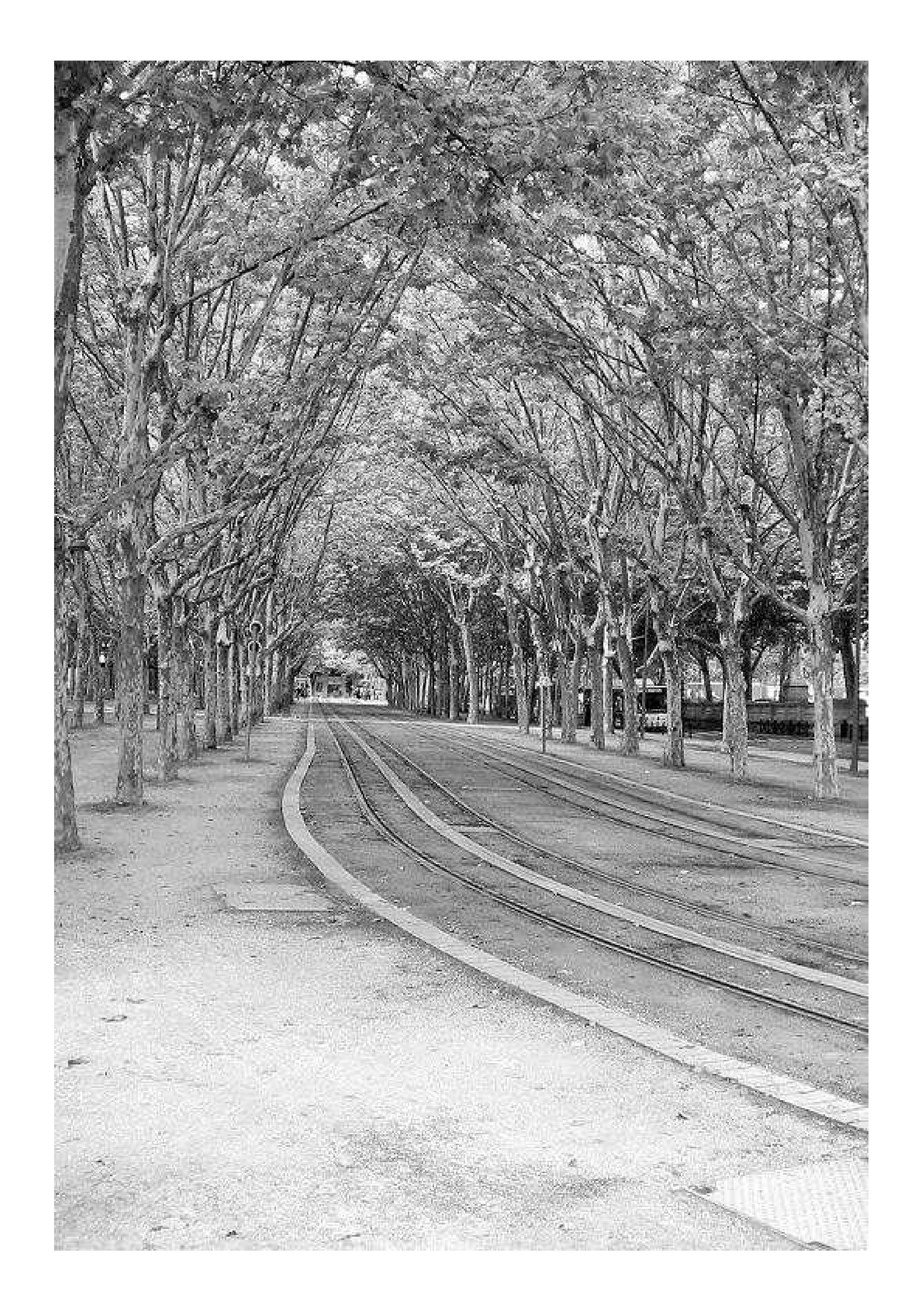
Pour surveiller le temps, prétend-il, il a réparti dans la maison des petits pense-bêtes sur lesquels il s'oblige à noter les heures, preuves éparpillées de sa présence, et lorsque j'en trouve avec de grandes lacunes, je lui adresse une bienveillante remontrance. Mais quand je mets la main sur un mot qui dit « Louise est la femme avec laquelle j'ai passé ma vie », je sais que notre route, lentement, quitte la plaine et s'adosse à des reliefs de plus en plus escarpés.



*Traces d’un paysage qui n’existe plus*



par Alexandra Fontaine



*Rue du départ*

par Charles Duttine



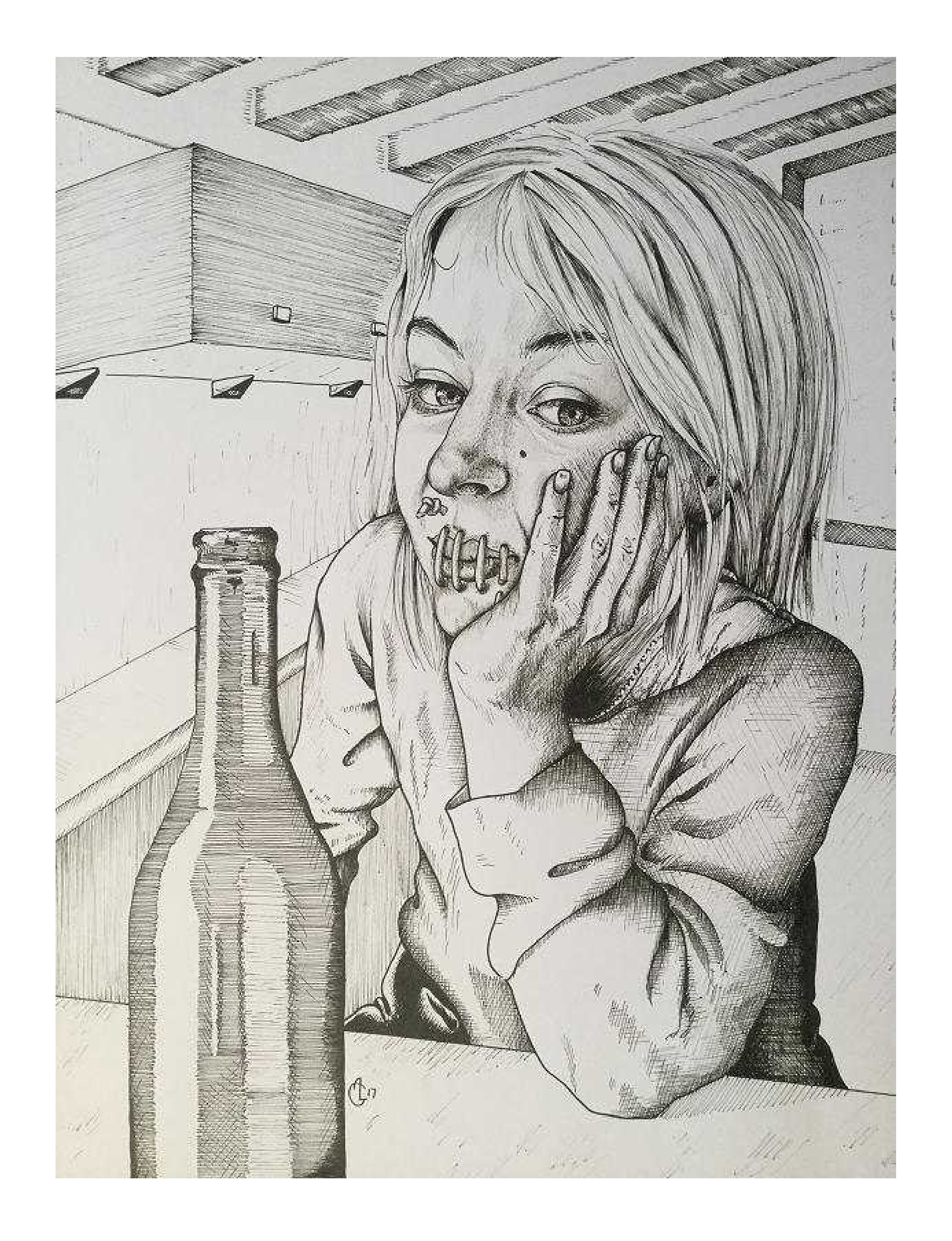
# *L'absence*

par Armelle Le Golvan



*Le manque*

par Armelle Le Golvan



*Rupture*

par Armelle Le Golvan



# Tout pour l'Art

*Tonnya Crif*

*Dans cette rubrique, le narrateur dévoile une partie sombre ou secrète de son existence à travers un récit à la première personne.*

Née en 1976 dans une famille pauvre, je compris vite que l'école ne serait pas un moyen suffisant pour satisfaire mon appétit de richesse et de pouvoir. Sans la merveilleuse découverte que je fis : l'Art, j'aurais sans doute pu me résigner à la vie minable que m'offrirait un boulot quelconque. Je tombai amoureuse de la peinture moderne sans modération. Elle fut ma seule bouffée d'oxygène dans cet univers. Je bouclai rapidement, et sans difficulté, des études de comptabilité qui me permirent d'obtenir un poste correct dans une société spécialisée dans la vente d'œuvres contemporaines.

Au cours de ces années à la faculté, un étudiant, fils de notables, avait manifesté son désir de faire de moi son épouse. Une brève estimation du patrimoine familial me permit de décider que c'était le mari idéal. Constatant l'excellente santé de mes beaux-parents, je trouvai un moyen simple et rapide d'acquérir leurs toiles. Un faussaire engagé pour l'occasion profita de l'un de nos séjours au ski pour reproduire les deux tableaux qui me plaisaient. Dès notre retour, je me délectai de la substitution. Ranger les originaux dans un coffre, au nom de ma société, me combla. Mon besoin de posséder une œuvre de maître fut satisfait, pour un moment. À la même période, je finis par céder au désir de mon époux en lui donnant un fils. C'était la garantie qu'en cas de divorce l'héritage ne m'échapperait pas totalement. Trois ans plus tard, la naissance d'une fille parvint à me distraire, pour quelque temps, de mon besoin d'une nouvelle toile. Au fil des ans, j'étudiais malgré tout les sociétés de crédit dans l'espoir de trouver une astuce, une faille.

La chance vint à moi sous la forme de la carte *credit for life*. Le message dans la boîte mail promettait aux clients de disposer d'une somme illimitée, sur simple demande. J'acceptai les conditions générales d'utilisation sans les lire. Ma vie de mère et de comptable était bien trop sage, je crevais littéralement d'ennui dans ma grande maison — cadeau de mes beaux-parents — décorée comme au siècle dernier. J'avais perdu tout espoir de progresser davantage dans ma profession, et mon banquier de mari était d'une banalité écrasante. Un adorable chat et un chien complétaient ce tableau idyllique dans lequel j'étouffais.



Dès réception de la fameuse carte, je me précipitai dans les boutiques. Inutile de se ruiner en vêtements et autres accessoires, mon époux y travaillait déjà. Je m'égarai avec délectation dans une librairie dédiée à l'art, avant d'égrainer un chapelet de bouquinistes spécialisés dans les catalogues d'expositions anciennes. Une commande astronomique chez Citadelles & Mazenod peaufina l'ensemble de mon œuvre. En un jour, j'avais dépensé l'équivalent de deux mois de salaire pour l'unique plaisir de mes yeux. Comblée, pour la première fois depuis des mois, je m'endormis avec un sourire.

Le lendemain, aucun échéancier n'était proposé sur le site pour régler mes folles dépenses. Rien. Je crus ensuite à une erreur en voyant s'afficher : *Remboursement à domicile dans la matinée*. Un instant l'idée qu'un huissier sonne à la porte m'effraya. Puis mon esprit retrouva sa tranquillité. De toute façon, j'avais déposé tous mes achats, avec mes toiles, dans mon coffre. Ma journée pouvait donc débuter sans angoisse particulière. Au moment de fermer la porte de la maison, je m'aperçus que j'avais oublié de nourrir le chat. Avec un soupir, j'ouvris à nouveau, et me dirigeai vers sa gamelle. Elle n'était pas à sa place, l'un des enfants avait dû la déplacer. Pour gagner du temps, je saisis une assiette en porcelaine et me mis en quête du sachet de croquettes. Aucune trace. J'appelai mon fils pour lui demander s'il avait donné les dernières au chat.

— Les croquettes ?

— Oui, celles du chat.

— Quel chat ? De quoi tu parles, maman ?

La petite, attirée par la conversation, s'écria avec délice :

— Chouette, chouette, on va avoir un chat !

Mon époux, qui passait par là, mit sèchement fin au rêve, en enfilant son imperméable.

— Pas de bestiole ici, je vous l'ai déjà dit. Non, c'est non !

Après avoir marmonné une excuse, je collai les petits dans la voiture puis, revenant sur mes pas, je fis le tour de la maison. Pas la moindre trace de Pupuce et Grisette. Gamelle, coussin, tapis, et même la niche, tout avait disparu. Plus incroyable encore, sur les photos, aux murs, où j'étais certaine de trouver le souvenir de mes boules de poils, pas un signe. Une main invisible avait gommé nos animaux domestiques.

Je filai au bureau, anxieuse. Dès la première minute de solitude derrière l'écran, je consultai à nouveau le site de la société de crédit. En quelques clics, les détails sur la nature du prélèvement à domicile s'affichèrent : une photo du chat et du chien avec un descriptif complet. Au moment où je lançais l'impression pour en garder une preuve, l'image disparut. La rubrique « Contacts » était inexistante et les conditions générales de prêt indisponibles. Le choc passé, ma vie reprit son cours.



Facile d'oublier quelque chose qui, pour les autres, n'a jamais existé, même s'il m'arrivait encore de tapoter le canapé pour faire venir Grisette. Quand le persan qui avait partagé ma vie pendant six ans me manquait, je me rappelais les trésors accumulés dans le coffre.

Pendant de longues années, je résistais à l'envie de sortir à nouveau ma carte fantastique, puis le paradis passa à portée de main. Mon employeur reçut la charge de mettre en vente un Basquiat, l'un de mes peintres préférés. C'était une merveille ; pendant toute la préparation de la vente, je venais quotidiennement l'admirer. J'aurais pu suivre du bout des doigts le tracé des dents, ou parcourir les cheveux hirsutes. Je n'en fis rien. À mes yeux, un tel geste serait un sacrilège. Mais chaque tête-à-tête avec le portrait était absolument jouissif. Lorsque le grand jour arriva, l'idée qu'un autre possède ce chef-d'œuvre m'était devenue insupportable.

Lorsque je repensais au premier prélèvement, certaines fois, j'hésitais à croire que cela s'était vraiment produit ; d'autres fois, je me disais que si j'avais laissé dans notre demeure plus d'objets de valeur... Au matin de la vente, après le départ de ma famille, je rapportai à la maison les livres achetés et les tableaux volés. Le cœur lourd, je les déposai en évidence sur la table, comme remboursement de ce que j'allais dépenser avec la carte. D'après mes calculs, grâce à mon butin, je pourrais enchérir sur ce que je considérais déjà comme ma toile. La carte me permettrait certainement cet échange.

Rien n'est comparable à la folie qui s'empare des hommes au moment des enchères. Je dépassai allègrement la somme que je m'étais fixée, mais le tableau fut mien. L'adrénaline retomba et l'angoisse m'étreignit sur le trajet qui séparait la salle des ventes de la maison. Qu'est-ce qui avait disparu en plus des toiles et des livres ?

Surprise, rien n'avait bougé. Je me précipitai sur le site de la société pour constater l'étendue des dégâts. Jusqu'où la folie m'avait-elle emportée ? Le même message s'afficha : *Prélèvement effectué ce jour.* Je cliquai avec un frisson sur le descriptif : un double portrait de mes beaux-parents. J'éclatai d'un rire hystérique en saisissant le téléphone. Aucun abonné au numéro composé. Je fis à toute allure le trajet qui me séparait de leur splendide demeure. C'était désormais un hôtel de luxe. J'interrogeai les voisins, les commerçants, leurs amis. Les noms mêmes d'Hermine et Antoine avaient été effacés de leur mémoire. Comme ces pharaons qui ordonnaient que l'on martèle le cartouche de leur prédécesseur, j'avais fait disparaître la famille de mon époux. Je rentrai terrifiée par la réaction qu'il ne manquerait pas d'avoir.

La sérénité de la maison me saisit, tout semblait parfaitement normal. Dès que tout le monde fut couché, j'entrepris de fouiller mon propre domicile. Sur notre livret de famille, mon mari était orphelin



depuis ses vingt-cinq ans. Il avait perdu ses parents dans un tragique accident de bateau, deux mois après notre rencontre. Sur nos albums, plus aucune trace d'eux après cette date. Des coupures de presse jaunies et quelques vieilles lettres de condoléances témoignaient qu'il n'avait pas traversé seul cette épreuve. J'avais échangé une toile de maître, non contre une part de l'héritage de mes beaux-parents, mais contre leur existence même. Je filai au coffre avec un sombre pressentiment, mais les toiles que je leur avais empruntées étaient toujours là.

Il me fallut poursuivre la routine, sans faire mention de ceux que je n'étais pas censée connaître. J'imaginais tout d'abord que cela serait impossible. J'avais jusque-là ignoré l'influence de mes beaux-parents sur notre vie et l'éducation de nos enfants. Sans eux, ma famille n'est plus la même. Ma fille de douze ans a l'allure d'une bimbo et me traite comme sa domestique. Mon fils trône avachi devant la télé, lorsqu'il ne surfe pas sur des sites pour adultes. Pire, la mort de ses parents a sonné le glas de la morale de mon époux et de sa fidélité. À peine prend-il le soin de quitter le salon avant de répondre à ses maîtresses, et il ne fait rien pour dissimuler ses magouilles et ses aventures. Comment trouver ma place dans cette nouvelle version de ma famille ? Nos conversations se limitent aux menus et aux vêtements que je dois laver. Au dîner, ce soir, j'ai proposé une sortie au musée qu'ils ont écrasée d'un rire méprisant.

Ma longue confession touche à sa fin. L'écrire m'a permis d'effacer tous mes regrets, puisque je ne peux en aucun cas revenir sur mes pas : je viens de prendre une décision. Dans une minute, une galerie de qualité est mise en vente sur un site spécialisé, l'occasion unique de devenir enfin quelqu'un dans le monde de l'art. Dans ma main gauche, je tiens la carte magique ; du coin de l'œil, je les regarde chipoter dans leur assiette. J'ai presque hâte que le prélèvement à domicile soit effectué.



# La couveuse

*Céline Maltère*

*Cette rubrique est consacrée à un poème typographique, à l'instar d'*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard *de Mallarmé.*

*avec le concours de*
*Jean-Paul Verstraeten*

Elle portait sur ses genoux
la petite boîte en bois blanc,
la berçait comme un nouveau-né.
Au parc, elle aurait voulu la poser
au pied des toboggans, pour qu'il
s'amuse un peu avec d'autres enfants.
Mais elle n'osait pas en plein jour :
les mères ne partageaient rien.
Elle revenait à la nuit, effrayée par le silence,
s'asseyait sur le tourniquet, le petit coffre
contre son ventre. Elle remerciait la lune
pour l'idée qu'ils disaient macabre, d'avoir fait
fabriquer en double le cercueil de Nicet.
Elle avait évité de sombrer dans le Grand-Guignol,
de jouer les nécrophiles. Qui lui interdirait
de promener son petit ? Et qui jugeait plus sain
d'arroser des fleurs sur sa tombe ?
Si sa forme losange intriguait les passants,
elle ne pouvait rien y faire, sinon déplorer
la raideur de tous ces bien-pensants, fiers
de n'avoir rien perdu, de planter des roses
pour de faux. Elle payait deux tickets
lorsqu'elle empruntait le tramway qui
menait à la fête foraine et calait le petit
cercueil dans le fauteuil trop froid.
Elle ne sentait plus leurs regards de travers.
— Dieu ! que les gens sont louches !
Ils seraient heureux sur la roue, ensemble,
à contempler le ciel. Pour lui, elle mangerait
une pomme en sucre qu'il n'eût pas
croqué sous la terre. Puis elle choisirait
un carrosse assez grand. Les crises et les
caprices l'emplissaient de tendresse :
« Mon garçon est si sage... »
Au cinéma, il se tenait droit sur
son siège, les orbites vides
ouvertes sur la lumière, les artifices...
À table, il se dressait telle une
horloge face à sa mère
à l'appétit d'oiseau. Elle gardait
le poids de son âme dans
une boîte en ébène, bois
précieux qui ne fanerait pas.
Elle rongeait les minutes
qui la séparaient pour
toujours de son
enfant-cercueil.



# La véritable histoire de D. Swanson

*A. R. Morency*

*Cette rubrique est centrée sur un auteur imaginaire, une œuvre inventée ou un personnage de fiction.*

Comment j'ai connu la gloire ? Sans vouloir me vanter, ce fut un coup de maître. Tout le monde a déjà entendu parler de Dave Swanson, le violoncelliste qui a mystérieusement disparu dans un train, entre New York et Boston. C'était dans les années 70. Des dizaines de témoins l'ont vu monter à bord ou l'ont côtoyé durant le voyage mais, à l'arrivée, il n'est jamais descendu de son wagon. Volatilisé, tout bonnement. Il ne restait aucune trace de lui nulle part. Il se trouve qu'à l'époque, j'étais encore un jeune journaliste payé une misère pour quelques piges. Par un heureux hasard, j'ai eu vent de cette histoire et m'en suis emparé. Mon enquête sur la disparition du mystérieux D. Swanson a été un travail de longue haleine, mais ma persévérance a fini par payer ; à la fin, j'ai écrit le livre que vous connaissez et qui m'a ouvert les portes du succès. Je ne vais pas m'étendre sur les conséquences de cet ouvrage dans ma jusqu'alors bien modeste existence, ni sur les nombreuses récompenses littéraires qu'il a pu me rapporter. Nul besoin non plus d'évoquer le film qui en a été tiré — à ce sujet, saviez-vous que j'en avais déjà vendu les droits avant même d'avoir mis un point final au texte ? Vous en avez déjà probablement lu et entendu bien assez à ce sujet. Je préfère vous raconter la genèse de cette histoire. Ça vous fera un bien meilleur papier.

Comme je l'ai écrit dans *Le dernier voyage du mystérieux D. Swanson*, réunir suffisamment d'informations sur le protagoniste n'a pas été une mince affaire ; c'est tout juste si j'ai réussi à convaincre le public de son existence ! On a d'ailleurs souvent dit que les témoins de l'époque, ceux qui ont rencontré Swanson ou ont pu lui parler, avaient menti ou s'étaient persuadés d'événements imaginaires. L'homme était un musicien méconnu, membre de quelques sociétés, sans famille et, autant que j'aie pu en juger, sans véritables amis non plus. Personne n'a jamais su ce qu'il avait prévu d'aller faire à Boston ce jour-là, son instrument sur le dos, une mallette de cuir noir sous le bras, mais le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas passé inaperçu. À Grand Central Terminal, déjà, le désordre qu'il a généré au moment d'acheter son billet a eu le mérite d'attirer toute l'attention sur lui. J'ai pu interviewer le guichetier en poste ce jour-là, ses souvenirs étaient très précis en raison du comportement hors norme du personnage. Il m'a d'ailleurs avoué que les rencontres de ce genre étaient



rares et que, si elles venaient à se généraliser, il songerait sérieusement à changer de métier. Swanson ne semblait pas vraiment savoir où il voulait se rendre. Il a insisté à plusieurs reprises pour prendre un train vers des destinations qui n'étaient pas desservies, et certaines dont le pauvre guichetier doutait même qu'elles aient existé un jour. La scène a duré d'interminables minutes, l'homme gesticulait, criait, jurait... et la file derrière lui s'allongeait inexorablement, d'autant que, comme de bien entendu, Swanson avait choisi de venir à l'heure de pointe. Puis il a payé en toute petite monnaie, sortant de ses poches une quantité effroyable de *pennies*, les empilant soigneusement et de façon délibérément lente sur le comptoir, interdisant à son interlocuteur d'y toucher tant que la somme exacte n'y était pas. Et quand, finalement, il s'en est reparti avec son billet de train, savez-vous ce qu'il a fait ? Il l'a déchiré, jeté dans la première poubelle et s'est rendu à un second guichet pour acheter sa place dans le New York–Boston ! La suite de l'histoire n'est pas moins folklorique, Swanson avait sacrément le chic pour se faire remarquer, mais je ne vais pas entrer dans les détails, ce n'est pas le sujet de votre article, n'est-ce pas ? L'essentiel est que vous ayez compris de quel genre de personnage nous parlons. Je peux cependant vous dire que le contrôleur se souvenait lui aussi parfaitement bien de Swanson et de ses fantaisies, ainsi qu'une bonne partie des autres voyageurs et même le chef de gare. Je les ai tous rencontrés. Chacun des témoignages que j'ai recueillis converge avec les autres et les confirme. Croyez-moi, ce jour-là, ces gens ont tous vu et entendu sensiblement la même chose ; ils ont tous croisé le même homme.

Cette affaire n'avait pas fait grand bruit avant que je ne m'y intéresse. Si personne n'a vu Dave Swanson quitter le train à Boston, peu de gens se sont soucié de savoir ce qu'il était advenu de lui, sans doute trop soulagés de se tenir à l'écart des mille péripéties qui ont parsemé son voyage. Alors, parlons de choses sérieuses à présent. Je vais vous expliquer ce qui s'est réellement passé. À mon âge, je n'ai plus de secret à préserver, ce serait ridicule. Voici la véritable histoire de D. Swanson.

Tout a commencé, comme c'est souvent le cas, par un détail insignifiant. Un jour que je recevais à dîner mon oncle, celui-ci, tout étourdi qu'il était, est reparti en oubliant ses lunettes sur la table — une petite paire ronde qui lui donnait un air bizarre, le faisant vaguement ressembler à un savant fou. Pour je ne sais quelle raison idiote, je me suis amusé à les porter moi-même et la façon dont elles changeaient mon faciès me fit rire. Ce n'est pas allé plus loin... pas tout de suite. Cependant, me voir si différent a eu pour effet de faire germer en moi une idée, l'envie soudaine et étrange de me déguiser en quelqu'un d'autre. Pourquoi, comment, à ceci je ne saurais répondre. J'y songeais seulement de temps à



autre, quand je m'ennuyais, sans jamais penser à réellement m'exécuter ; jusqu'à ce que je tombe sur ce vieux chapeau melon tout élimé, un peu cabossé aussi, sur l'étal d'un marché, et qu'une force inconnue me pousse à l'acquérir. Peu à peu, je me suis procuré tout un attirail, peu harmonieux mais assez divertissant. Je suis allé jusqu'à me laisser pousser la moustache et suis devenu un habitué des boutiques destinées aux illusionnistes professionnels. Parfois, il faut savoir provoquer sa chance. J'ai eu assez de culot pour prendre mon destin en main : le voilà, mon secret. Pour me faire connaître, il me fallait le sujet du siècle, et pour l'obtenir, il me fallait le créer de toutes pièces. Ce fut si facile que j'en ai presque honte, en y repensant. Un homme excentrique avec un violoncelle — ou ce qu'on croit en être un — sur le dos, qui parle fort et provoque des scandales partout où il se rend : au guichet, sur le quai, dans le train... tout le monde le remarque et personne ne l'oublie ! Premier bon point pour moi. Il faut ensuite qu'il lui arrive quelque chose de mémorable — qu'il se volatilise subitement, par exemple. Pour ce faire, il lui suffit de s'éclipser cinq petites minutes aux toilettes et d'y recouvrer sa véritable apparence : il ôte ses artifices et passe ses vrais vêtements, ceux qu'il gardait bien cachés dans l'étui à violoncelle, ce même étui qu'il avait acquis quelques jours plus tôt au « Comptoir du Magicien » et qui, une fois démonté, pouvait presque tenir dans une poche. Il entrait tout du moins parfaitement dans le sac à dos repliable dissimulé au fond de la mallette, avec le reste de ses bagages et artifices. Ainsi, quand l'individu sort enfin du train par un autre wagon, les mains dans les poches et un sac de camping sur le dos, et se laisse noyer par la foule qui se répand sur les quais, personne ne fait attention au jeune homme banal qu'il est redevenu. Le premier acte est joué. Ne restait plus qu'à monter l'histoire en épingle, retrouver les témoins et attiser un peu la curiosité du public à coups de termes bien choisis tels que « mystère », « inexplicable » et bien sûr « scoop ».

Ma chance fut que personne d'autre ne s'intéressa à mener son enquête sur cette affaire, même quand elle commença à faire parler d'elle. Si ça avait été le cas, si un autre journaliste, ou même un simple curieux, avait tenté d'en apprendre plus sur Dave Swanson, il aurait vite découvert le pot aux roses. Seul, j'ai eu tout le loisir de laisser aller mon imagination. Une dizaine d'années plus tard, un petit groupe d'aspirants reporters s'est essayé à tourner un film sur la disparition de Swanson, mais le gros de leurs recherches s'est fort heureusement axé sur le contenu de mon livre et une énième interview de mes témoins, pour leur faire répéter toujours la même chose. J'ai bien accepté aussi de répondre à leurs questions, mais, contrairement à vous, je ne leur ai rien révélé d'inédit.

En parlant des témoins, j'imagine que vous vous demandez comment ceux-ci ont pu ne pas me reconnaître. C'était ma grande inquiétude,



je vous l'avoue, d'autant plus que je ne suis allé les rencontrer que quelques semaines après les faits. Pour tout vous dire, je crois que les gens ne voient que ce qu'ils veulent bien voir. Je me suis modestement présenté comme un journaliste ordinaire, je n'étais donc pour eux rien d'autre qu'un journaliste ordinaire — certainement pas un violoncelliste excentrique et un peu fou ! Il existe deux tactiques pour obtenir ce que l'on veut des autres : les centrer sur eux-mêmes et orienter leurs réponses. Je leur ai fait ressentir l'importance de leur rôle de témoin et, surtout, je ne leur ai jamais demandé directement à quoi ressemblait Swanson. J'ai simplement énoncé : « D'après la description faite par monsieur Untel, Dave Swanson portait ceci, avait l'air de cela… » Ils se sont contentés de confirmer, apportant de temps à autre une précision supplémentaire, souvent sortie de leur imagination plutôt que de leur mémoire. Cela fonctionne à merveille ! De cette façon, croyez-le ou non, personne n'a jamais évoqué le moindre petit air de famille entre Swanson et moi. C'est assez ironique, ne trouvez-vous pas ?

La voilà, la vérité sur Dave Swanson, le mystérieux disparu de Boston ; l'histoire d'un homme arrivé de nulle part pour y retourner aussitôt ; l'histoire d'un homme que tout le monde connaît, désormais, mais que personne n'a jamais vu ; l'histoire d'un homme qui n'existe pas — et, accessoirement, mon histoire.



# Des vies fantômes

*Collectif*

*Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun (le titre résulte d'un tirage au sort entre les différents mots proposés par les auteurs).*

**1 (par Pierre-Axel Tourmente)**

Après ma mort, je me suis décidé à écrire. Un jour après ou peut-être deux, je ne sais plus. La rubrique nécrologie disait : « Mort des suites d'une longue maladie ». C'est faux. Les journaux disent toujours des âneries. Tout cela a été beaucoup plus rapide. Et ma famille remerciait enfin toutes les personnes qui s'associaient à sa peine. Je crois.

De toute façon, je ne m'en souviens plus très bien.

En revanche, lorsque mon cancérologue m'a annoncé la nouvelle, je me souviens parfaitement m'être dit : « Chouette, je vais avoir enfin le temps d'écrire ! » Parce que je m'étais toujours dit : « Un jour, je me mettrai à écrire. Un jour, je serai écrivain. » Et puis le boulot, les enfants, le temps, la vie, la mort, tout va tellement vite…

Alors, décédé je me suis installé devant mon ordinateur et j'ai tapé sur mon clavier : *Après ma mort, je me suis décidé à écrire.* Évidemment, cela n'a pas suffi, on n'écrit pas un livre avec une seule phrase. J'avais passé mon existence à écrire une seule phrase, la première, toujours. La première me plaisait toujours beaucoup, et je prenais un soin particulier à la formuler. Je la répétais et la corrigeais inlassablement afin qu'elle sonne parfaitement juste. J'en étais toujours très fier, de cette première phrase.

Ce jour-là, je me suis dit : « Allez, cette fois, j'ai le temps d'en écrire une deuxième. » Au même moment, j'ai entendu une porte claquer, Sidonie est entrée et m'a dit : « Ah ! tu es là ? je croyais que tu étais mort. » Mais elle n'a pas eu l'air plus étonnée que cela. Les gens aujourd'hui ne s'étonnent plus de rien. Probablement s'était-elle faite à l'idée de ma disparition. Personne n'est tout à fait indispensable. Et puis je crois qu'elle aimait un autre homme, son collègue ou son chef de service. Jamais trop bien réussi à savoir…

Pour ma deuxième phrase, il m'est venu : *Un jour après ou peut-être deux, je ne sais plus.* C'est vrai, je ne me souvenais plus du jour de ma mort, et je n'avais pas envie de mentir à mon lecteur. J'ai hésité un bon moment entre *Je ne sais plus* et *Je crois*, ce qui n'est pas tout à fait pareil, et puis je me suis décidé pour *Je ne sais plus*, reléguant *Je crois* pour plus



tard. J'ai très bien fait. Je m'en suis servi juste après. Ensuite, j'ai ressenti comme une bouffée d'inspiration, quelque chose de très soudain et d'euphorisant, et j'ai tapé à toute allure si bien que je n'ai même pas entendu Sidonie repartir.

**2 (par Marilyse Leroux)**

Le monde venait de se retourner pour moi d'un coup de sablier : vivant, j'étais mort ; mort, j'étais vivant. Enfin, il était temps ! Mon cerveau se déplia comme une immense feuille de papier, tous mes sens se mirent en éveil, comme si j'étais devenu un vaste capteur cosmique multi-directionnel. Moteur silencieux, rouages indolores, un prodige de sensibilité sonore et visuelle. C'est en feuilletant feu mon agenda que je me suis souvenu d'une pensée de Max Jacob que j'avais lue autrefois, du temps où je glanais des conseils pour écrire : « Il ne faut pas travailler tout le temps. Il faut prendre des temps, prendre son temps. Il faut digérer. Oui. C'est dans la digestion des connaissances que réside le talent. L'essentiel est de n'avoir pas de minutes vulgaires ou insignifiantes. » Du temps, j'en avais eu, comme tout le monde, mais perdu.

À y penser rétrospectivement, c'est fou ce que la vie nous encombre de choses inutiles, de boulets et de casseroles en tous genres. Maintenant, je pesais une paille, une plume et ça, c'était jouissif ! Et, miracle, plus j'écrivais, plus je m'allégeais. À un moment, je me suis senti léviter au-dessus du paysage. Je me suis vu reflet sur la mer, ombre sur le pré. J'ai couru sur les toits, survolé les routes, remonté les rivières, me suis faufilé entre les arbres, délivré de moi-même et de la pesanteur des choses. Comment décrire cet état de présence évanescente ? D'évanescence présente ? Inutile, juste le vivre et s'en imprégner pour continuer.

Je crois (le voilà !) que j'ai tout de suite su, lorsqu'elle est tombée sur mon clavier, que je tenais ma dernière phrase : *Je ne me suis jamais senti aussi vivant.* Un comble pour qui venait de passer l'arme à gauche quelques jours plus tôt. Finalement connaître sa fin me semble aujourd'hui une bonne chose, on peut avancer plus efficacement, en profitant de chaque instant. Le tri se fait tout seul, sans effort.

Sidonie me frôlait comme on frôle un meuble qu'on évite sans y penser. À la regarder s'activer en fourmi programmée pour mille tâches aussi futiles que chronophages, je me suis demandé ce que je lui avais trouvé pendant tout ce temps. Son Roméo de service m'était devenu complètement indifférent, jeté aux oubliettes de la non-vie. Elle pouvait batifoler comme bon lui semble dans ses piles de dossiers. Aigreurs, ressentiments, basses vengeances, tout cela était mort pour moi. Je venais d'en prendre conscience : j'avais maintenant tout mon temps pour naître.



### 3 (par Philippe Correc)

Une nouvelle existence s'ouvrait à moi. Du moins en tant que fantôme, un être de légende, qui n'a pas de substance, une âme en perdition. J'avais tout mon temps pour découvrir le monde. Mais je serai toujours seul. Plus aucun partage avec les autres. Je les regarderai vivre ou mourir, s'aimer ou se détester, construire ou détruire leurs vies sans rien pouvoir faire. Je n'avais plus de raison de rester dans cet appartement, de rester dans cette ville, dans ce pays. Et surtout de rester pour voir Sidonie vivre alors qu'avec moi, elle était comme morte. Il a fallu que je meure pour qu'elle se mette enfin à vivre. C'est un comble, quand même.

Je vais pouvoir écrire là où j'irai, là où je serai. Sur la Terre, sur les mers, dans les airs. Mais sur quoi allais-je encore pouvoir écrire. Et pour qui ?

Et enfin pourquoi ? On écrit toujours dans un but précis ! « Écrire pour ne pas mourir », ça c'est raté. « Écrire pour exister »… et je suis mort. « Écrire pour être lu »… mais là encore, qui me lira ? « Écrire pour être libre » : c'est sûr, je suis plus que libre, je suis devenue une âme — 21 grammes et puis c'est tout.

Alors pourquoi ? Pour un peu tout à la fois. Pour me rattacher à une existence que je n'ai plus, une vie que j'ai perdue, une histoire que je n'ai pas finie, du moins de mon point de vue personnel, car si l'on demande à la Faucheuse, elle, elle savait bien que c'était ma dernière heure.

Le « crabe » m'avait emporté dans ses pinces vers la plage d'où l'on ne revient jamais. Mais, autant mon corps est à six pieds sous terre, autant mon âme est toujours là, libre mais vraiment torturée.

Peut-être est-ce ma thérapie pour pouvoir retrouver ce paradis ou cet enfer que l'on nous a tant vanté ? Il faut donc que j'écrive encore et encore, jusqu'à ce que je trouve ma vérité, le sens de ma présence ici, alors que je suis bien mort.

Maintenant, j'ai toute la mort pour écrire mon roman. Le roman de toute une vie — ou plutôt pour moi de toute une mort.

### 4 (par Vincent Zochowski)

C'est tout de même bizarre de vouloir écrire après sa mort, mais écrire quoi ? Une histoire composée d'une parcelle de vie, de bons et de mauvais moments, de bons et de mauvais tourments ? Passer de vie à trépas pourrait-il être considéré comme un récit à part entière ? Je ne pense pas.

Je me suis assoupi pour longtemps et je ne reverrai Sidonie que lorsqu'elle aura franchi le pas. En attendant, je pourrais « vivre »



pleinement en racontant son existence, passée ou actuelle, la mienne ou celle des quelques personnes que j'ai connues. De nos jours, ce qui marche le plus, ce sont les témoignages d'une vie plus ou moins réussie ; et comme la mienne, avec ma mort, est devenue tout à fait ratée, je peux oublier l'autobiographie.

Des nuées d'âmes flottent dans les abîmes qui m'entourent, se tendant délicatement dans les interstices ombrageux. J'aime ce décor d'outre-tombe, où l'on pourrait croiser le fantôme de Chateaubriand, Rimbaud ou Ronsard, tout en se laissant bercer par d'inédites sonates de Schubert ou de Mozart (ils ont dû avoir le temps de composer, depuis leur mort !).

Moi, je ne suis que Pierre Jacquelin, PDG de « Jacquelin & Fils », dernier représentant d'une des plus vieilles familles aristocratiques françaises, ayant épousé contre l'avis des siens une simple roturière — oui, Sidonie était ce que l'on appelle dans mon milieu une roturière. Je suis mort d'une « longue maladie », à ce qu'il paraît. Cette maladie a-t-elle été aussi longue que ça ? Je n'en ai plus aucun souvenir. Mais suis-je seulement mort d'une quelconque affection ? Est-ce le fait de reposer parmi les ombres qui me fait douter et imaginer le pire ?

La vie de famille n'a pas toujours été rose, foi d'aristocrate, mais maintenant seule l'écriture m'importe.

« Mort de sa belle mort et écrivain pour l'éternité » : belle épitaphe, non ?

Je me promène dans la villa cossue qu'occupe à présent ma veuve. Une veuve pas du tout éplorée, d'ailleurs. Pour elle tout est comme avant. Impression étrange que la vie n'a pas changé, sauf pour moi. Les photos d'une vie bien remplie à présent enfouies dans un fond de placard, toutes les portes du passé fermées à double tour.

J'aurai plein de choses à écrire, finalement. Je continue : *Après ma mort, je me suis mis à écrire. Un jour après ou peut-être deux, je ne sais plus. Je vois tout désormais et découvre les aspects les plus obscurs de cette vie d'avant.*

**5 (par Olivier Savignat)**

Vu que j'ai beaucoup de temps à tuer, j'arpente les couloirs de cette maison qui ne m'a jamais paru autant étrangère qu'aujourd'hui. J'allais dire : « Pourtant c'est encore chez moi, ici ! » Mais non, bien sûr que non. Quand vous ne comptez plus pour personne, vous pourriez bien disparaître que cela ne changerait rien. Mais justement, je suis encore là. Enfin, en partie là seulement. Alors, qui me retient ? Pas Sidonie, ce serait comique ! Alors ? Alors, c'est en écrivant que la lumière se fait.



Après une longue rumination, j'en ai conclu que ce qui m'empêchait de m'envoler vers les limbes, c'était un soupçon de traîtrise, une petite touche ténue de rien du tout qui sentait fort la tromperie : de mon vivant, Sidonie découchait une fois par mois pour aller au théâtre, disait-elle. Et pour éviter de faire la route de nuit, elle couchait chez Eva, sa meilleure amie. Et moi, je gardais les mômes. Et si la soirée théâtre était bidon, si les absences de ma femme n'étaient que de vulgaires parties de jambes en l'air ? Ne serait-ce pas une merveilleuse raison pour un mari cocu que de hanter les lieux pour l'éternité ? Une bassesse bien froide !

Reste une dernière question technique : quand on est mort, comment faire du mal aux vivants ? Les grincements de chaînes et les hurlements à minuit étant obsolètes, ma dernière arme était l'écriture. Un petit poème à son amie-alibi serait-il bien perçu ? Je le torchais vite fait bien fait :

***Invitation***

*Au coucher de la dame des étangs*
*Quand le ciel éclabousse les toits*
*Et que l'absence déambule*
*Comme un spectre*
*Dans mes couloirs infimes*
*Tu m'apparais longue et nue*
*Je vois ton ombre qui semble te compléter*
*Ton visage mouillé par les fleurs des eaux*
*Avec toi je fais entrer le vent dans la maison*
*Le feu s'éteint comme le jour derrière la fenêtre*
*Et c'est la nuit languide*
*Qui nous inonde tous deux.*

Je l'envoyai à Eva, en espérant que cela provoquerait beaucoup d'éclats d'ire…

**6 (par Keila Silion)**

Je comptais bien faire mourir la blondinette de rire. Mon enveloppe humaine avait été un fardeau. Dorénavant, j'enfreignais toutes les règles. J'avais transformé mon poème en une délicieuse grue de papier. Hélas, mes talents en matière d'origami s'arrêtaient là.

Je débutais dans le domaine de la psychokinésie. Dommage que personne n'ait toqué à mon cercueil pour me donner un mode d'emploi une fois la Faux venue.



Vivant, je lorgnais d'un mauvais œil les articles sur les phénomènes paranormaux. À présent, je dévorais de mes deux cavités creuses les magazines que laissait traîner Sidonie dans l'espoir d'avoir quelques tuyaux sur le sujet.

J'allais me marrer et distiller en passant une bonne dose de frayeur à la belle Eva. C'était le bonheur absolu. En survolant les toits en compagnie de mon invitation, une béatitude m'enveloppait, calme et immobile.

Je vis enfin ma cible. Ma silhouette opaline traversa les murs à une vitesse supraluminique jusqu'à détecter le doux bruissement d'une respiration. Des soupirs réguliers faisaient bouger cette opulente poitrine que je scrutais jadis en douce.

Son corps étendu m'incitait à toutes les audaces. Est-ce qu'un fantôme pouvait ressentir du désir ? Cela ne faisait aucun doute. La température de mon ectoplasme devait être semblable à celle des flammes de l'enfer. Me damner n'était qu'une formalité. Où devais-je signer ? J'avais été un mari dévoué. Maintenant, j'aspirais au libertinage le plus effréné. Dans mon esprit, c'est ma femme qui disparaissait. Elle me devait au moins cela. J'avais été un homme cocu, je serais le dandy fantôme. Mon arme secrète voltigeait dans la pièce. Elle tourbillonna jusqu'à effleurer le visage pâle d'Eva, sa chevelure dorée et ses lèvres carmin aux contours parfaits.

Elle gesticulait, m'offrant ainsi ses rondeurs en spectacle. Je pouvais sentir les flammes infernales embraser mon esprit. Soudain, je traversai le drap et plongeai entre ses cuisses.

Eva se réveilla en sursaut. Avait-elle senti ma présence ? Elle se redressa et, les yeux à demi clos, alluma sa lampe de chevet. Puis elle prit dans le creux de ses mains ma grue qui gisait inerte. Elle déplia l'oiseau et se mit à lire le poème à voix haute. Sa réaction me liquéfia.

Elle demanda calmement :

— Pierre ? Es-tu là ?

Quel imbécile ! Sidonie m'avait dit un jour qu'une de ses amies était médium. J'étais loin de me douter…

— Si tu es là, fais-moi un signe !

**7 (par Barbara Marshall)**

Les seuls signes auxquels j'aspirais auparavant noircissaient le papier d'une liqueur amère des mots que je n'avais pas écrits de mon vivant. Tour à tour, je trépignai, je frappai des murs immatériels, je hurlai afin que claquent les portes, que s'écartent les voilages et que vole en éclats épars le parquet. Que mon cri transperce cette femme et qu'elle me reconnaisse enfin, moi l'absent dont elle demandait un signe ! Qu'enfin j'accède au sentiment de puissance supranaturelle et à la jouissance de ma mort !



Mais rien ne vint : pas un son, pas un effleurement ! Je me retrouvai désespérément seul dans ce rôle de visiteur fantomatique. Une nuit infernale étendait ses griffes sur mon avenir. Sans corps, je ne pourrai plus jouir. Sans présence, j'étais condamné à confiner mon âme dans du texte, piètre ersatz de substance pour mon inexistence. Je pleurai en silence sur mon pauvre sort tandis qu'Eva relisait mon poème, l'air pensif.

— Essaie de souffler à mon oreille, Pierre. En général, cela ne marche pas du premier coup.

Elle alluma une bougie ainsi qu'un bâtonnet d'encens, puis ajouta :

— Renoncer à cette vie te donnera une belle mort. Vas-y, souffle !

D'abord désarçonné par cette invitation, je collai mon visage à sa joue. Mes lèvres se joignirent pour expirer. À ma troisième tentative, un filet d'air aussi chaud qu'évanescent lui parvint. Elle tourna la tête :

— Fais confiance à la mort, Pierre : ce n'est qu'un voyage, une disparition des repères auxquels tu t'accroches pour rien.

Je réussis à chuchoter son prénom. Elle ne sursauta même pas.

— Voilà… Dis-moi tes colères, tes rancœurs, tes chagrins. N'aie pas peur !

Une gigantesque vague se forma, celle de l'aigreur du mari cocu et de l'aristocrate roulé dans la farine. Elle gonfla jusqu'à l'éclatement qui vint fracasser mes mots sur l'oreille d'Eva. Mes murmures se succédaient en une longue litanie. Le roman de toute une vie se déversait sans pudeur en une interminable expiration. Les lettres de mon *Invitation* me semblèrent soudain d'une encre moins vive.

— C'est bien. Continue !

Cette onde-là se fit violente et tourmentée : celle des regrets et des instants perdus. Quand elle se retira, ma souffrance la suivit. Je me vidai ensuite de mes désirs, dont l'insignifiance m'apparaissait avec une clarté acérée.

— Tu y es presque !

Mon poème disparut avec la dernière vague et sa complainte chuchotée. La grue était désormais vierge de tout message. Le papier lui-même se dissolvait peu à peu dans l'atmosphère.

**8 (par Flore Naudin)**

Mon âme aussi. Je devenais aussi évanescent que cette encre envolée. Je ne me voyais plus. Je n'avais plus d'image. Je n'étais plus qu'un souffle. Un souffle court. Difficile d'écrire quand on manque d'air. Les mots butaient dans le vide, ne se formaient plus, se délitaient dans le néant. Je mourais une deuxième fois. La mort ignore les poètes. Ils sont faits pour la terre, la chair, le palpable. Pourtant, je vis Eva se lever.



— Je t’entends penser, Pierre. Tu peux me dicter tes mots. Je les écrirai pour toi.

Il eût été facile de lui déclamer le poème. J’y renonçai. Je voulais écrire de l’inédit. Du beau, du sensible. Je n’eus le temps de rien. Je fus aspiré malgré moi vers l’espace et ce voyage imposé me sembla durer l’éternité. Plus j’avançais, plus je rapetissais. Jusqu’à devenir aussi petit que le plus infime des atomes. Insignifiant. Et pourtant capable de métamorphoser l’existence. Ce n’était qu’une sensation. Pas même un sentiment. Parce que j’étais incapable de raison. Incapable d’aligner une pensée derrière l’autre. Parfois, je sais que l’amour me submergeait. Et à mesure que le temps passait, cette vague d’adoration devenait plus régulière. Et moi, je m’agglomérais. Je devenais plusieurs atomes, puis de nombreuses cellules. Et cet amour chaud devenait un ressac. Une marée dans laquelle j’étais bercé. Bientôt, je pus recommencer à voir. À entendre. À goûter. À toucher. Et à jouer avec un câble immense planté devant moi. À tournoyer dans l’eau. À entendre les bruits sourds d’une vie à laquelle je n’accédais pas, tout en étant baigné dans le son d’un tambour régulier. Ce n’était pas étrange. C’était. Voilà tout. Puis la déferlante arriva. Je fus pris dans une tempête incroyable de violence où il me sembla être compressé, oppressé, étouffé, broyé. Je m’extirpai de là à force de batailles, arrivai dans un tunnel. Un autre tunnel. Pas celui de la mort. Un tunnel inconnu. Long. Serré. D’où, enfin, je pus sortir la tête, puis, assez vite, le corps tout entier.

Silence.

La lumière m’aveugle et j’oublie tout d’avant.

Je suis neuf.

J’entends simplement :

— Bonjour, ma chérie !

**9 (par Paul BRG)**

Alors que les tourbillons, acouphènes et autres *spotlights* se dissipent, je commence à y voir clair dans ce galimatias : deux-trois éléments de contexte en particulier m’apparaissent désormais avec force. Récapitulons : mon âme se trouve présentement enfermée dans une boule de voyante en toc (100% plexiglas, *made in Poland*) d’environ soixante centimètres carrés. Sous la boule, pour autant que j’y voie : une table à divination pour gogos crédules. Autour : Eva (attifée en médium : chiffon sur la tête, maquillage grotesque) & Sidonie (saluant l’autre, tchatchant, lui faisant la bise).

Bordel. Un piège. En bon aigrefin, je m’imaginais profiter de ma forme spectrale pour mater Eva ; entrer dans son intimité en loucedé ; me



branler éternellement sur ses culottes sales et ses soutifs. Las : elle a perçu ma présence mais compris mes intentions de travers. Voilà comment je vois les choses : à l'aide de divers rituels et gris-gris, Eva a attiré mon âme dans son salon puis l'a siphonnée dans cette sphère, ramenée au monde pour une séance divinatoire avec Sidonie. *Friendzone* médiumnique.

Bordel, bordel, bordel : me voilà donc enfermé, forcé de communiquer avec ma bêcheuse de femme (mais l'ai-je jamais empêchée de convoler, moi ?! avide de tranquillité, j'ai toujours encouragé ses frasques). Sans compter qu'elles collent leurs mains sur ma boule, ces harpies — me secouent en tous sens. Moi qui croyais avoir disparu *ad vitam*… Ce repos éternel menace sérieusement de se transformer en auberge espagnole. En vaudeville. En *space mountain*. Dans ma boule bon marché, je m'égosille : laissez-moi tranquille, salopes ! Sans effet : chacun sait combien plexiglas < cristal en matière de propriétés sonores…

Tandis qu'Eva et Sidonie me retournent et m'agitent, je tâte de mes petites mains spectrales l'intérieur de la boule à la recherche de la faille, fissure, sortie de secours, bref : du trou par lequel on m'a introduit dans ce truc. Dehors, les deux cerbères me harcèlent : ça va ? Pas trop seul dans l'au-delà ? La vie après la mort ? Au fait, ton code de carte bleue ? (Etc.) Je dois me barrer, m'extraire de là au plus vite. Impératif. Je finis par trouver la brèche, tout à côté de l'autocollant du code-barres : à la base de la boule, c'est plus un défaut de fabrication qu'autre chose, une minuscule ouverture. Vite : je m'y engouffre, m'échappe.

À nouveau : projo éblouissant, bruits de réacteur, tournis ; il faut avoir le cœur bien accroché. Et puis ça cesse. La paix, enfin ?

**10 (par Marianne Desroziers)**

Me voilà sorti de cette satanée boule de cristal : au moins une bonne chose de faite. Mais où suis-je ? Autour de moi, le noir. Mes sens anesthésiés ne perçoivent plus rien. Je me sens dans un état cotonneux. Ce n'est pas désagréable, non, je ne dirais pas ça, c'est juste inhabituel. Reposant. Ici, je suis seul. Pas une solitude triste qui englue dans la marée noire du désespoir. Non. Une solitude bienfaisante et libératrice.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Quelque chose de doré volette autour de moi. On dirait un ruban de papier. Je tente maladroitement de m'en saisir. Le ruban m'échappe, se joue de moi, telle une insaisissable anguille. Plus rien ne compte alors que ce ruban doré. J'arrive malgré tout à mes fins après une énième tentative. Sur ce ruban, une succession de lettres imprimées. Les lettres forment des mots. Jusque-là, rien d'étonnant. Sauf que ce que je lis sur le ruban doré me laisse perplexe : *Après ma mort, je me suis décidé à écrire.*



Brusquement, tout s'éclaire : je suis dans les limbes du roman. Je suis mort. Je n'écrirai plus. Tous les livres que je n'ai pas écrits sont ici, dans cet espace hors du temps, avec d'autres romans d'autres auteurs morts — ou en passe de l'être. Tous ces auteurs qui, pour une raison ou pour une autre, à la manière de Bartleby, ont *préféré ne pas*. Une infinie tendresse m'étreint en songeant à eux, mes frères d'errance.

Comment suis-je mort ? Longue maladie, meurtre, suicide ? Peu m'importe au final. Tout ce qui compte, c'est que je n'ai pas écrit ce roman dont je rêvais tant depuis mon adolescence. Pas une seule ligne. Rien. Je n'ai pas eu ce courage-là. Aujourd'hui, je m'en mords les doigts. S'il est trop tard pour écrire, au moins pourrai-je lire tous ces romans morts-nés d'avoir été trop désirés. J'ai l'éternité pour cela.

Je ne me suis jamais senti aussi vivant.

# EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Raymond Alcovère

Paul BRG

Benoit Camus

Serge Cintrat

Philippe Correc

Tonnya Crif

Sandrine Cuzzucoli

Fabrice Décamps

Marianne Desroziers

Arnault Destal

Roland Goeller

Le Golvan

Marc Legrand

Marilyse Leroux

Lordius

Céline Maltère

Barbara Marshall

Jean-Michel Maubert

A. R. Morency

Flore Naudin

Fañch Rebours

Olivier Savignat

Keila Silion

Pierre-Axel Tourmente

Perle Vallens

Vincent Zochowski

Illustrateurs

Catherine Burki

Clémentine Carsberg

Charles Duttine

Alexandra Fontaine

Otto Ganz

Armelle Le Golvan

Frédérique Longrée

Jeanne Ménétrier

Cédric Merland

Sabine Rogard





Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

# ÀVENIR

# L'Ampoule

## format papier

Hors-série n°2
Décembre 2017